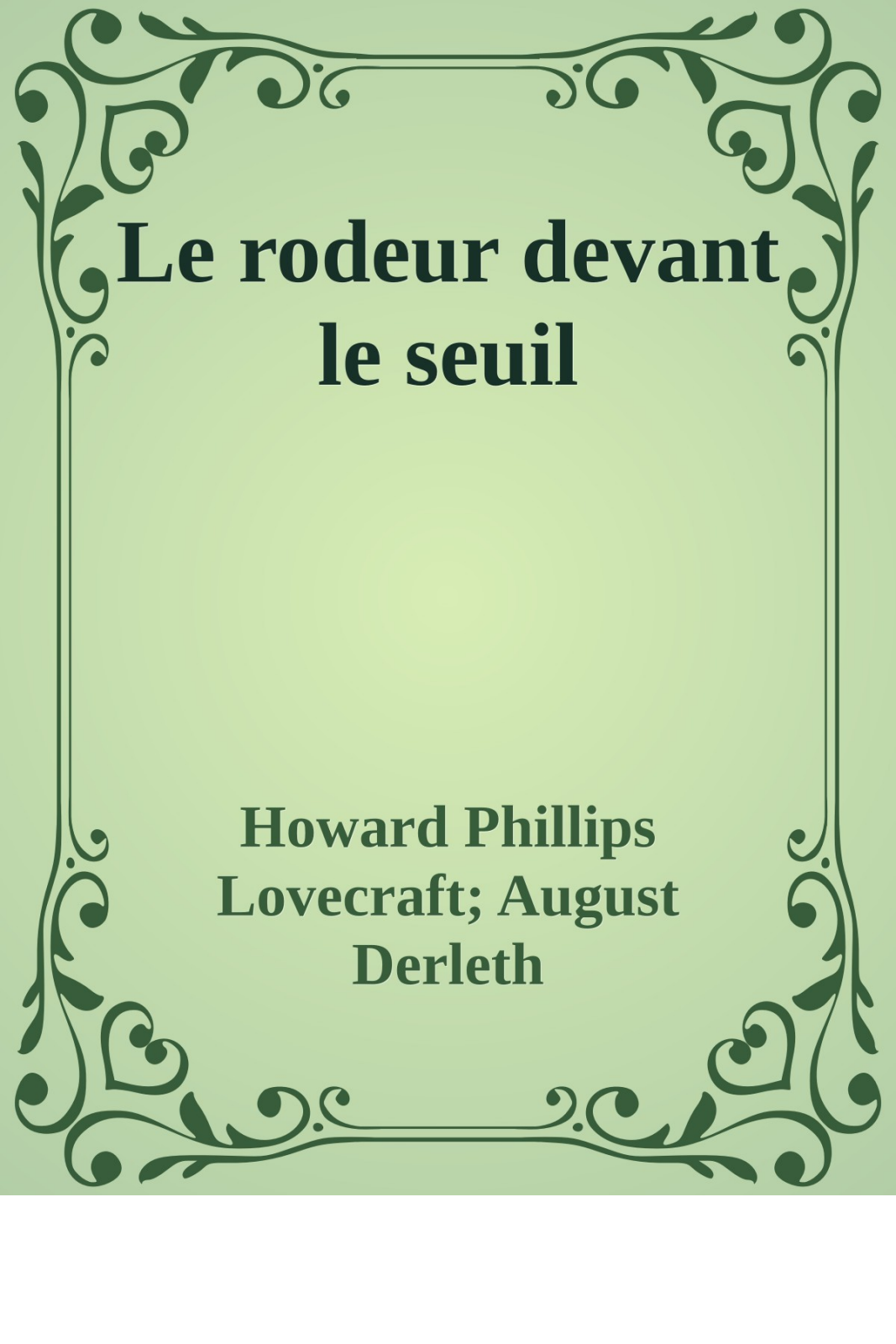


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Le rodeur devant le seuil

**Howard Phillips
Lovecraft; August
Derleth**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LOVECRAFT et DERLETH

le rôdeur devant le seuil





H.P. LOVECRAFT et A. DERLETH

Le rôdeur devant le seuil

Traduit de l'anglais par Claude GILBERT

Ce roman a paru sous le titre original

THE LURKER AT THE THRESHOLD

© August Derleth, 1945

Pour la traduction française **Ed. Christian Bourgois, 1971**

PREMIÈRE PARTIE
LA FORÊT DE BILLINGTON

Au nord d'Arkham, s'élèvent de sombres collines sauvages et boisées, étonnamment luxuriantes; c'est là, presque à la limite de la zone forestière, que coule la rivière Miskatonic avant de se jeter dans la mer. Dans cette région, les voyageurs sont rarement amenés à s'aventurer au-delà la lisière, bien qu'un chemin à peine tracé pénètre dans la forêt et, sans doute, traversant les collines, aboutisse à la Miskatonic et finisse par déboucher à nouveau sur la plaine. Les maisons désertes, abandonnées aux attaques du temps, présentent un aspect uniforme assez surprenant de décrépitude provoquée par les intempéries, et tandis que la partie boisée elle-même manifeste une vitalité singulière, il n'y a guère de signes de fertilité dans les environs. Vraiment, le voyageur qui emprunte le chemin d'Aylesbury, qui commence dans Arkham à River Street et progresse paresseusement à l'ouest et au nord-ouest de la vieille cité aux toits en croupe vers l'étrange et solitaire pays de Dunwich, après Dean's Corner, celui-là donc ne peut guère qu'être impressionné par le remarquable développement de ce qui, à première vue, ressemble à un reboisement mais qui, si on y regarde de près, se révèle être non une plantation récente mais bien des arbres anciens et solides prospérant, semble-t-il, des siècles après qu'ils eurent dû payer leur tribut au temps.

Les habitants d'Arkham ont presque tout oublié de ce passé. Il y avait des légendes, sombres et imprécises, que leurs grands-mères entretenaient au coin du feu, certaines remontant au temps de la sorcellerie; mais comme tant de contes analogues, leur fragilité même finissait par les dissoudre complètement et il ne restait rien à dire d'autre, si ce n'est que la forêt était «la Forêt de Billington» et que les collines étaient celles de M. Billington ainsi que tous les alentours, y compris la grande maison qu'on ne pouvait voir, mais qui était là néanmoins, au cœur de cette forêt, sur un agréable promontoire, disait-on, «à côté de la tour et du cercle de pierres». Les vieux arbres nouveaux n'attiraient aucun curieux, la forêt sombre n'appelait aucun voyageur, pas même la horde des fouineurs en quête de coutumes, légendes et habitations anciennes, qui auraient bien pu être séduits par la vieille maison Billington. On évitait la forêt; le voyageur occasionnel se hâtait de passer, comme poussé par une aversion étrange et inexplicable ainsi que par ses pensées et son imagination, ce qui, finalement, ne lui laissait aucun regret et le ramenait en toute sécurité chez lui, qu'il vienne d'Arkham, de Boston ou d'un hameau éloigné de la campagne du Massachusetts.

On conservait le souvenir du «Vieux Billington», grâce à la mémoire des Anciens, morts depuis longtemps à Arkham. Il s'était appelé Alijah Billington et avait été une sorte de propriétaire terrien

au début du XIX^e siècle. Il avait vécu dans cette maison qui avait appartenu à son grand-père et à son arrière-grand-père. Dans ses vieux jours, il s'en était retourné vers ses rivages natals, en Angleterre, dans la campagne au sud de Londres. Depuis lors, on n'avait jamais plus rien su de lui bien que les impôts eussent été régulièrement payés par un cabinet d'avoués dont l'adresse dans Middle Temple Lane conférait une certaine dignité à la légende du Vieux Billington. Les années passaient normalement. Vraisemblablement, Alijah Billington était allé retrouver ses ancêtres, tout comme ses avoués. Il était tout aussi certain que Laban, le fils d'Alijah, avait atteint sa majorité et que les fils des avoués de son père poursuivaient leur tâche de la même façon. En effet, bien que plusieurs dizaines d'années eussent passé, les sommes nécessaires au règlement des impôts annuels sur la propriété abandonnée étaient régulièrement déposées dans une banque de New York et le domaine continuait de porter le nom de Billington. Et pourtant, vers le début du XX^e siècle, le bruit avait couru que le dernier Billington mâle, probablement le fils de Laban, n'avait, c'était certain, pas laissé de descendance masculine et que la lignée s'était poursuivie par sa fille qui n'était connue que sous le nom de «Mme Dewart». Mais ces potins occasionnels ne présentaient que peu d'intérêt pour les habitants d'Arkham et furent bientôt oubliés car, qui était pour eux cette Mme Dewart qu'ils n'avaient jamais vue, comparée au souvenir évanescent du Vieux Billington et de ses «bruits» ?

Voilà ce qu'on se rappelait du Vieux Billington. C'était particulièrement tenace chez les descendants de quelques vieilles familles nobles qui avaient pris l'habitude de rendre compte de ce qui se passait dans l'aristocratie locale à travers les âges, chaque fois que c'était possible. Mais l'érosion du temps avait été si profonde qu'aucun récit précis ne subsistait; on racontait seulement qu'au crépuscule et pendant la nuit, on avait souvent entendu des bruits dans les collines boisées où habitait Billington, mais il n'était pas certain qu'Alijah lui-même en eût été l'auteur et peut-être avaient-ils une autre cause. Franchement, Alijah Billington aurait été complètement oublié s'il n'y avait eu la forêt interdite et cette végétation luxuriante et sauvage ainsi que ces marécages secrets en plein cœur de la forêt près de la maison; les nuits de printemps, les grenouilles y poussaient des cris et des coassements tels qu'on ne pouvait en entendre de pareils dans un rayon de 200 kilomètres autour d'Arkham; l'été, ils émettaient une lueur presque anormale qui vacillait et dansait sur les nuages bas, les nuits où l'orage menaçait, et qui provenait, on l'admettait en général, des milliers de lucioles qui s'étaient installées là comme les grenouilles et différents autres insectes et créatures, pour ainsi dire définitivement. Les bruits s'étaient arrêtés avec le départ d'Alijah

Billington, mais les cris des grenouilles avaient continué et la lueur des lucioles pas plus que le chœur des engoulevents ne s'affaiblissaient le moins du monde.

La nouvelle qui arriva un jour du mois de mars 1921 que la grande maison, après être restée tant d'années inoccupée, allait être rouverte, provoqua une curiosité et un intérêt considérables chez les habitants de la contrée. On put lire dans les colonnes de *l'Advertiser* d'Arkham une annonce brève et claire expliquant que M. Ambrose Dewart demandait de l'aide pour réparer et remettre en état la «Maison Billington» et que les personnes intéressées pourraient se présenter à lui dans sa chambre à l'hôtel Miskatonic, lequel était en fait une sorte de dortoir installé sur son terrain pour les besoins de la Miskatonic University, face au Quadrangle. M. Ambrose Dewart se révéla être un homme de taille moyenne, au visage de faucon, facilement identifiable grâce au flamboiement des cheveux roux qui entouraient son crâne comme s'il avait une tonsure, l'œil vif et les lèvres serrées, extrêmement correct et possédant une sorte d'humour caustique qui fit une impression favorable sur ceux qu'il avait engagés pour ce travail.

Avant le jour suivant, on sut dans Arkham qu'Ambrose Dewart était vraiment le descendant direct d'Alijah Billington. Il avait fait un pèlerinage au pays que ses ancêtres avaient adopté pour trois générations ou plus et il comptait maintenant s'y établir. C'était un homme d'environ cinquante ans, à la peau basanée; il avait perdu son fils unique au cours de la Grande Guerre et, n'ayant pas d'autre enfant, il considérait l'Amérique comme le havre où il désirait passer le temps qu'il lui restait à vivre. Il était arrivé dans le Massachusetts quinze jours auparavant pour visiter sa propriété. Ce qu'il y avait trouvé lui avait plu sans aucun doute, car il entendait restaurer la vieille maison dans toute sa splendeur passée, bien qu'il apprît rapidement que, pour le moment, il lui faudrait restreindre ses désirs quant à certains aspects de la vie moderne auxquels il avait pensé, comme l'électricité; la ligne la plus proche, en effet, passait à plusieurs kilomètres de là et il fallait aplanir quelques difficultés techniques avant qu'on puisse installer le courant. Mais quant au reste de ses projets, il n'y avait pas de raison de les remettre à plus tard; ce printemps-là, le travail avança, la maison fut restaurée, on construisit une route qui y menait et se prolongeait jusqu'à l'autre extrémité de la forêt. Finalement, au cours de l'été, M. Ambrose Dewart prit possession de son domaine en grande pompe, abandonnant son logis à Arkham et renvoya à leurs foyers ses ouvriers gratifiés d'une prime généreuse, remplis d'admiration et d'un respect sacré pour l'aménagement de la maison du Vieux Billington et sa ressemblance

avec la Craigie House de Cambridge que le poète Longfellow habita longtemps, pour le bel escalier ancien et ses sculptures impressionnantes, le bureau qui était bien haut comme deux étages et dont l'un des murs était percé d'une grande baie aux verres multicolores tournée vers l'Ouest, pour la bibliothèque qu'aucune main humaine n'avait profanée pendant toutes ces années et pour les nombreuses dépendances que M. Dewart considérait comme présentant une grande valeur pour qui trouvait simplement son plaisir dans les choses anciennes.

Rapidement, les langues allèrent bon train et on assista bientôt à une réapparition concertée de souvenirs particuliers au sujet du Vieux Billington qui, disait-on, ressemblait assez à son descendant. Dans le flot des spéculations qui s'enflait, il arriva, une fois encore, de la région de Dunwich, l'histoire des «bruits» que le Vieux Billington avait amenés. Diverses autres, d'un caractère assez sinistre, commencèrent à se propager de bouche à oreille bien que personne n'ait pu en déterminer l'origine, si ce n'est qu'elles provenaient de cette partie de la région de Dunwich où habitaient les Whateley, les Bishop et les quelques derniers survivants des familles nobles plus ou moins sur le déclin et en voie de disparition.

Du fait que les Whateley, comme les Bishop, vivaient dans cette partie du Massachusetts depuis de nombreuses générations et avaient vraiment eu des ancêtres contemporains non seulement du Vieux Billington mais encore du tout premier Billington, celui qui avait construit cette grande maison et sa «rosace», comme on l'appelait, bien que ce n'en fût pas une, on supposait que les histoires qu'ils racontaient leur étaient parvenues à travers les générations disparues et que, si elles n'étaient pas absolument exactes, elles devaient cependant comporter une part de vérité, si bien que la Forêt de Billington et M. Dewart lui-même connurent immédiatement un regain d'intérêt.

Cependant, Ambrose Dewart n'avait heureusement pas eu vent des spéculations et des racontars que son étrange arrivée avait éveillés. Il était doué d'une nature solitaire et se délectait de l'isolement qu'il connaissait désormais. Sa résolution première était de s'informer aussi parfaitement que possible des avantages que présentait sa propriété et pour ce faire il se mit assidûment au travail bien que, à dire vrai, il ne sût guère par où commencer. Sa mère ne lui avait rien dit au sujet du domaine, si ce n'était que la famille possédait «une propriété» dans l'«Etat du Massachusetts» qu'il serait «sage» de ne pas vendre et de conserver toujours dans la famille et que même s'il lui arrivait quelque chose ou à son fils, elle devait revenir à Stephen Bâtes, son cousin de Boston, qu'il n'avait d'ailleurs jamais vu. En fait,

on ne lui avait laissé qu'un ensemble intrigant de directives écrites. Elles provenaient bien entendu de cet Alijah Billington qui avait abandonné la propriété derrière lui quand il était parti s'établir en Angleterre. Si Ambrose Dewart était absolument incapable de s'expliquer cette série d'instructions, c'est sans doute qu'il ne connaissait pas encore suffisamment bien son domaine.

On le conjurait, par exemple, «de ne pas faire en sorte que l'eau cesse de couler autour de l'île», pas plus que de «dégrader la tour», «de ne pas implorer les pierres», ni «d'ouvrir la porte qui conduit à des temps et des lieux étranges», pas même encore de «toucher à la fenêtre dans le dessein de la changer». Ces instructions étaient dépourvues de sens pour Dewart, mais elles le fascinaient et, après les avoir lues, il ne pouvait plus se les sortir de la tête. Elles ne cessaient de lui revenir, traversant ses pensées comme un signe magique. Ainsi, insidieusement, elles piquaient sa curiosité, si bien qu'il se mit à fouiller et à fureter dans la maison et dans le bois, dans les collines et les marécages, et finit par découvrir qu'il possédait d'autres bâtiments que la maison, une très vieille tour de pierre qui se dressait sur ce qui avait dû être autrefois une petite île au milieu d'un torrent qui avait dévalé la pente des collines avant de se jeter dans la Miskatonic, mais qui était asséché depuis longtemps, sauf au printemps.

Il fit cette découverte à la fin d'un après-midi d'août et fut immédiatement certain que c'était à cette tour que les instructions de son ancêtre faisaient allusion. Il l'examina donc avec beaucoup d'attention et s'aperçut que c'était une tour de pierre cylindrique terminée par un toit conique; son diamètre devait être à peu près de quatre mètres et sa hauteur de six à sept mètres. Apparemment, il y avait eu autrefois une grande ouverture voûtée, ce qui faisait penser qu'à l'origine la tour ne devait pas avoir de toit, mais qu'elle avait été fermée par une maçonnerie. Dewart, qui avait des notions d'architecture, trouva cet ensemble extrêmement intéressant. En effet, même un œil peu exercé aurait remarqué que les pierres étaient vraiment très anciennes, plus même, semblait-il, que la maison elle-même. Il portait sur lui une petite loupe dont il s'était servi pour étudier certains textes latins très anciens dans la bibliothèque, qu'il utilisa pour examiner la construction. Il découvrit que les pierres étaient taillées et disposées selon une technique bizarre et inconnue qui impliquait l'utilisation de ce qui semblait être des dessins géométriques analogues à ceux que l'on pouvait voir gravés en plus grand sur les moellons dont on s'était servi pour sceller la voûte. Tout aussi fascinant, le bas de la tour était d'une finesse remarquable et donnait l'impression d'avoir été ancré très profondément dans la terre; mais, pensa Dewart, cela pourrait simplement s'expliquer par le fait

que le niveau du sol s'était élevé depuis la dernière fois qu'Alijah Billington l'avait regardée.

Alors, Alijah Billington l'avait-il construite ? Elle semblait, au moins en partie, plus ancienne que cela, mais alors, quelles mains l'avaient érigée ? Le problème intriguait Dewart et, comme il savait déjà qu'il y avait beaucoup de vieux documents dans la bibliothèque de son ancêtre, il se prit à espérer qu'il pourrait y trouver quelque allusion à la tour. Après l'avoir bien examinée, il s'en retourna finalement vers la maison, non sans toutefois s'arrêter à une certaine distance et observer la tour, ce qui lui permit de découvrir qu'elle s'élevait au milieu de ce qui avait dû être un jour une circonférence de pierres qu'il identifia, à son grand plaisir, comme semblable, à bien des égards, aux ruines druidiques de Stonehenge. Il était clair que, longtemps auparavant, de l'eau avait coulé des deux côtés de la petite île, et beaucoup certainement, car les traces d'érosion n'avaient pas encore disparu en dépit de la progression des épais taillis et de l'abrasion inévitable des pluies et des coups de vent innombrables qu'aucune barrière n'arrêtait, au contraire des quelque peu superstitieux autochtones.

Dewart ne se hâta pas exagérément. Quand il atteignit la maison, la nuit tombait déjà parce qu'il avait dû contourner la zone marécageuse qui s'étendait entre l'endroit où s'élevait la tour et le promontoire sur lequel se dressait la maison. Il prépara son repas, et tandis qu'il dînait, il sentait combien il était beaucoup mieux à même de se plonger dans cette enquête qu'il avait désormais décidé de mener. La plupart des documents qui se trouvaient dans le bureau étaient très vieux; il lui aurait même été impossible d'en lire certains sous peine de les voir tomber en poussière. Par bonheur, cependant, quelques feuillets épars étaient de parchemin et l'on pouvait donc les manier sans craindre de les détruire; il y avait également un petit livre à reliure de cuir sur lequel était inscrit d'une écriture d'enfant «Laban B.». Sans doute s'agissait-il du fils d'Alijah qui avait quitté ce pays pour l'Angleterre plus d'un siècle auparavant. Après avoir bien réfléchi, Dewart décida de commencer par le journal de l'enfant, car c'en était bien un.

Il lisait à la lueur d'une lampe à pétrole, la question de l'électricité s'étant trouvée reléguée au fond d'un marais administratif dans un coin perdu de l'Etat d'où l'on avait promis que l'on pourrait finalement dégager une solution adéquate. La lumière de la lampe et la lueur jaune de la cheminée — il y avait allumé un feu, la nuit étant plutôt fraîche — donnaient au bureau une impression de confortable intimité et Dewart se perdit bientôt dans le passé qui ressuscitait à travers les griffonnages étalés devant ses yeux sur les pages jaunies. A

l'évidence, Laban, le petit garçon, son propre arrière-grand-père ainsi que Dewart l'avait établi, était très précoce, car il devait avoir neuf ans au début du journal et, comme Dewart le vérifia en y jetant un œil, onze à la fin. Il était manifestement très attentif aux détails puisque aussi bien ses observations ne se rattachaient pas seulement aux événements domestiques.

Il fut bientôt évident que le garçon n'avait pas de mère et que son compagnon avait été un Indien, un Narragansett, qui était au service de son père, Alijah Billington. Il l'appelait soit Quamus soit Quamis, ne sachant apparemment pas avec certitude quelle était la forme exacte; de plus, son âge était sans aucun doute plus proche de celui d'Alijah que de celui de Laban, car le respect qui transparaissait clairement au fil de sa grande écriture était bien plus marqué que ce qu'il eût été si son compagnon avait eu son âge. Le journal commençait par l'emploi du temps du garçon, mais une fois cette description faite il n'y revenait pas sinon comme à quelque chose de bien établi. Au lieu de cela, il se consacrait au compte rendu de ce qu'il avait fait pendant les quelques heures de l'après-midi durant lesquelles il n'avait pas à travailler et pouvait rôder comme il lui plaisait dans la maison ou dans la forêt, à la condition d'être accompagné par l'Indien, encore qu'il fût remarquer qu'on l'avait dissuadé de trop s'éloigner de la maison.

Manifestement, l'Indien était tantôt très silencieux et renfermé, tantôt très bavard lorsqu'il racontait au garçon quelques légendes de sa tribu; Laban qui ne manquait pas d'imagination prenait plaisir à sa présence quelle que soit son humeur, et de temps à autre notait dans son journal des bribes des récits que lui faisait son compagnon.

Celui-ci, comme le texte l'indiquait clairement par la suite, exécutait également quelques travaux pour Alijah «après l'heure où l'on servait le dîner».

Le récit s'interrompait vers le milieu; plusieurs pages avaient été déchirées et avaient disparu si bien qu'il y avait une période que Laban n'avait pas décrite de sa main. Immédiatement après, le journal recommençait à la date du 17 mars (l'année n'était pas mentionnée) et Dewart se mit à le lire avec un intérêt croissant, l'imagination en éveil, car l'absence des pages précédentes augmentait le pouvoir de suggestion du récit.

«Aujourd'hui, après ma dernière heure d'étude, nous sommes sortis dans la neige; Quamis s'en alla le long du marais, me laissa en

me demandant de l'attendre sur un tronc d'arbre qui gisait là, ce que je n'appréciai guère; je me dis que je ferais tout aussi bien, sinon mieux, de le suivre; je me mis donc en route et suivis la trace de ses pas dans la neige fraîche, tombée la nuit dernière, et peu après je le retrouvai là où Père nous avait interdit d'aller : au bord du torrent en face de l'endroit où s'élève la tour. Il était à genoux et avait les bras levés vers le ciel; il disait d'une voix forte des mots dans sa langue que je ne comprenais pas car on m'en avait appris trop peu, mais qui sonnaient à peu près comme *Narlato* ou *Narlotep*. J'étais sur le point de l'appeler, lorsqu'il me vit. Il se redressa immédiatement, vint à moi, me prit par la main et m'éloigna de cet endroit; sur quoi je lui demandai s'il priait ou sinon ce qu'il faisait et pourquoi il ne priait pas dans la chapelle construite par les hommes blancs qui étaient des missionnaires chez son peuple. Il ne répondit point, sauf pour me dire qu'il ne fallait pas raconter à mon père où nous avions été, de peur que lui, Quamis, ne soit puni pour s'être rendu à cet endroit en dépit des ordres de son maître. Mais cet endroit stérile parmi les rochers et inaccessible à cause de l'eau qui l'entourait ne m'attirait guère, quel qu'ait été l'intérêt que Quamis pouvait bien trouver à y aller contre la volonté de mon père.»

Puis, pendant deux jours, il n'y avait rien que d'habituel. Après quoi, vint une phrase circonspecte qui indiquait qu'Alijah avait découvert la désobéissance de l'Indien et l'avait puni, comment ? le garçon restait muet sur ce point. Huit chroniques plus loin, il y avait une autre allusion à «l'endroit interdit»; cette fois-ci, le garçon et l'Indien avaient été pris dans une tempête de neige soudaine et s'étaient égarés. Ils ne savaient quel chemin prendre car la neige était très épaisse et tombait sur un sol ramolli par le soleil de la fin mars; les flocons les aveuglaient 11 et bientôt «nous arrivâmes en un endroit que je ne connaissais pas, mais Quamis poussa un grand cri et s'efforça de m'éloigner rapidement. Je m'aperçus 'alors que nous étions arrivés au ruisseau qui coulait autour de l'île des pierres où se trouvait la tour, mais cette fois-ci nous y étions parvenus par l'autre côté. Comment avons-nous fait pour arriver là, je n'en savais rien car nous nous étions engagés dans la direction opposée, vers l'Est, pour aller nous promener du côté de la Miskatonic, à moins que la neige, survenue si soudainement, nous ait induits en erreur à ce point-là. Quamis montrait tant de hâte et paraissait si effrayé que cela m'amena à lui demander une fois de plus quelle était la cause de ces appréhensions, mais il me répondit comme auparavant, que mon père «ne le souhaite pas» — c'est-à-dire qu'il ne voulait pas que je vienne par ici bien que j'aie toute liberté pour rôder à ma guise dans n'importe quelle autre partie de ses terres, et que je puisse même aller à Arkham, encore qu'il me soit interdit de me diriger soit vers

Dunwich, soit vers Innsmouth et que je ne doive pas passer mon temps dans le village indien qui se trouve quelque part dans les collines après Dunwich».

Après quoi, il n'y avait plus d'autre allusion à la tour, mais au lieu de cela certains autres paragraphes étaient étranges. Trois jours après le passage relatant la soudaine tempête de neige, le garçon notait un dégel rapide qui «débarrassa le sol de la neige». Et cette nuit-là, comme il l'écrivit le lendemain matin : «Je fus sorti de mon sommeil par d'étranges bruits en provenance des collines, comme des longs sanglots. Je me levai et me dirigeai d'abord vers la fenêtre Est; je n'y vis rien; après quoi, rassemblant mon courage, je me glissai hors de ma chambre, traversai le hall et frappai à la porte de mon père. Il ne répondit point et, pensant qu'il ne m'avait pas entendu, je me hasardai à ouvrir la porte et à pénétrer dans sa chambre; j'allai droit à son lit et fus très troublé de ne pas l'y trouver et de ne découvrir aucun signe qu'il y eût couché cette nuit; comme je me risquais à regarder par la fenêtre Ouest de sa chambre, je me rendis compte qu'une sorte de lueur bleu-vert s'élevait au-dessus des arbres du Val dans les collines qui s'étendaient vers l'Ouest, à mon grand étonnement d'ailleurs, car les bruits que j'avais entendus m'avaient semblé provenir de cette direction et continuaient de le faire — les mêmes grands cris qu'aucune voix humaine n'aurait pu proférer, pas plus que celle d'aucun animal que je connaissais; comme je restais là, devant la fenêtre entrouverte, pétrifié de crainte et de stupeur, il me sembla que d'autres voix analogues arrivaient du fond de la nuit du côté de Dunwich ou d'Innsmouth, montant très haut dans le ciel comme des échos grandioses. Au bout d'un petit moment elles se turent, la lueur s'éteignit aussi dans les cieux et je retournai me coucher; mais le matin, lorsque Quamis arriva, je lui demandai ce qui avait provoqué un bruit pareil la nuit dernière; il me répondit que j'avais rêvé, que je ne savais pas de quoi je parlais, que je ne devais rien *lui* en dire et garder tout cela pour moi; donc je ne lui racontai pas ce que j'avais vu car mes paroles semblaient vraiment l'avoir rendu terriblement inquiet, comme s'il redoutait que mon père entendît ce que je lui disais. J'étais déjà prêt à lui faire part de mes craintes au sujet de ce qui avait pu arriver à mon père, mais ce que Quamis avait dit me fit penser qu'il était à la maison, vraisemblablement dans sa chambre et qu'il dormait encore; je n'insistai donc pas et fis semblant d'oublier ce que j'avais vu et entendu ainsi que Quamis me l'avait recommandé; sur quoi, ce dernier se sentit l'esprit plus léger et cessa de paraître si désesparé.»

Pendant une bonne quinzaine de jours après cela, Laban, dans ses notes, ne raconta que des choses ordinaires à propos de ses études et

de ses lectures. Puis, une fois de plus, une allusion énigmatique apparut, brève et aiguë. «Les bruits semblent vraiment provenir de l'Ouest avec une obstination singulière mais il y a certainement un cri qui y répond et qui, lui, arrive de l'Est ou du Nord-Est, c'est-à-dire de la direction de Dunwich ou de ses alentours sauvages.» A nouveau, quatre jours plus tard, le garçon écrivait qu'on venait à peine de le coucher quand, après s'être levé pour regarder l'avènement de la nouvelle lune, il aperçut son père au-dehors. «Quamis l'accompagnait, et à eux deux ils transportaient quelque chose, mais je n'arrivais pas à distinguer ce que c'était. En quelques instants ils disparurent au coin de la maison, marchant vers l'Est; j'allai dans la chambre de mon père pour pouvoir les suivre des yeux mais je ne les vis point bien que j'entendisse la voix de mon père s'élever dans la forêt.» Plus tard, cette même nuit, il avait encore été réveillé par «de grands bruits, comme avant, et je restai étendu à les écouter; je constatai que parfois ils s'élevaient en une sorte de mélodie et parfois éclataient en hurlements horribles et déchirants qu'il ne faisait pas bon entendre». On retrouvait des passages analogues pendant encore quelque temps après celui-ci et presque une année était relatée de cette façon-là.

L'avant-dernière chronique était extrêmement intrigante. Tout au long de la nuit le garçon avait entendu «les grands bruits» dans les collines et il lui semblait que le monde entier devait entendre ces voix qui montaient dans l'obscurité enveloppante, jusqu'au matin; «Comme je ne le voyais pas, je m'enquis de Quamis et l'on me répondit qu'il était parti et ne reviendrait pas, et que, en outre, nous aussi allions partir avant la tombée de la nuit sans presque emporter de bagages et on m'envoya me préparer. Ce départ semblait tourmenter terriblement mon père bien qu'il ne dît mot de notre destination; je présumais cependant que ce devait être Arkham ou peut-être, tout au plus, Boston ou Concord, mais je ne demandai rien et me hâtai d'obéir sans savoir ce que je devais emporter, essayant toutefois de choisir ce dont j'avais le plus besoin pour une visite, comme des culottes propres et autres choses du même genre. Je restais très perplexe devant la hâte de mon père et son souci de l'heure; car il était très soucieux de ne pas quitter la maison après le milieu de l'après-midi et disait qu'il avait «une affaire à régler» avant que nous ne partions; néanmoins, il trouva le temps de me demander plusieurs fois si j'étais prêt, si j'avais terminé de préparer mes bagages, etc.».

Les dernières notes du journal, quelques pages avant la fin, avaient été écrites cet après-midi-là. «Mon père me dit que nous partons pour l'Angleterre. Nous traverserons l'océan en bateau pour aller voir des parents là-bas. Nous sommes maintenant au milieu de l'après-midi et mon père est presque prêt.» Il avait ajouté à cela d'un

trait de plume qui ressemblait à un défi : «Ceci est le journal de Laban Billington, fils d'Alijah et de Lavinia Billington achevant sa onzième année aujourd'hui en huit.»

Dewart referma le journal, quelque peu perplexe et pourtant vivement intéressé. Au-delà des mots aveugles que le garçon avait couchés sur le papier se cachait une énigme essentielle, mais il n'en avait pas vu suffisamment pour offrir à Dewart ne serait-ce qu'un semblant de solution. Dans ce maigre rapport, cependant, on trouvait une explication du fait que la maison avait été abandonnée sans que les livres et les papiers aient été convenablement rangés, le départ précipité d'Alijah avec son fils ne lui ayant guère laissé le temps de faire des préparatifs pour leur long voyage. Vraiment rien n'indiquait qu'Alijah entendait s'installer ailleurs; mais il avait dû penser que cela pouvait arriver, si peu qu'il eût emporté. Dewart reprit le livre et le feuilleta rapidement, relisant des passages ici et là, ce qui lui permit de découvrir un paragraphe encore plus énigmatique qu'il avait manqué car il était perdu au milieu de la relation détaillée d'une journée que l'enfant avait passée à Arkham en compagnie de l'Indien Quamis. «Mon étonnement fut grand de découvrir que partout on nous traitait avec beaucoup de respect et une crainte très nette; les commerçants étaient à nos ordres au-delà de ce que j'avais imaginé qu'ils dussent être et même Quamis ne montrait aucun signe d'inquiétude comme les Indiens en ont parfois dans les rues des villes. Une ou deux fois, j'entendis par hasard des vieilles femmes chuchoter d'une voix étouffée, et les surpris à murmurer ainsi le nom de Billington; et cela sur un ton qui me donna le sentiment que ce ne devait pas être un bon nom, étant donné tout ce que ces dames y mettaient de soupçon, et avec une intonation si nette qu'on ne pouvait s'y méprendre, moi moins que quiconque, bien qu'il eût pu sembler, comme Quamis m'en fit part sur le chemin du retour, que j'aie été victime de mon imagination et de mes propres angoisses.»

Ainsi, on «craignait» ou on n'aimait guère le Vieux Billington et il en allait de même pour tous ceux qui lui étaient associés d'une manière ou d'une autre. Cette découverte supplémentaire mit presque Dewart dans un état d'expectative fébrile; sa recherche prenait un tour si différent des aventures généalogiques habituelles, que cela le réjouissait; il y avait là un mystère, quelque chose de profondément enfoui, d'insondable, quelque chose qui sortait des chemins battus; subjugué par cette odeur de mystère, Dewart était poussé et stimulé par l'excitation de la poursuite.

Il se tourna avec avidité vers le ramassis de papiers et de documents, mais ressentit bientôt un fort sentiment de déception car la plupart d'entre eux semblaient se rapporter à des matériaux de

construction ainsi qu'à leur paiement et pour quelques-uns, c'étaient des relevés de livres qu'Alijah Billington avait achetés chez des libraires à Londres, Paris, Prague et Rome. Sa déception était presque à son comble, quand il découvrit par hasard un document manuscrit d'une écriture maladroite, à moitié illisible, qui portait le titre accrocheur *Des Sortilèges Diaboliques de Démon aux Formes Inhumaines faits en Nouvelle-Angleterre*. Il s'agissait d'une copie d'un compte rendu dont l'original n'était pas disponible et on voyait bien qu'on ne l'avait pas recopié entièrement; certaines phrases étaient d'ailleurs indéchiffrables. Cependant, dans l'ensemble, le document était assez lisible et avec beaucoup d'efforts Dewart put le reconstituer. Il le lisait lentement, avec de nombreuses hésitations et des doutes; il fut tellement fasciné par son contenu qu'il prit un stylo et du papier et commença laborieusement à le recopier. Le début se situait, à l'évidence, au milieu de l'original.

«Mais pour ne pas trop m'étendre sur un sujet aussi affreux, j'ajouterai seulement ce qu'on rapporte d'ordinaire sur un événement qui se produisit à New Dunnich il y a cinquante ans, alors que M. Bradford était gouverneur. On raconte qu'un certain Richard Billington, instruit d'une part par les Livres maudits et, d'autre part, par un ancien Sorcier des sauvages Indiens, tomba si loin d'une saine pratique chrétienne qu'il prétendit non seulement à l'Immortalité dans sa chair, mais construisit dans la forêt un grand Cercle de Pierres à l'intérieur duquel il adressait des prières au Diable, demeure de Dagon, en son nom et chantait certains rites magiques impurs de par les Saintes Ecritures. Cela ayant été soumis à l'attention des magistrats, il nia tout commerce blasphématoire; mais peu de temps après il montrait en privé une grande terreur à propos de Quelque Chose qu'il avait appelé à venir du ciel dans la nuit. Il y eut cette année-là sept massacres dans les bois proches des Pierres de Richard Billington, les victimes ayant été écrasées et à moitié réduites en bouillie comme aucun œil humain ne l'avait encore jamais vu. Alors qu'il était question de jugement, Billington disparut, et on n'entendit plus rien de précis à son sujet après cela. Deux mois plus tard, la nuit, on put entendre un groupe de sauvages Wampanaug hurler et chanter dans la forêt; et on s'aperçut qu'ils étaient allés au Cercle de Pierres et y avaient été très occupés. En effet, leur chef Misquamacus, ce même ancien sorcier de qui Billington avait appris quelques-uns de ses sortilèges, vint peu après à la ville et raconta à M. Bradford d'étranges choses : à savoir que Billington avait fait bien plus de Mal qu'on pourrait en effacer et qu'il n'y avait pas de doute qu'il avait été dévoré par ce qu'il avait appelé au fond du ciel. Qu'il n'y avait aucune façon de renvoyer cette Chose qu'il avait fait venir par ses incantations et que donc, le sage *Wampanaug* l'avait attrapée et emprisonnée là où il y

avait eu le Cercle de Pierres.

«Ils avaient creusé trois aunes en profondeur sur deux de large et avaient, en cet endroit, envoûté le Démon avec des sorts qu'ils connaissaient; l'ayant recouvert de (ici venait une ligne illisible) sculpté ce qu'ils appelaient le Signe des Anciens. Là-dessus ils (encore quelques mots indéchiffrables) creusé de la fosse. Le vieux sauvage affirmait que cet endroit ne devait être troublé sous aucun prétexte sous peine que le Démon ne soit libéré une fois encore, ce qui se passerait si la Pierre plate avec le *Signe des Anciens* était déplacée. A la question de savoir à quoi ressemblait le Démon, Misquamacus répondit en dissimulant son visage de telle façon que seuls ses yeux apparaissaient et donna ensuite une description très curieuse et très détaillée expliquant qu'il était parfois petit et dur, comme un crapaud de la taille d'une marmotte mais parfois grand et vapoureux, sans forme, avec un visage cependant au-dessus duquel poussaient des serpents.

«Son Nom était *Ossaâogowah*, ce qui voulait (le mot était récrit à la place de «veut») dire l'enfant de *Sadogowah*, Lui dont on dit qu'il est un esprit effroyable et dont les Anciens disaient qu'il était descendu des étoiles et était vénéré auparavant dans les pays du Nord. Les *Wampanaug*, les *Nanset* et les *Nahriganset* savaient comment l'attirer hors des cieux, mais ne le faisaient jamais à cause de Sa trop grande méchanceté. Ils savaient aussi comment L'attraper et Le retenir prisonnier, mais ils ne pouvaient Le renvoyer d'où Il venait. On avait raconté que les vieilles tribus de *Lamah* qui demeuraient au pied de la Grande Ourse et avaient été détruites autrefois pour leur impiété savaient comment agir avec Lui dans tous les cas. Beaucoup de nouveaux venus prétendaient posséder un tel Savoir et divers autres Secrets du Dehors, mais aucun dans ce pays ne pouvait faire la preuve qu'il possédait véritablement le Savoir en question. Certains disaient aussi qu'*Ossadogowah* retournait souvent dans le ciel de lui-même sans qu'on l'y envoie mais qu'il ne pouvait revenir à moins qu'on ne le convoque.

«L'ancien magicien Misquamacus avait dit tout cela à M. Bradford et jamais après on n'a dérangé le grand remblai dans la forêt près du lac au sud-ouest de New Dunnich. La haute dalle a disparu depuis quelque vingt ans mais le remblai est marqué par le fait que rien, herbe ou buisson, ne poussera dessus. Les gens sérieux ne pensent pas que le vilain Billington fut dévoré, comme le croient les sauvages, parce qu'il avait appelé hors des cieux, ne refusant pas certains témoignages secondaires affirmant qu'on l'avait vu depuis en divers endroits. Le sorcier Misquamacus dit qu'il n'en doutait pas mais que Billington avait été pris; il ne voulait pas dire qu'il avait été dévoré

par la Chose comme d'autres parmi les sauvages le croyaient, mais il était certain que Billington n'était plus sur cette *terre*, que Dieu en soit glorifié.»

Annexée à ce curieux document il y avait une note, certainement griffonnée en hâte : «Voir le Rév. Ward Phillips, *Than. Prod.*» Dewart supposa avec raison que c'était une référence à l'un des livres qui se trouvaient là et, aussitôt, il alla avec sa lampe jusqu'à la bibliothèque et commença à en examiner les titres. Leur diversité était frappante et pour la plupart ils ne lui étaient pas du tout familiers. Il y avait *Ars Magna et Ultima* de Lulle, *Clavis Alchimiae* de Fludd, le *Liber Ivonis*, Albert le Grand, *Key of Wisdom* d'Artephous, *Le Culte des Goules* du comte d'Erlette, *De Vermis Mysteriis* de Ludwig Prinn et bien d'autres livres blanchis par l'âge, se rapportant à la philosophie, la thaumaturgie, la démonologie, la cabalistique, les mathématiques et autres sujets analogues parmi lesquels on trouvait plusieurs collections de Paracelse et d'Hermès Trismégiste qui portaient les traces d'une utilisation intense. Dewart était fasciné par ces titres mais fermement résolu à se retenir de les sortir un par un pour les examiner; il mit un certain temps avant de découvrir l'ouvrage qu'il cherchait et finit par le trouver bien poussé dans un coin au bout d'un rayon, assez loin de l'endroit où il s'était assis.

Le titre en était *Thaumaturgical Prodigies in the New English Canaan* par le Rév. Ward Phillips qu'on décrivait à la première page comme «Pasteur de la Deuxième Eglise à Arkham dans la Baie du Massachusetts». Il s'agissait, à n'en pas douter, de la réimpression d'un ouvrage plus ancien car il était daté : «Boston, 1801». Ce n'était vraiment pas un livre mince et Dewart soupçonna que le Rév. Ward Phillips, comme beaucoup de gens d'Eglise, n'avait pas se retenir de faire des sermons tout en développant ses thèses. Le livre ne comportait aucun signet, aucune marque quelconque et comme il était presque minuit, Dewart ne montrait guère d'enthousiasme à l'idée de devoir feuilleter ce volume qui était encore imprimé avec les S longs et tous les anciens signes typographiques de cette époque. Il conçut alors l'hypothèse raisonnable que si Alijah Billington s'était assez souvent servi de ce livre il devait bien en avoir fait craquer le dos aux endroits où il avait l'habitude de l'ouvrir. Il rapporta donc le livre et la lampe jusqu'à la table et, après y avoir posé la lampe, il installa le livre en équilibre sur son dos de cuir fatigué et, après l'avoir légèrement secoué, il le laissa s'ouvrir tout seul, ce qu'il fit assez vite, aux deux tiers environ de son épaisseur.

Il était imprimé en fausses lettres gothiques et n'était pas, quoique bizarre pour l'œil, aussi difficile à lire que le document que Dewart venait d'achever. Qui plus est, une note griffonnée dans la marge —

Comparer Hist. de Rich. Billington — indiquait sans équivoque le passage désiré. Il n'était pas long, quoique de nature épisodique, n'étant précédé par rien de particulier à ce propos, ni suivi par quoi que ce soit s'y rapportant, le Rév. Ward Phillips ayant saisi l'occasion d'y ajouter un court sermon sur le «malheur de commercer avec les Démon, les Esprits et autres vilenies du même genre». Le passage lui-même était cependant bizarrement inquiétant.

«Mais à l'égard de l'infamie générale, aucun rapport plus terrible n'a été porté à notre connaissance que celui que Dame Doten, veuve de John Doten de Duxbury dans les anciennes colonies, rapporta de la forêt vers la Chandeleur de 1787. Elle affirma, et avec elle ses bons voisins, que cela était né d'elle, et avait prêté serment qu'elle ne savait pas de quelle façon ça lui était advenu, car ce n'était ni bête ni homme mais ressemblait à une monstrueuse chauve-souris à tête d'homme. Cela n'émettait aucun son mais regardait tout et rien avec des yeux sinistres. Certains juraient que ça avait une ressemblance effroyable avec le visage d'un homme mort depuis longtemps, un certain Richard Bellingham ou Bolligen dont on affirmait qu'il avait étrangement disparu après avoir fréquenté chez les Démon dans la région de New Dunnich. L'horrible homme-bête fut examiné par la Cour d'Assise et fut ensuite brûlé sur l'ordre du shérif principal le 5 juin de l'an 1788.»

Dewart relut le passage plusieurs fois; il impliquait certainement des choses mais aucune n'apparaissait clairement. En toute autre circonstance ordinaire, on aurait pu ne pas voir ces implications; mais immédiatement après ce qu'Alijah avait nommé 1' «Hist. Billington», l'apparition du nom «Richard Bellingham ou Bollinham» conduisait nécessairement à la comparaison avec Richard Billington. Malheureusement, si puissamment que l'imagination de Dewart eût été excitée, il était incapable d'avancer la moindre explication de l'énigme; il supposait que le Rév. Ward Phillips avait très bien pu suggérer que «un certain Richard Bellingham», en supposant que ce fût le même homme que Richard Billington, n'avait pas été détruit — «Dévoré par ce qu'il avait appelé du fond du Ciel» — comme la superstition populaire l'avait cru, mais s'était retiré avec ses pratiques diaboliques au fin fond des bois près de Duxbury et que là, il s'était perpétué en une seconde lignée qui avait finalement produit l'abomination que le pasteur avait évoquée. D'un autre côté, l'époque où la brave Doten avait mis au monde son monstre suivait de moins d'un siècle les fameux procès de sorcellerie, et on pouvait parfaitement supposer que les superstitions de ce temps-là étaient encore vivaces chez les gens crédules, ecclésiastiques aussi bien que laïcs, qui vivaient alors dans la région de Duxbury et de New Dunnich qui sans aucun doute devait être l'endroit aujourd'hui appelé

Dunwich, et par conséquent pas très loin d'ici.

Excité et encore plus stimulé à poursuivre ses investigations, Dewart alla se coucher et glissa alors immédiatement dans un sommeil troublé par des rêves étranges de créatures bizarres, aux allures de serpents et de chauves-souris qui occupèrent ses heures nocturnes comme il l'avait d'ailleurs pressenti. Pourtant son sommeil ne fut pas interrompu sauf pendant une heure, au milieu de la nuit, quand il s'éveilla et resta allongé pendant un moment avec la ferme conviction qu'on était en train de l'observer, *d'au-dessus*, idée qu'il n'eut guère de difficulté à chasser pour se rendormir.

Le lendemain matin, ragaillardi par sa nuit de repos, Ambrose Dewart se mit en route pour trouver ce qu'il pourrait au sujet de son ancêtre Alijah, ailleurs que dans sa propre bibliothèque. Il descendit jusqu'à Arkham qui, comme centre urbain, ne manquait jamais de lui rappeler certains vieux villages ou villes d'Angleterre; il prenait grand plaisir au spectacle des grappes de toits en croupe avec leurs combles hantés, des portes cochères avec leur imposte en éventail et des étroits sentiers le long de la Miskatonic menant de rues cachées à des cours depuis longtemps abandonnées. Il commença sa recherche par la bibliothèque de la *Miskatonic University*, où il demanda les volumes, précieusement conservés, de *l'Advertiser* et de la *Gazette* d'Arkham datant du siècle dernier.

La matinée était belle et claire et Dewart avait tout son temps. A bien des égards, Dewart était un fouineur invétéré; il commençait chaque enquête plein de zèle, bien qu'il en eût rarement achevé beaucoup. Il s'installa dans un coin bien éclairé, une table de lecture pour lui tout seul, et commença à cheminer paresseusement dans les journaux du temps de son arrière-arrière-grand-père, qui étaient remplis de beaucoup d'articles curieux qui retinrent son attention et furent responsables de plusieurs évasions hors de son sujet. Il parcourut les journaux de quelques mois avant de rencontrer le nom de son ancêtre et encore fut-ce par hasard, car il cherchait dans les colonnes des informations et il le trouva au bas d'une lettre au rédacteur, cassante et sèche.

«Monsieur, j'ai pris connaissance dans votre journal d'un article dû à un M. John Druven au sujet d'un certain livre du Rév. Ward Phillips d'Arkham, qui parle du dit livre de façon élogieuse. Je me rends bien compte que c'est l'habitude de déverser des compliments sur les hommes d'Eglise, mais M. John Druven aurait rendu au Rév. Ward Phillips un plus grand service en faisant bien remarquer qu'il y a des choses dans l'existence qu'il vaut mieux laisser de côté et écarter du langage ordinaire.

Votre Serviteur Alijah Billington.»

Dewart chercha immédiatement une réponse à cette correspondance et la trouva dans le numéro de la semaine suivante.

«Monsieur, on dit que le plaignant, Alijah Billington, sait de quoi il parle. Il a lu le livre et je lui en suis très obligé et suis donc par deux fois son très fid. serviteur, au Nom de Dieu. Rév. Ward Phillips.»

Il n'y avait pas de réponse ultérieure d'Alijah, bien que Dewart ait examiné avec soin les journaux, cherchant une correspondance dans les numéros de nombreuses semaines après celle-ci. Le Rév. Ward Phillips, malgré tous les sermons de son livre, n'était certainement pas moins ardent qu'Alijah Billington. Par la suite, pendant un certain temps, le nom de Billington n'était plus mentionné et ce ne fut pas avant que plusieurs heures eussent passé — et plusieurs années de *l'Advertiser* et de la *Gazette* également — que ce nom réapparut sous les yeux de Dewart. Cette fois ce n'était qu'un court article dans les nouvelles.

«Le Shérif principal a présenté un avertissement à Alijah Billington dans sa demeure près le chemin d'Aylesbury d'avoir à cesser les activités auxquelles il se livre durant la nuit et de mettre fin, en particulier, aux bruits subséquents. Le sire Billington a demandé à être entendu par la Cour du Comté lors de sa session à Arkham, le mois prochain.»

Rien d'autre après cela jusqu'à ce qu'Alijah Billington paraisse devant les magistrats.

«L'accusé Alijah Billington déposa qu'il n'était impliqué dans aucune activité durant la nuit, qu'il ne faisait pas de bruit et qu'il n'en était pas non plus la cause indirecte, qu'il s'en tenait aux lois de l'Etat et défiait quiconque de prouver le contraire. Il se présentait comme la victime d'individus superstitieux qui cherchaient à lui nuire et qui ne comprenaient pas qu'il vive seul depuis la mort de sa femme regrettée, sept ans auparavant. Il n'autoriserait pas à appeler en témoignage l'Indien Quamis, son serviteur. Plusieurs fois, il clama et exigea qu'on aille chercher son accusateur ou qu'il vienne de lui-même pour qu'ils soient confrontés, mais on remarqua que le plaignant était soit peu disposé à, soit peu désireux de se présenter et, comme personne ne venait, le dit Alijah Billington apparut innocent et on lui demanda de ne pas tenir compte de l'avis que lui avait délivré le Shérif principal.»

Il était certain que les «bruits» relatés par le jeune Laban, dans son journal, n'étaient pas le fruit de son imagination. Ce rapport, cependant, laissait voir que ceux qui avaient porté plainte contre Alijah Billington avaient peur d'une confrontation; il y avait dans cette

indication quelque chose de plus que la répugnance ordinaire des faiseurs d'ennuis à affronter l'objet de leur médisance. Si le garçon avait entendu les bruits et le plaignant aussi, alors manifestement d'autres les avaient également entendus; et pourtant, personne ne le disait clairement, même pas au point d'admettre simplement avoir entendu des bruits, et ne les imputait à Alijah Billington. Véritablement, ce dernier était considéré avec crainte sinon avec terreur; lui-même était un homme entier et sans peur qui n'hésitait pas à attaquer, en particulier pour se défendre. Dewart pensait que c'était assez louable mais était d'autant plus excité que le mystère s'épaississait. Il se dit que le problème des bruits allait se développer parallèlement, plutôt que d'être alors abandonné par les journaux, et c'est bien ce qui se passa.

A peine un mois plus tard Dewart découvrit dans la *Gazette* une lettre extravagante d'un John Druven, probablement celui qui avait rendu compte du livre du Rév. Ward Phillips; on comprenait qu'il devait en vouloir suffisamment à Alijah Billington de la critique mordante que ce dernier avait faite de son article pour s'intéresser à son tour aux démêlés de Billington avec le Shérif principal.

«Monsieur, ayant eu l'occasion d'entreprendre une promenade un jour de cette semaine à l'ouest et au nord-ouest d'Arkham, je fus surpris par l'obscurité dans la forêt au voisinage du chemin d'Aylesbury dans cette contrée connue sous le nom de Forêt de Billington. Tandis que je m'efforçais de retrouver mon chemin, peu de temps après la tombée de la nuit, je me rendis compte que se produisait un vacarme des plus horribles dont je me trouvais incapable d'expliquer la nature. Il semblait provenir des marécages au-delà de la maison du sieur Alijah Billington. J'écoutai quelque temps la clameur mentionnée plus haut et m'en affligeai beaucoup car, plus d'une fois, ce ne fut pas sans ressembler nettement aux lamentations de quelque créature malheureuse ou malade et, si j'avais su dans quelle direction poursuivre mon chemin, j'y serais allé, tellement j'étais touché par la souffrance et l'affliction. Ces bruits continuèrent à se manifester pendant une demi-heure ou un peu plus et puis s'évanouirent, après quoi tout resta silencieux et je passai mon chemin. Votre Dév. Serviteur John Druven.»

Dewart était absolument certain que cela amènerait son ancêtre à faire une réponse furieuse mais les semaines passèrent et rien ne parut dans les journaux. Un certain antagonisme envers Billington semblait cependant en cours de cristallisation car, en l'absence de toute lettre de Billington, le Rév. Ward Phillips refit une apparition dans les journaux par une lettre ouverte dans laquelle il se proposait pour diriger une commission d'enquête qui serait allée examiner les lieux

d'où provenaient les bruits et y aurait mis fin par la même occasion. C'était manifestement destiné à obliger Billington à sortir de sa réserve et tel en fut bien le résultat. Il ne mentionna même pas le pasteur et le journaliste dans sa réponse qui prit la forme d'un avis public :

«Quiconque sera reconnu avoir pénétré sur le domaine connu sous le nom de Forêt de Billington ou sur tout champ ou pré attenant, dûment reconnu par acte au dit Billington, sera considéré comme ayant commis un délit et arrêté en vue d'être jugé. Ce jour, Alijah Billington a été reçu par un magistrat et a fait enregistrer que son domaine est régulièrement protégé par des inscriptions qui interdisent d'y pénétrer, d'y chasser, de s'y promener et d'empiéter sur lui d'une façon ou d'une autre sans autorisation.»

Cela fit immédiatement l'effet d'un aiguillon sur le Rév. Ward Phillips qui écrivit qu'il «semblerait que notre voisin Alijah Billington ne désire qu'aucune enquête sur les bruits ne soit entreprise et souhaite qu'ils restent de sa seule compétence». Il concluait sa très habile lettre par un coup à bout portant et demandait à Alijah Billington pourquoi il «craignait» que les bruits et leur origine ne fassent l'objet d'une enquête ou ne soient éliminés.

Alijah, cependant, n'était pas homme à se laisser abattre par la simple habileté. Peu de temps après il répondit qu'il n'avait pas l'intention de se laisser ennuyer par «tous et chacun»; il n'avait pas de raisons de croire que le «Rév.

Ward Phillips», qui s'était nommé lui-même, «ou son protégé M. John Druven» fussent en aucune façon qualifiés pour diriger une enquête pareille; ensuite il se retournait contre ceux qui déclaraient avoir entendu des bruits. «Quant à ces individus, il n'est certainement pas mauvais de leur demander ce qu'ils faisaient dehors à cette heure de la nuit, quand les gens honnêtes sont au lit, ou au moins à l'intérieur de leur propre maison, et ne battent pas la campagne sous la protection de l'obscurité, Dieu sait pour quels plaisirs ou quelles occupations. Il ne présentent aucune preuve qu'ils ont entendu des bruits. Le déposant Druven crie bien haut qu'il a entendu des bruits; mais il ne fait allusion à personne qui l'aurait accompagné. Il y avait aussi ceux-là, à peine cent ans auparavant, qui imaginaient qu'ils entendaient des voix et accusaient des hommes et des femmes innocents qui étaient alors mis à mort de façon abominable comme magiciens et sorcières; il n'y avait pas plus de preuves. Le déposant est-il suffisamment familier avec les bruits de la campagne la nuit pour distinguer entre ce qu'il appelle «les lamentations d'une créature malheureuse» et le mugissement d'un taureau ou le beuglement d'une

vache qui cherche son veau ou divers autres sons de la même espèce ? Il vaudrait mieux que lui et ses pareils tiennent leur langue, qu'ils ne laissent pas leurs oreilles les trahir, pas plus qu'ils ne portent leur regard sur ce que de par Dieu on n'est pas censé voir.»

C'était vraiment une lettre équivoque. Billington n'avait pas encore jusque-là pris Dieu à témoin et sa lettre, piquante à bien des égards, conservait cependant les traces d'une rédaction hâtive et d'un manque de jugement réfléchi. Bref, Billington prêtait le flanc aux attaques et il fallait qu'il s'attende à être pris à partie, comme précédemment, directement par le Rév. Ward Phillips et John Druven.

Le pasteur écrivit, presque aussi sèchement que Billington l'avait fait la première fois, qu'il était «vraiment heureux, et j'en remercie Dieu, de constater que l'individu Billington reconnaît absolument qu'il y a diverses choses que Dieu ne permet pas à l'homme de voir et qu'il espère seulement que le dit Billington n'a pas lui-même jeté un regard sur elles».

John Druven, lui, raillait Alijah. «En vérité, je ne savais pas que notre voisin Billington possédait des taureaux, des vaches et des veaux, dont le déposant connaît très bien la voix, ayant grandi parmi eux. Le déposant va plus loin et déclare qu'il n'a entendu le cri d'aucun taureau, vache ou veau dans les environs de la Forêt, pas plus que celui de chèvres, de moutons, d'ânes ou de tout autre animal connu de moi. Et des bruits, il y en a, on ne peut pas le nier, car je les ai entendus et je ne suis pas le seul.» Et ainsi de suite, dans le même genre.

On aurait pu s'attendre que Billington réponde d'une façon ou d'une autre; mais il ne le fit point. Rien n'apparut, plus loin, portant sa signature, mais trois mois plus tard la *Gazette* fit paraître un avis de l'incisif Druven qu'il avait reçu une invitation à venir enquêter à sa guise dans la Forêt de Billington, soit tout seul, soit accompagné, Billington demandant seulement qu'il en soit officiellement informé afin qu'il donne des ordres pour que Druven ne soit pas arrêté comme contrevenant. Druven indiquait son intention d'accepter cette invitation en temps utile.

Puis pendant quelque temps, rien.

Ensuite venait toute une série d'articles sinistres, de plus en plus alarmants au fur et à mesure que les semaines passaient. La première information était innocente. Elle relatait simplement que «M. John Druven qui travaillait de temps à autre pour le journal» n'avait pas envoyé son article à temps pour être publié cette semaine et l'avait

sans doute préparé pour le numéro de la semaine suivante. La semaine suivante, pourtant, la *Gazette* présentait un article assez flou expliquant que John Druven «était introuvable. Il n'était pas dans son appartement de River Street, et une enquête est en cours pour découvrir où il se trouve». La semaine d'après, la *Gazette* révéla que l'article manquant que Druven avait promis d'envoyer devait être un rapport sur la visite qu'il avait faite dans la maison et la Forêt de Billington, en compagnie du Rév. Ward Phillips et de Deliverance Westripp. Ses compagnons pouvaient témoigner qu'il était bien revenu de chez Billington. Mais cette nuit-là, si l'on en croyait sa propriétaire, Druven avait quitté sa maison. Il n'avait pas répondu à la question de savoir où il allait. Interrogés sur leur enquête à propos des bruits dans la Forêt de Billington, le Rév. Ward Phillips et Deliverance Westripp ne purent se souvenir de rien, si ce n'est que leur hôte avait été très courtois envers eux et leur avait même fait servir une collation préparée par son serviteur, l'Indien Quamis. Le Shérif principal menait maintenant une enquête au sujet de la disparition de John Druven.

La quatrième semaine, pas d'autres nouvelles de John Druven.

De même pour la cinquième.

Après quoi, silence, sauf trois mois après, quand il fut admis que le Shérif principal ne poursuivait plus son enquête sur l'étrange disparition de John Druven.

Pas un mot non plus sur Billington. Toute l'affaire des bruits dans la Forêt semblait avoir été abandonnée avec une ferme résolution. Ni les colonnes d'information ni celles réservées à la correspondance ne comportaient le moindre «Billington».

Six mois après la disparition de Druven, cependant, les choses se précipitèrent avec une étonnante rapidité et Dewart était vivement conscient des réticences manifestées par les journaux dans l'exposé des événements de cette époque, événements qui aujourd'hui auraient fait des manchettes sensationnelles. En trois semaines, quatre histoires indépendantes occupèrent la plus grande place à la fois dans la *Gazette* et dans *l'Advertiser*.

La première histoire relatait la découverte d'un corps affreusement lacéré et mutilé sur le rivage de l'océan aux abords immédiats de la ville portuaire d'Innsmouth, à l'embouchure de la rivière Manuxet. On identifia le corps comme étant celui de John Druven. «On pense que M. Druven a pu partir en mer et que les blessures auraient été subies au cours du naufrage du navire sur lequel il voyageait. Il était mort depuis quelques jours lorsqu'on l'a trouvé. La dernière chose qu'on savait de lui est qu'il était à Arkham six mois auparavant et que personne n'avait entendu parler de lui depuis lors.

Son corps semble avoir subi de dures épreuves car son visage était extraordinairement abîmé et plusieurs os étaient brisés.»

Le deuxième compte rendu concernait l'ancêtre de Dewart, l'omniprésent Alijah Billington. On faisait savoir que Billington et son fils Laban étaient partis rendre visite à des parents en Angleterre.

Une semaine plus tard, l'Indien Quamis, qui avait été au service d'Alijah, «était convoqué pour répondre aux questions du Shérif principal, mais demeurait introuvable. Deux huissiers s'étaient rendus à la demeure d'Alijah Billington et ils n'y avaient trouvé personne. La maison étant close et verrouillée, ils ne pouvaient entrer sans mandat, et ils n'en avaient pas». L'enquête menée parmi la population indienne qui demeurait encore dans le pays de Dunwich, au nord-ouest d'Arkham, n'apporta aucun élément nouveau : les Indiens ne savaient vraiment rien de Quamis et souhaitaient ne rien savoir; et même, deux d'entre eux «nièrent qu'une personne comme Quamis puisse être un des leurs ou même qu'elle eût pu exister».

Enfin, le Shérif principal fit connaître un fragment d'une lettre que feu Druven avait commencé d'écrire le soir de son étrange et inexplicable disparition, il y avait alors de cela à peu près sept mois. Elle était adressée au Rév. Ward Phillips et portait les «signes de la hâte» selon l'article de la *Gazette*. La lettre avait été découverte par la propriétaire et remise au Shérif principal qui reconnaissait aujourd'hui seulement son existence. La *Gazette* la publia.

«Au Rév. Ward Phillips

Eglise Baptiste

French Hill, à Arkham

«Mon estimable ami,

«J'ai été envahi par un sentiment d'étrangeté à un tel degré qu'il semblerait que le souvenir des événements dont nous fûmes les témoins cet après-midi se dégrade jusqu'à disparaître. Je n'arrive pas à m'expliquer cela et, qui plus est, je me sens forcé de penser davantage à notre hôte de tout à l'heure, le redoutable Billington, comme si je devais aller à lui et comme si la question de savoir s'il a pu, par certain moyen magique, mettre dans les aliments que nous avons partagés quelque chose pour détruire notre mémoire, était inutilement désobligeante. Ne pensez pas trop de mal de moi, mon cher ami, mais je suis terriblement obsédé par l'effort que je fais pour me rappeler ce qu'était ce que nous avons vu au cercle de pierres dans la forêt et à chaque instant qui passe, il me semble que mon souvenir devient plus obscur...»

La lettre se terminait ici; il n'y avait rien de plus. La *Gazette* l'avait publiée telle quelle, et le rédacteur n'avait voulu en tirer aucune conclusion. Le Shérif principal avait seulement dit qu'il poserait quelques questions à Alijah Billington quand il reviendrait, et c'était tout. Par la suite, il y eut l'avis d'enterrement du malheureux Druven et après cela, une lettre du Rév. Ward Phillips qui disait que des membres de sa paroisse qui habitaient dans la campagne le long de la Forêt de Billington lui avaient rapporté qu'on n'entendait plus aucun des bruits nocturnes maintenant qu'Alijah Billington était parti vers des rivages étrangers.

Durant les six mois qui suivaient, il n'était plus fait mention dans les journaux du nom de Billington, si bien que Dewart s'arrêta là. Malgré la fascination qu'exerçait sur lui cette recherche, ses yeux se fatiguaient; qui plus est, on était au milieu de l'après-midi et il avait complètement oublié l'heure de son déjeuner et, bien qu'il n'eût pas faim, Dewart pensa qu'il valait mieux ne pas davantage abuser de ses yeux. Il était quelque peu dérouté par tout ce qu'il avait lu. Dans un sens, il était déçu; il s'était attendu à rencontrer quelque chose de plus clair; or, à travers toutes ses lectures, il avait trouvé comme une imprécision ténue, une brume presque mystique, moins tangible même que ces fragments secrets des documents qu'il avait découverts dans ce qui restait de la bibliothèque d'Alijah Billington. Les comptes rendus des journaux offraient peu de choses suffisamment solides. En fait, il n'y avait que l'appui circonstancié du journal de Laban pour prouver que les accusateurs d'Alijah Billington avaient effectivement entendu des bruits, la nuit, dans la Forêt. Cela mis à part, Billington était dépeint au mieux comme une demi canaille, un homme irascible, entier, presque un matamore et pas du tout inquiet de faire face à ses détracteurs; il s'était plutôt bien sorti de tous les incidents, encore que le Rév. Ward Phillips eût envoyé un ou deux coups qui avaient porté. Il ne pouvait y avoir aucun doute que le livre pour le compte rendu duquel Alijah avait fait une intervention si grossière était le *Thaumaturgical Prodigies in the New English Canaan*; et, alors qu'il n'y avait rien là de recevable en tant que preuve pour un tribunal moderne, on devait remarquer la très forte coïncidence qui existait dans le fait que John Druven, son censeur le plus irritant, devait disparaître si mystérieusement. Qui plus est, la lettre inachevée de Druven posait certains problèmes étonnants. La conclusion était évidente qu'Alijah avait mis quelque chose dans la nourriture pour faire oublier à ses visiteurs malvenus — la «commission d'enquête» — ce qu'ils avaient vu; par conséquent, ils avaient vu quelque chose susceptible d'étayer les accusations voilées faites par Druven et le Rév. Ward Phillips. Il y avait une phrase encore plus essentielle dans la lettre : «... Comme si je devais aller à lui.» Dewart éprouvait de la

gêne à y penser car cela suggérerait que, d'une manière ou d'une autre, Billington avait attiré vers lui le plus virulent de ses censeurs et en définitive avait provoqué sa mort, après avoir d'abord supprimé sa présence de la scène.

Bien qu'il ne s'agît que de spéculations, Dewart en fut néanmoins occupé tout au long de son retour à la maison dans la forêt et dès qu'il arriva, il reprit les archives qu'il avait lues la nuit précédente et se pencha sur elles avec attention pendant quelque temps; il essaya de reconstituer le lien, d'une façon ou d'une autre, entre le Richard Billington du document et le redouté Alijah — pas un lien de parenté, car il était certain qu'il y en avait un et qu'ils appartenaient à la même famille à plusieurs générations d'écart; il cherchait plutôt un rapport d'essence entre les événements incroyables relatés dans le document et les comptes rendus des hebdomadaires d'Arkham, car il lui semblait inéluctable, après mûre réflexion, qu'un tel rapport existât, ne serait-ce simplement que par cette coïncidence : dans les deux événements, séparés dans le temps par plus d'un siècle et dans l'espace par plusieurs kilomètres, le premier s'étant produit à New Dunnich qui devait être maintenant Dunwich (à moins que toute la région ait été ainsi appelée autrefois) et le second dans la Forêt de Billington, il était fait mention d'un «cercle de pierres», qui évoquait indéniablement les ruines druidiques qui entouraient à peu près la tour de pierre dans le lit de l'affluent asséché de la Miskatonic.

Dewart se prépara plusieurs sandwiches, glissa une orange et une lampe de poche dans sa veste et se mit, sous les rayons du soleil déclinant, à contourner le marais pour se frayer un chemin jusqu'à la tour, où il entra et qu'il commença immédiatement à examiner d'un œil neuf. A l'intérieur, il y avait un escalier de pierre extrêmement étroit et rude qui s'enroulait en spirale le long de la paroi et, pas très rassuré, Dewart se mit à monter, remarquant tout au long de son ascension une sorte de décoration primitive mais frappante en forme de bas-relief qui n'était, il le constata rapidement, qu'un seul motif répété formant une chaîne sur toute la longueur de l'escalier qui se terminait par une manière de petite plate-forme si rapprochée du toit de la tour que Dewart pouvait à peine s'y glisser. Sa lampe à la main, il découvrit que le bas-relief gravé dans les pierres le long de l'escalier apparaissait aussi sur la plate-forme, et il se pencha pour l'examiner de plus près; il s'aperçut ainsi que c'était une structure compliquée, formée de cercles concentriques et de lignes radiales qui, plus on la regardait attentivement, offrait à l'œil un labyrinthe déconcertant en ce qu'il semblait avoir, à un moment donné, tel aspect et que l'instant d'après il paraissait s'être modifié de façon inexplicable. Dewart dirigea sa lampe vers le haut.

Il avait bien vu, la première fois qu'il avait observé la tour, qu'on avait gravé des dessins sur cette partie du toit dont l'origine lui avait paru sans aucun doute plus récente, mais il voyait maintenant qu'un seul moellon était décoré et qu'il s'agissait d'un grand bloc plat qui semblait être de calcaire et dont la taille était à peu près identique à celle de la plate-forme où il était tapi. Sa décoration, cependant, n'obéissait pas au même motif que les dessins en bas-relief, mais avait en gros la forme d'une étoile, au centre de laquelle se trouvait une sorte de caricature d'un œil géant; mais ce n'était pas un œil, cela avait plutôt la forme d'un losange brisé avec des lignes qui faisaient penser à des flammes ou peut-être une colonne de feu solitaire.

Ce dessin n'avait pas plus de sens pour Dewart que le motif du bas-relief, mais il remarqua, ce qui l'intéressa beaucoup, que le ciment qui maintenait le moellon en place avait en grande partie succombé aux ravages des intempéries et il pensa qu'en attaquant à petits coups, avec un peu d'adresse et d'habileté, ce qui restait du ciment, il pourrait libérer la pierre et réaliser ainsi une ouverture sur le côté du toit conique. Vraiment, comme il balayait le plafond avec sa lampe, il voyait bien que la tour comportait à l'origine un orifice qui avait été obstrué plus tard par cette pierre plate, qui était différente en cela qu'elle était moins rugueuse que les autres pierres de l'édifice et avait une teinte grisâtre, bien que cela pût être dû à son âge moindre autant, au moins, en partie, qu'à l'obscurité qui régnait à l'intérieur de la tour.

Tapi à cet endroit, Dewart avait la conviction que la tour devait être restaurée dans son état originel; en fait, plus il envisageait cette restauration, plus il était hanté par cette idée jusqu'à ce que, finalement, il ait pris la décision de réaliser la modification voulue, d'enlever le moellon au-dessus de la plate-forme et d'avoir ainsi suffisamment de place pour se mettre debout. Il éclaira le sol, en bas, avec sa lampe et remarquant un éclat de pierre qu'il pouvait utiliser pour creuser, il descendit précautionneusement, le prit et éprouva son contact. Puis il remonta sur la plate-forme et étudia la meilleure façon dont il pouvait venir à bout de son projet sans courir de risque; le moellon n'était pas grand au point qu'il ne puisse pas, au moins, le diriger de façon qu'il passe par-delà la plate-forme quand il serait prêt à tomber, mais il était suffisamment lourd pour qu'il ne puisse espérer en supporter tout le poids. Il s'appuya fermement contre le mur et commença à enlever le ciment avec précaution, la lampe maladroitement enfoncée dans sa poche; il lui fallut peu de temps pour se rendre compte qu'il arriverait à faire jouer la pierre et à la desceller. Il remarqua qu'il devait d'abord enlever le ciment de son côté pour que le moellon tombe plutôt loin du mur, et de lui-même

par conséquent, et passe le bord de la plate-forme pour aller atterrir en bas.

Il s'appliquait à sa tâche et au bout d'une demi-heure la pierre se décrocha, comme il l'avait prévu et, dirigée par ses soins, elle glissa le long de la plate-forme pour tomber en dessous. Dewart se redressa et se retrouva à l'air libre, le regard tourné vers l'Est par-delà les marais, et ainsi pour la première fois, il vit que la tour et la maison étaient alignées, car, droit à travers l'espace, par-dessus les marais et les arbres, les rayons du soleil brillaient sur l'une des fenêtres de sa maison. Il se demanda rapidement de quelle fenêtre il s'agissait; il n'avait encore jamais aperçu la tour d'aucune ouverture, mais il ne l'avait pas non plus cherchée; et la fenêtre, à en juger par sa taille, ne pouvait être que la baie aux verres multicolores du bureau, au travers de laquelle il n'avait jamais regardé.

Dewart ne pouvait se figurer à quel usage la tour était destinée. Tel qu'il se tenait maintenant, il pouvait appuyer ses mains sur l'encadrement de l'orifice; il était à moitié dehors, dominant le toit de la tour, et même le sommet du cône, et il voyait le ciel parfaitement. Elle avait pu être édiflée par un ancien astronome; assurément c'était un endroit idéal pour observer le mouvement des corps célestes. Dewart remarqua que les pierres qui formaient le toit conique étaient tout aussi épaisses que celles des murs, plus de trente centimètres — peut-être quarante; et le fait que le toit était resté intact après tant d'années témoignait de l'habileté de cet ancien architecte qui avait construit la tour, et peut-être d'autres édifices, et que l'Histoire avait oublié. Pourtant, une explication d'ordre astronomique pour justifier l'existence de la tour n'était pas entièrement satisfaisante; car il était de fait qu'elle ne s'élevait pas au sommet d'une colline, même sur un promontoire de quelque importance, mais seulement sur une île, ou ce qui en avait été une, légère élévation de terre, alors que le sol descendait vers elle de trois côtés, le quatrième étant le seul qui s'éloignait en pente douce obéissant à la déclivité générale mais faible qui se poursuivait à travers la forêt jusqu'à la Miskatonic, à quelque distance de là; et c'était en quelque sorte par hasard qu'on découvrait le ciel de la tour, dans la mesure où nul arbre ne s'élevait immédiatement à proximité, de même qu'aucun taillis ni aucune plante n'y poussaient vraiment. Même ainsi, l'horizon était masqué par les arbres des pentes environnantes, si bien qu'on ne pouvait correctement apercevoir les étoiles que quelque temps après le moment où elles se levaient et qu'on les perdait de vue un court instant avant leur coucher, ce qui ne constituait pas des conditions idéalement favorables à l'étude des astres.

Au bout d'un moment, Dewart redescendit l'escalier une fois

encore, s'occupa brièvement d'écarter la pierre et sortit par le passage voûté qui n'offrait aucun barrage contre le vent et les intempéries, chose qui rendait encore plus étrange l'obturation de l'orifice du toit.

Il ne médita cependant pas longtemps sur ce point, car la lumière du soleil commençait de disparaître tandis que celui-ci descendait derrière la ceinture formée par les arbres et, avalant son dernier sandwich, Dewart reprit le chemin par où il était venu, longeant une fois encore le bord des marécages et gravissant la côte jusqu'à la maison dont les quatre grandes colonnes frontales érigées en carré paraissaient presque blanches dans le crépuscule grandissant. Il se sentait quelque peu surexcité, comme il l'était toujours quand il progressait dans une recherche qu'il entreprenait; bien qu'il eût découvert ce jour-là peu d'éléments concrets et susceptibles d'une seule interprétation, il s'était cependant livré à bien des conjectures et avait découvert beaucoup de choses intéressantes au sujet des traditions et légendes locales et de son ancêtre, le prévoyant Alijah qui avait, pour ainsi dire, semé la discorde dans Arkham, et laissé planer derrière lui un tel mystère que peu depuis lors restaient pour l'égaliser. Il avait amassé une grande quantité de détails mais ne pouvait savoir avec certitude s'ils constituaient les différentes parties du même ensemble ou bien des pièces relevant de schémas distincts.

En arrivant à la maison, il se sentit fatigué. Il résista à la tentation de travailler encore sur les livres de son arrière-arrière-grand-père, sachant qu'il devait ménager ses yeux, et se mit méthodiquement à dresser le plan de ses recherches futures, tout à fait comme si ces centaines de livres anciens n'étaient pas à sa disposition. Confortablement retranché dans le bureau, un feu allumé cette fois encore dans la cheminée, Dewart récapitula intérieurement tous les aspects de son enquête qui progressait, en essayant de considérer lequel d'entre eux offrait la voie la plus favorable à des découvertes ultérieures. Il pensa plusieurs fois au serviteur disparu, Quamis, et se rendit bientôt compte qu'il existait aussi une sorte de parallélisme entre le nom de cet Indien et celui du sorcier du document ancien, Misquamacus. Quamis ou Quamus — le garçon avait utilisé les deux formes — comprenait, dans la seconde version, effectivement deux des quatre syllabes du nom du Sage Indien et, bien qu'il fût exact que beaucoup de noms d'Indiens se ressemblaient, on pouvait cependant raisonnablement penser que les similitudes devaient être plus nettes pour les noms de famille.

Ce raisonnement l'amena bientôt à penser qu'il pourrait bien y avoir dans l'arrière-pays, dans les collines autour de Dunwich, des parents ou des descendants vivants de Quamis; qu'il eût été désavoué par son propre peuple il y avait un siècle et plus n'inquiétait guère

Dewart. On peut très bien se souvenir mieux aujourd'hui d'un homme oublié une centaine d'années auparavant que d'un autre sur qui le voile du temps et les fables des années se sont abattus jusqu'à en effacer l'image et la personnalité. Il pouvait très bien poursuivre son enquête dans cette direction le lendemain, si le temps le permettait; cette décision prise, Dewart monta se coucher.

Il dormit bien, si ce n'est que deux fois au cours de la nuit il s'agita violemment, s'éveilla et éprouva encore cette certitude qu'il était observé, là où il était étendu, par les murs mêmes.

Vers le milieu de la matinée, après avoir pris le temps de répondre à quelques lettres qui étaient restées là à attendre son bon plaisir, il se mit en route pour Dunwich. Le ciel était couvert et une légère brise soufflait de l'Est, annonciatrice

de pluie; le résultat de ce changement de temps était que les collines boisées et leurs sommets couronnés de rochers, très particulières à la région de Dunwich, avaient un air sombre et menaçant. Dans cette contrée il y avait peu de passage parce qu'on était assez à l'écart des routes et aussi parce que, pour ceux qui la connaissaient, il régnait une secrète impression de pourriture autour des maisons abandonnées, avec des routes qui rétrécissaient jusqu'à devenir de simples ornières, avec les mauvaises herbes, les ronces et les graminées, exubérantes et sauvages, envahissant les murs de pierre le long des chemins de traverse. Dewart ne mit pas longtemps avant de ressentir âprement l'étrangeté de ce paysage très différent, même, de l'antique ville d'Arkham aux toits en croupe; en effet, contrastant avec les collines arrondies qui bordaient le chemin d'Aylesbury à la sortie d'Arkham, les collines de Dunwich étaient creusées de ravins et de gorges bizarrement profonds, traversés par des ponts branlants qui semblaient être là depuis des siècles et les collines étaient étrangement couronnées de rochers qui, quoique largement recouverts de végétation, suggéraient d'une certaine façon que ces couronnes pierreuses étaient l'œuvre des hommes, peut-être des dizaines, voire des centaines d'années auparavant. A les voir maintenant sous les nuages menaçants, les collines offrirent plus d'une fois le spectacle de visages singulièrement malveillants au voyageur solitaire qui conduisait sa voiture avec précaution le long des routes défoncées et par-dessus les ponts branlants.

Dewart remarqua avec une bizarre contraction du cuir chevelu que le feuillage même semblait croître d'une manière anormale, et bien qu'il interprêtât cela comme la preuve que la nature reprenait ses

droits sur une terre si évidemment abandonnée par ses anciens propriétaires, il était néanmoins étrange que les tiges aient été si longues, que les broussailles aient poussé si vigoureusement — exactement comme sur quelques-unes des pentes les plus éloignées de son domaine. En plus de tout cela, la Miskatonic qui serpentait à travers la région, quoique Dewart s'en fût éloigné, réapparaissait maintenant devant lui, ses eaux sombres doublement sombres à cet endroit, et lui offrait l'étrange spectacle de prairies rocailleuses et de marécages luxuriants où les grenouilles-taureaux coassaient encore, malgré la saison avancée.

Cela faisait peut-être une heure qu'il conduisait sur ce terrain tout à fait étranger à ce qu'il avait appris à connaître comme étant caractéristique de l'Est américain, quand il arriva au groupe de maisons qui constituait Dunwich, bien qu'aucune indication ne subsistât pour l'identifier, la plupart des habitations ayant été désertées et tombant en ruine à des degrés divers. L'église au clocher brisé était ce qui sembla à Dewart, après un bref examen, le seul lieu encore animé. Il se dirigea donc de ce côté et gara sa voiture le long du trottoir. Deux vieillards sordides étaient appuyés contre l'édifice et Dewart, tout en constatant leur dégénérescence mentale et physique et leur consanguinité, s'adressa à eux.

— Est-ce que l'un de vous deux sait s'il reste quelques Indiens par ici ?

L'un des vieux se décolla du mur et s'avança d'un pas traînant vers la voiture. Il avait les yeux rapprochés, profondément enfouis dans les replis de sa peau tannée, et Dewart remarqua que ses mains étaient presque comme des griffes. Il pensa qu'il s'approchait pour répondre à sa question et, s'impatientant un peu, il se pencha en avant et son visage jaillit hors de l'ombre du toit.

Il fut désagréablement surpris quand son informateur éventuel sursauta et battit en retraite.

— Luther! dit-il d'une voix chevrotante à l'autre vieux derrière lui, Luther! Vins voir! (Et, l'autre se traînant derrière lui pour risquer un œil par-dessus son épaule, il montra Dewart :) Tu t'appelles c't'image que M'ame Giles nous avons montrée l'aut'jour, poursuivit-il, tout excité. C'est lui, pour sûr bon Dieu! Il r'semble plus qu'à moitié à ce portrait, point vrai ? Le temps est v'nu, Luther, le temps est v'nu qu'on nous parlait, quand il r'vient, cet' aut' chose elle r'vient aussi.

L'autre vieux le tirait par sa veste.

— Attends voir, Seth. Et' dépêchons pas trop. D'mandes-y le signe.

— Le signe! s'exclama Seth. Z'avez le signe, monsieur ?

Dewart qui n'avait jamais rencontré de créatures pareilles au cours de son existence éprouvait une forte répulsion. Il lui fallait faire un effort de volonté pour ne pas laisser voir son dégoût; il ne pouvait s'empêcher de montrer une certaine raideur.

— Je cherche les traces des vieilles familles indiennes, dit-il brièvement.

— Y'a plus d'Indiens, répondit l'homme dénommé Luther.

Dewart se hasarda dans une courte explication. Il ne s'était pas attendu à trouver des Indiens. Mais il croyait pouvoir retrouver une ou deux familles qui en descendraient par croisement. Il expliqua cela en utilisant les mots les plus simples qu'il pouvait trouver; il se sentait mal à l'aise à cause du regard fixe et étonné de Seth.

— Quel nom qu'il avait c'gars-là déjà, Luther ? demanda-t-il tout d'un coup.

— C'était Billington, pour sûr.

— Vot' nom est Billington ? demanda Seth, intrépide.

— Mon arrière-arrière-grand-père était Alijah Billington, répondit Dewart. Bon, à propos de ces familles...

A peine avait-il eu dévoilé son identité qu'un revirement complet s'opéra dans l'attitude des deux vieillards; d'individus simplement curieux ils devinrent presque serviles et obséquieux.

— Prenez le ch'min du Val, et vous'arrêtez à la première maison de ce côté du Val d'la Source — s'appelle Bishop — les Bishop, ils ont du sang d'Indien et p'tête quèq'chose d'autre qu'vous avez pas d'mandé. Et v'feriez mieux d'partir de là avant qu'les engoul'vents commencent à parler et qu'les grenouilles commencent à appeler, ou ben vous vous perdrez quèqu'part et puis v'z'entendrez des bizarres choses qui courent puis qui causent dans les airs. P'tête ben qu'avec vot' sang de Billington ça vous est égal mais fallait qu'j' vous dise puisque vous m'questionnez.

— Où se trouve la route du Val de la Source ? demanda Dewart.

— Vous prenez au s'cond croisement, puis faites ben 'tention oùsqu'è mène la route, puis allez point trop loin. C'est la première maison quand z'arrivez de ce côté du Val. Si M'ame Bishop l'est chez elle, probab' qu'è vous dira qu'est-ce que vous voulez savoir.

Dewart désirait s'en aller immédiatement; il était gêné par les

bizarries de ces vieillards, qui étaient non seulement physiquement malpropres, mais portaient en outre tous les signes de la consanguinité avec leurs drôles d'oreilles et leurs orbites déformées; pourtant il était poussé par une curiosité grandissante et voulait savoir comment ces deux vieux connaissaient le nom de Billington.

— Vous avez parlé d'Alijah Billington, dit-il. Qu'est-ce qu'on dit sur lui ?

— Point d'mal, ça point du tout, répliqua Luther vivement. Continuez donc vot' ch'min vers le Val.

Dewart montrait quelque énervement. Seth s'avança un petit peu et expliqua comme en s'excusant :

— Vous voyez, vot' arrière-arrière-grand-père était ben estimé par chez nous, et puis M'ame Giles, elle possède une peinture de lui, faite par quelqu'un qu'è connaissait, et puis vous y r'ssemblez pas mal, pour sûr. Y zont toujours dit que le sang à Billington il r'vindrait dans cette maison dans la forêt.

Dewart dut se contenter de cela; il sentait que les deux vieux ne lui faisaient pas confiance, mais ne doutait pas des renseignements qu'ils lui avaient donnés. Il tourna dans la route du Val de la Source sans inquiétude et, s'enfonçant dans les collines sous le ciel qui s'assombrissait toujours, il finit par arriver à la source qui donnait son nom à la vallée et là il tourna, sachant qu'il avait atteint le chemin de la maison Bishop. Après quelques hésitations il trouva une maison basse aux flancs d'un blanc passé; il crut tout d'abord que c'était un exemple d'architecture néo-hellénique mais se rendit compte qu'elle était bien plus ancienne quand il arriva tout près. C'était la maison Bishop, car sur l'un des montants de la barrière, rendu à moitié illisible par le temps, le nom Bishop était grossièrement griffonné. Il emprunta une allée envahie par les mauvaises herbes, fit attention en passant par une véranda basse, rongée et pourrie par les intempéries et frappa à la porte, plein de sombres pressentiments, car l'endroit donnait une telle impression d'abandon qu'on n'imaginait pas que quelqu'un puisse y vivre.

Mais une voix lui répondit — une voix de femme, âgée et fêlée —, le pria d'entrer et de dire de quoi il s'agissait.

Il ouvrit la porte et, immédiatement, une puanteur écœurante l'assaillit; qui plus est, la pièce où il entra était sombre, non pas tellement à cause de la faible luminosité au-dehors mais surtout parce

que les fenêtres étaient obstruées et qu'aucune lumière n'y brûlait. Ce fut seulement en laissant la porte entrebâillée derrière lui qu'il put distinguer la silhouette d'une vieille femme accroupie dans un fauteuil à bascule; sa chevelure blanche brillait presque dans l'obscurité qui baignait la pièce.

— Assoyez-vous, monsieur, dit-elle.

— Dame Bishop ? demanda-t-il.

Elle acquiesça qu'elle était bien Mme Bishop, et il se lança un peu trop fougueusement dans son histoire de recherche des descendants des anciennes familles indiennes de la région. On lui avait dit qu'elle avait peut-être du sang indien.

— C'est bien vrai, monsieur. Le sang des Narragansett, il coule dans mes veines, et avant ça celui des Wampanaug qu'étaient plus qu'Indiens. (Elle eut un petit rire.) Vous avez l'air d'un Billington, pour sûr.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit-il sèchement. Je suis de cette famille.

— D'un Billington qu'arrive pour chercher et d'envoyer après du sang indien. C'est-y qu'vous cherchiez Quamis, dites ?

— Quamis! s'exclama Dewart, saisi.

Tout de suite il supposa que d'une façon ou d'une autre l'histoire de Billington et de son serviteur Quamis était parvenue aux oreilles de Mme Bishop.

— Hé! hé! vous avez sauté, vous étiez surpris,

monsieur. Mais c'est point la peine d'aller chercher après Quamis, l'est jamais rev'nu et y r'vindra jamais. L'est parti là-bas et y voudra jamais plus r'venir par ici.

— Que savez-vous au sujet d'Alijah Billington ? demanda-t-il brusquement.

— Ça, j'peux vous dire. Je sais que c'que les gens de mon peuple racontent. Alijah en savait plus qu'un simp' mortel, dit-elle avec un petit rire étouffé. Il en savait plus qu'un homme l'est fait pour savoir. Les traditions d'Magie et celles des Anciens. Un homme sage que c'était, Alijah Billington; vous avez bon sang pour certaines choses. Mais, faites pas ce qu'Alijah a fait, et puis attention — laissez bien la pierre, et gardez la porte fermée et scellée en vue que ceux du Dehors

ne puissent pas rev'nir.

Tandis que la vieille femme parlait, un étrange sentiment d'appréhension commençait à poindre insidieusement dans l'esprit de Dewart. L'aventure dans laquelle il s'était embarqué avec tant d'enthousiasme quittait maintenant le domaine des vieux livres et des vieux journaux pour entrer dans la réalité du monde, dans la mesure où on pouvait considérer comme tel ce qui se trouvait dans ce vétusté hameau, et tout commençait à revêtir un aspect non seulement menaçant mais encore indiciblement sinistre. La vieille mégère dissimulée par l'obscurité artificielle de la pièce — obscurité qui cachait bien à Dewart sa physionomie tout en permettant à la femme de le voir et, comme les deux vieux du village, de découvrir sa ressemblance avec Alijah Billington — se mit à prendre une apparence démoniaque. Son ricanement, obscène et terrible, était un son grêle qui ressemblait au cri des chauves-souris; les mots qu'elle disait d'une façon si détachée étaient pour Dewart, qui d'ordinaire manquait d'imagination, lourds d'un sens étrange et épouvantable; et lui qui était pourtant doté d'un esprit assez critique avait du mal à les envisager prosaïquement. Comme il restait assis à l'écouter, il se disait qu'on devait s'attendre que des croyances et des superstitions étranges, extra-terrestres, règnent encore dans des endroits aussi reculés que ces collines du Massachusetts; cependant, il n'y avait pas le moindre relent de superstition chez Mme Bishop, mais plutôt la certitude d'un savoir caché auquel s'ajoutait un sens de l'occulte extrêmement troublant, presque une supériorité méprisante de la part de la vieille femme.

— De quoi soupçonnait-on mon arrière-arrière-grand-père ?

— Savez donc point ?

— S'agissait-il de sorcellerie ?

— Des arrangements avec le Diable ? dit-elle avec son même petit rire. C'était bien pire que ça. C'était quèqu' chose personne ne peut dire. Mais Ça n'a pas attrapé Alijah quand Ça s'baladait dans les collines à pousser d'grands cris et puis toute c'te musique diabolique. Alijah L'avait appelé et Il était venu; Alijah L'a renvoyé et L'est parti. Il est parti là où Il est en train d'attendre et d'guetter et d'patienter pendant cette centaine d'années, le temps que Son moment vienne et qu'la porte s'ouvre encore, comme ça Il pourra sortir et courir dans les collines comme aut'fois.

Les allusions indirectes de la vieille femme sonnaient comme une description familière; Dewart avait des notions de sorcellerie et de démonologie. Et pourtant, il y avait quelque chose d'étrangement différent, même de cela, dans ses paroles.

— Madame Bishop, avez-vous déjà entendu parler de Misquamacus ?

— C'était l'grand sage des Wampanaug. J'ai entendu mon grand-père en causer.

C'en était trop pour qu'il n'y ait pas au moins une part de légende.

— Et ce sage, madame Bishop...

— Oh, point besoin de d'mander. Il savait. Y'avait des Billington aussi d'son temps, vous le savez. J'ai point besoin d'vous dire. Mais j'suis bien vieille; s'ra pas long que j'soye plus sur c'te terre; et j'ai point peur de le dire. Vous l'trouverez dans les livres.

— Quels livres ?

— Les livres que vot' arrière-arrière-grand-père lisait; y'a tout là-d'dans. Ils vous diront, si vous lisez comm' y faut, comment qu'il répondait d'la colline et comment qu'il est sorti du ciel, tout comme si qu'il venait des étoiles. Mais faites point pareil; si vous l'faites, que Lui qu'on ne doit pas nommer ait pitié d'vous! L'est dans l'attente là-haut, L'est dans l'attente dehors à cette heure comme si c'était hier qu'il était r'parti. Le temps ça existe point pour ces choses; l'espace non plus. J'suis une pauv' femme, j'suis bien vieille, je serai point sur c'te terre encore bien longtemps, mais j'peux vous dire que j'vois les ombres d'ces choses autour de vous où vous êtes assis, là, à s'balancer et à flotter, elles attendent, elles font rien qu'attendre. Allez-vous-en point les appeler dans les collines.

Dewart écoutait, de moins en moins à l'aise, et commençait d'avoir ce qu'on appelle la chair de poule. La vieille femme elle-même, le ton, le son de sa voix — tout était fantastique; bien qu'enfermé entre les murs de cette vieille maison, Dewart avait le sentiment oppressant et qui n'annonçait rien de bon qu'il était pénétré par l'obscurité et le mystère ouaté des collines à têtes de pierre des alentours; il avait la conviction sournoise et inquiétante que quelque chose regardait par-dessus son épaule comme si les deux vieux de Dunwich l'avaient suivi jusqu'ici, accompagnés d'un groupe compact et muet, pour écouter, ce qu'on y disait. Subitement, la pièce semblait animée de présences et au moment où Dewart était ainsi pris au piège de son imagination, la voix de la vieille femme s'effaça et fit place à un ricanement effroyable. Il se leva brusquement.

La sensation de ce revirement avait dû se communiquer à la vieille commère, car son ricanement s'arrêta immédiatement et sa voix reprit tout de suite son geignement servile.

— M'faites point d'mal, maître. J'suis une vieille femme qu'en a plus pour bien longtemps.

Plus encore qu'auparavant, cette preuve évidente qu'on le craignait alarma Dewart en même temps qu'elle l'exaltait étrangement. Il n'avait pas l'habitude de la servilité, et il y avait quelque chose d'effrayant et d'écœurant à la fois dans cette attitude d'adulation, quelque chose de tout à fait étranger à sa nature et, comme il savait que ce n'était pas lui personnellement qui la provoquait, mais des croyances légendaires concernant le vieil Alijah, c'était vraiment quelque chose de doublement repoussant.

— Où puis-je trouver Mme Giles ? demanda-t-il sèchement.

— De Faut' côté d'Dunwich. Elle vit seule à part son fils, et il est méchant, un gosse susceptible, à c'qu'on dit.

A peine avait-il franchi le seuil qu'il s'aperçut que derrière lui montait une fois de plus cet horrible ricanement qui était la façon de rire de Mme Bishop. En dépit d'une aversion extrême, il resta là un moment, à écouter. Le ricanement s'apaisa et à la place le son de mots qu'on marmonne lui parvint; et, à sa grande surprise, les paroles de la vieille folle n'étaient pas de l'anglais mais une sorte de langage phonétique qui l'étonna énormément dans cette vallée à la végétation exubérante au fond des collines. Il écoutait, assez effrayé et cependant avec une curiosité grandissante, essayant de fixer dans sa mémoire ce que la vieille femme marmonnait pour elle-même. Aussi exactement qu'il pouvait le déterminer, les sons qu'elle émettait formaient une combinaison de demi-mots grognes et de lettres aspirées qui n'appartenaient certainement à aucune langue qu'il connaissait. Il tenta de les transcrire, écrivant sur le dos d'une enveloppe qu'il avait sortie de sa poche, mais quand il eut terminé et qu'il regarda ce qu'il avait noté, il lui parut évident qu'on ne pouvait guère interpréter ce charabia. **«N'gai, n'gha'ghaa, shoggog, y'hah, Nyarla-to, Nyarlatotep, Yog-Sotot, n-yah, n-yah.»** Les sons continuèrent encore à l'intérieur avant que le silence ne s'établît; mais c'était apparemment les mêmes inflexions répétées et combinées différemment. Dewart regardait la transcription qu'il avait faite, complètement dérouté; la bonne femme était manifestement presque illettrée, superstitieuse et crédule; pourtant cette bizarre phonétique suggérait l'existence de quelque langue étrangère qui, d'après ce que Dewart avait appris autrefois lors de ses années d'université, n'avait pas une origine indienne, il en était à peu près certain.

Il se disait assez lugubrement que loin d'apprendre quoi que ce soit qui puisse l'aider à faire la lumière autour du portrait de son ancêtre, il lui semblait qu'il s'enfonçait de plus en plus profondément

dans les remous tourbillonnants du mystère, ou plutôt des mystères, car la conversation décousue de la vieille Mme Bishop faisait apparaître des problèmes inconnus jusqu'à présent, sans aucun rapport entre eux si ce n'est un lien trouble et unique avec Alijah Billington, ou au moins avec le nom de Billington, comme si ce dernier était un catalyseur provoquant une pluie de souvenirs auxquels il manquait cependant une intention ou un renseignement central qui en aurait révélé la signification complète.

Il plia soigneusement l'enveloppe pour ne pas abîmer ce qu'il y avait écrit, la remit dans sa poche et, alors que seul le silence de l'intérieur de la maison venait s'opposer au bruissement du vent dans les arbres, il rebroussa chemin jusqu'à la voiture et s'en retourna par la route qui l'avait mené jusque-là, traversa le village où des silhouettes sombres et muettes l'observaient derrière les fenêtres et les portails, pleines de méfiance et d'une hostilité à peine voilée, jusqu'à ce

7Q

qu'il arrive là où il pensait que se trouvait la maison de Mme Giles. Il y avait trois maisons qui pouvaient répondre à la définition peu précise que Mme Bishop lui avait donnée : de «l'autre côté» de Dunwich.

Il essaya celle du milieu, mais comme il n'obtenait pas de réponse il poussa jusqu'à la dernière de la longue rangée qui s'étendait sur une distance qu'on aurait appelée, à Arkham, trois pâtés de maisons. Cependant, son arrivée avait été remarquée. A peine avait-il fait trois pas vers la troisième demeure que la lourde silhouette voûtée d'un homme surgissait des buissons le long de la grand-route et courait en direction de la maison, braillant de toutes ses forces.

— M'man! M'man! Le v'là qui vient.

La porte s'ouvrit et il s'y engouffra. Dewart, méditant sur l'évidence grandissante de la décadence et de la dégénérescence qui régnaient dans ce hameau à l'abandon, le suivit résolument. La maison ne possédait pas de véranda; la façade n'était pas peinte, elle avait un aspect lugubre, et une porte en occupait exactement le milieu, moins attirante qu'une grange et presque menaçante du fait de l'atmosphère misérable et sordide qui s'en dégageait. Il frappa.

La porte s'ouvrit, une femme se tenait là.

— Madame Giles ? fit-il en effleurant son chapeau.

Elle blêmit. Il ressentit une vive contrariété mais sa curiosité fut plus forte.

— Je ne veux pas vous faire peur, poursuivit-il. Je ne peux, cependant, m'empêcher de remarquer que mon aspect semble effrayer les gens de Dunwich y compris Mme Bishop. Elle a été assez aimable pour me dire que je ressemblais à quelqu'un — mon arrière-arrière-grand-père, pour être franc. Elle m'a dit que vous aviez un tableau que je pourrais voir.

Mme Giles recula, son long visage étroit recouvrant un peu de couleurs. Dewart observa du coin de l'œil que la main qu'elle tenait sous son tablier restait crispée autour d'une petite figurine qu'il put identifier, malgré la brève vision qu'il en eut à la faveur d'un mouvement qui fit légèrement remonter son tablier, comme étant analogue aux amulettes magiques découvertes dans la Forêt-Noire en Allemagne et en certains endroits de Hongrie et des Balkans : une amulette protectrice.

— Laisse pas entrer, m'man.

— Mon fils a pas l'habitude de voir des étrangers, dit Mme Giles brièvement. Au cas qu'vous jetteriez un sort, j'vais chercher le tableau. L'a été peint y'a de ça longtemps, et il vient d'mon père.

Dewart la remercia et s'assit.

Elle disparut dans une pièce d'où il entendit sa voix qui essayait d'apaiser son fils dont la peur était encore un signe des réactions des gens de Dunwich à son égard. Mais ce comportement provenait peut-être d'une ignorance générale à l'égard de tous les étrangers, et se manifestait de la même façon envers tout autre intrus dans ce pays accidenté et reculé. Mme Giles revint et lui fourra le tableau entre les mains.

Les couleurs étaient crues mais faisaient de l'effet. Dewart fut même surpris car, malgré l'amateurisme de cet artiste ayant vécu plus d'un siècle auparavant, il n'y avait pas de doute qu'une forte ressemblance existait entre son arrière-arrière-grand-père et lui-même. Là, sur cette ébauche fruste, on pouvait voir les mêmes traits à la mâchoire carrée, le même regard ferme, le même nez busqué, encore que celui d'Alijah Billington portât une loupe du côté gauche et que ses sourcils fussent infiniment plus fournis. Mais à ce moment-là, pensait Dewart, absorbé, c'était un homme beaucoup plus âgé.

— Vous pourriez être son fils, dit Mme Giles.

— Chez nous on ne lui ressemblait pas, dit Dewart. J'étais très

curieux de voir cela,

— J vous l donne, si ça vous plaît.

Le premier geste de Dewart fut d'accepter ce présent, mais il se rendit compte que, si peu qu'il signifiât pour elle, il conservait la valeur intrinsèque d'un faire-valoir; il n'avait pas besoin de le posséder. Il secoua la tête, tout en le regardant encore pour graver dans sa mémoire tous les détails de la physionomie de son arrière-arrière-grand-père; puis il le lui tendit en la remerciant gravement.

Doucement, avec une circonspection prononcée, le lourdaud de garçon monté en graine pénétra dans la pièce et s'arrêta sur le seuil, prêt à une fuite immédiate devant toute manifestation d'hostilité de la part de Dewart. Celui-ci esquissa un coup d'œil dans sa direction et se rendit compte ainsi que ce n'était pas un enfant, mais bien un homme qui avait peut-être trente ans; sa chevelure hirsute encadrait un visage sauvage, où deux yeux fascinés fixaient Dewart avec terreur.

Mme Giles restait debout, silencieuse, et attendait qu'il prenne l'initiative; il était évident qu'elle désirait qu'il s'en aille; il se leva donc immédiatement — mouvement qui fit fuir, une fois de plus, le fils de la bonne femme à l'intérieur —, la remercia encore et quitta la maison non sans remarquer que tout le temps qu'il y était resté, elle n'avait pas une fois relâché son poing qui serrait l'amulette antisorcière ou quoi que ce fût d'autre à laquelle elle se cramponnait avec tant de résolution.

Il ne lui restait maintenant rien d'autre à faire que de quitter le pays de Dunwich. Il n'était pas fâché, si décevante qu'ait été son expédition, encore que le spectacle du portrait de son ancêtre, peint du vivant du vieil homme, fût tout de même une demi-récompense pour ses efforts et le temps qu'il y avait consacré. Mais le fait était que son incursion au pays de Dunwich lui avait donné un sentiment indicible de malaise, accompagné d'une sorte de dégoût physique qui lui semblait venir de plus loin que le goût amer, que la décomposition, la dégénérescence de cette contrée lui avaient laissé dans la bouche. Il ne pouvait expliquer cela. Les gens de Dunwich eux-mêmes étaient repoussants, c'était indéniable; on eût dit qu'ils constituaient une race refermée sur elle-même, avec tous les stigmates de la consanguinité et quelques bizarres différences physiologiques — comme leurs étranges oreilles plates, collées si près du crâne qu'on aurait pu croire qu'elles y étaient attachées sur une plus grande surface que ce n'est le cas normalement, et qui s'évasaient vers l'arrière comme chez une chauve-souris; et leurs yeux délavés et protubérants, presque semblables à ceux des poissons; et leurs bouches larges et molles qui rappelaient les batraciens. Mais ce n'était pas uniquement les gens ou le pays de

Dunwich qui étaient cause de ces troubles si déplaisants; il y avait quelque chose de plus, quelque chose d'inhérent à l'ambiance particulière de cette région, quelque chose d'incroyablement ancien et mauvais, quelque chose qui suggérerait l'existence d'un passé chargé de blasphèmes terribles et d'abominations incroyables. Peur, épouvante et abomination semblaient devenir tangibles dans cette vallée cachée; luxure, cruauté et désespoir semblaient faire partie intégrante de la vie en ce pays de Dunwich; violence, méchanceté et dépravation étaient suggérées ici comme mode de vie; et sur toute chose planait la certitude d'une folie qui affectait tous les habitants de cette région, sans distinction d'âge ou de fortune, une folie ambiante qui était infiniment plus effroyable du fait qu'elle impliquait nécessairement une acceptation délibérée. Mais il y avait encore plus pour étayer le dégoût de Dewart; il ne pouvait se dissimuler qu'il avait été très désagréablement touché par la peur manifeste qu'il avait inspirée aux autochtones. Avec quelque obstination qu'il pût se dire que cette peur devait être normale et que pour chaque étranger c'était la même chose, il savait bien que non; il était parfaitement conscient qu'on le craignait parce qu'il ressemblait à Alijah Billington. Par-dessus le marché, il y avait cette troublante remarque, faite par ce fainéant de Seth quand il avait crié à son compagnon Luther qu'«il» était «revenu» avec un tel sérieux qu'il était évident que les deux vieux avaient vraiment cru qu'Alijah Billington pouvait revenir, et qu'il le ferait, au pays qu'il avait quitté pour mourir d'une mort naturelle en Angleterre, plus d'un siècle auparavant.

Il rentra chez lui, presque sans faire attention à l'obscurité qui enveloppait les collines les unes après les autres, aux vallées sombres et aux nuages menaçants, au léger scintillement de la Miskatonic où la lumière d'une percée au milieu du ciel venait se réfléchir; mille possibilités, cent voies de recherche occupaient son esprit; et, en plus, il ressentait la bizarre impression qu'il y avait quelque chose d'autre au-dessous et au-delà de l'immédiateté de ses problèmes — la conviction grandissante qu'il aurait dû abandonner toute tentative ultérieure d'explication de cette crainte qu'inspirait Alijah Billington, non seulement aux descendants incultes et dégénérés des gens de Dunwich contemporains de son ancêtre mais encore aux Blancs, instruits ou non, parmi lesquels celui-ci avait vécu.

Le lendemain, Dewart était demandé à Boston par son cousin Stephen Bâtes qui avait reçu le reste de ses affaires expédiées d'Angleterre par bateau; ainsi, pendant deux jours, il s'occupa dans cette ville d'organiser leur transfert dans la maison près du chemin d'Aylesbury derrière Arkham; il passa la presque totalité du troisième jour à ouvrir les malles et les caisses et à répartir ses diverses affaires

dans la maison. Il y avait là aussi les directives que sa mère lui avait données et qui provenaient directement d'Alijah Billington. Du fait de ses dernières recherches, Dewart était maintenant doublement impatient de réétudier ce papier; ayant installé toutes les choses encombrantes, il se mit donc en quête du document, se rappelant que, lorsque sa mère le lui avait donné, il se trouvait dans une grande enveloppe de papier bulle, cachetée, qui portait le nom de sa mère de la main du père de celle-ci.

Après avoir fouillé près d'une heure parmi différents documents et ce qui semblait être une liasse de lettres, il retrouva la fameuse enveloppe de papier bulle et brisa sur-le-champ le cachet que sa mère y avait apposé après lui en avoir lu le contenu quinze jours avant sa mort, il y avait de cela bien longtemps. Il ne s'agissait pas, à son avis, du document original rédigé par Alijah, mais d'une copie, probablement exécutée par Laban dans sa vieillesse, ce qui faisait remonter le papier qu'il tenait maintenant à nettement moins d'un siècle. Cependant, il était signé du nom d'Alijah, et Dewart doutait que Laban y ait apporté la moindre modification.

Dewart apporta dans le bureau la cafetière qu'il s'était préparée et, tout en buvant son café à petits coups, il disposa les instructions devant lui et commença à lire. Il n'y avait pas de date, mais l'écriture ferme et nette était facile à déchiffrer.

«En ce qui concerne le domaine américain sis dans l'Etat du Massachusetts, j'adjure tous ceux qui viendront après moi de croire qu'il est mieux et plus sage de conserver le dit domaine dans la famille pour des raisons qu'il est préférable d'ignorer. Bien qu'il me paraisse improbable que quiconque reparte un jour vers les côtes américaines, si tel était le cas, j'adjure celui qui posera le pied sur ce domaine de respecter certaines règles dont la signification sera trouvée dans les livres laissés dans la maison connue sous le nom de Maison de Billington au cœur de la Forêt de Billington, ces règles étant les suivantes :

«Il ne fera cesser l'eau de couler le long de l'île de la tour, ni ne molestera la tour d'aucune façon, ni n'implorera les pierres.

«Il n'ouvrira pas la porte qui mène aux temps et aux lieux étranges, ni n'invitera Celui qui guette sur le seuil, ni n'appellera vers les collines.

«Il ne dérangera pas les grenouilles, particulièrement les grenouilles-taureaux du marécage qui s'étend entre la tour et la maison, ni les lucioles, ni les oiseaux qu'on appelle engoulevents de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures.

«Il ne tentera pas de toucher à la fenêtre pour la modifier en quoi que ce soit.

«Il ne vendra pas ni n'opérera aucune transaction concernant le domaine sans insérer une clause exigeant que ni l'île ni la tour ne seront dérangées en aucune sorte, ni la fenêtre changée à moins qu'elle ne soit détruite.»

La signature, copiée **in extenso**, était «Alijah Phinéas Billington».

A la lumière de ce qu'il avait découvert, si fragmentaire que ce fût, ce document relativement bref présentait beaucoup plus qu'un intérêt secondaire. Dewart était extrêmement embarrassé quant au souci de son arrière-arrière-grand-père pour la tour — qui devait être sans aucun doute cette tour qu'il avait vue et explorée — pour la zone marécageuse et pour la fenêtre — qui, selon toute vraisemblance, devait être cette baie dans le bureau.

Dewart leva les yeux vers elle avec curiosité. Que pouvait-il bien y avoir là qui exigeât tant de précautions ? Le dessin était certainement intéressant; c'étaient des cercles concentriques avec des rayons qui s'échappaient du centre et les verres multicolores qui occupaient la partie centrale circulaire la rendaient particulièrement lumineuse à cette heure, en fin d'après-midi, quand le soleil l'éclairait perpendiculairement. Tandis qu'il la regardait, il prenait conscience d'une réaction excessivement étrange; les cercles de plomb paraissaient se mouvoir, tourbillonner en spirale, les lignes radiales vibrer et se crispier; et quelque chose comme la peinture d'un portrait ou d'une autre scène semblait commencer de se former le long des vitres. Immédiatement, Dewart ferma les yeux très fort et secoua la tête; puis il risqua un coup d'oeil vers la baie. Il n'y avait rien d'étrange hormis sa présence. Pourtant, son impression d'un instant avait été si vive qu'il ne put s'empêcher de penser soit qu'il avait trop travaillé et avait eu un vertige hallucinatoire, soit qu'il avait bu trop de café — probablement un peu des deux; en effet, Dewart faisait partie de cette catégorie de gens pas si rares qui peuvent commencer une cafetière et la vider, petit à petit, sans lait de préférence mais avec beaucoup de sucre.

Il reposa le document et rapporta la cafetière à la cuisine. En revenant, il contempla le vitrail une fois encore. Avec le crépuscule, le bureau était maintenant envahi par l'obscurité car le soleil glissait derrière le rideau d'arbres, à l'Ouest, si bien que la baie au vitrail était éclairée par un fin rayon de lumière dorée et cuivrée. Dewart réfléchissait qu'il était bien possible que l'éclairage toujours changeant à cette heure l'ait induit à imaginer des choses. Il baissa les yeux et retourna tranquillement à son travail, à savoir remettre les

instructions dans l'enveloppe bulle; l'ayant classée, il continua de s'occuper des caisses et valises de lettres et autres papiers qui restaient à ranger.

Il dépassa ainsi l'heure où le soleil se couche.

Lorsqu'il eut terminé cette tâche plutôt fastidieuse, il éteignit sa lampe et alluma à la place une petite applique dans la cuisine. Il avait envie de sortir pour marcher un peu car la soirée était douce et tiède avec une légère fumée qui montait d'herbes et de buissons qu'on brûlait du côté d'Arkham; un croissant de lune flottait à l'Occident, bas sur l'horizon; mais, comme il traversait la maison pour sortir par la grande porte, il passa devant le bureau et son regard fut accroché par le vitrail.

Ce qu'il vit le fit s'arrêter immédiatement. Par quelque trucage ou quelque jeu des rayons de la lune, apparaissait sur les vitres plombées de la fenêtre une tête facilement reconnaissable quoique grotesque et difforme. Dewart la regarda, fasciné; il pouvait distinguer les yeux ou les orbites, et ce qui était sans doute une bouche ou quelque chose d'approchant, ainsi qu'un grand front bombé — mais là s'arrêtait toute ressemblance avec un être humain et le contour nébuleux s'enflait en une image hideuse qui semblait représenter des tentacules. Cette fois-ci, Dewart eut beau cligner des yeux, cela n'y changea rien; apparemment, l'horreur grotesque était immuable. D'abord le soleil, et maintenant la lune pensa Dewart, et il arriva rapidement à la conclusion que son arrière-arrière-grand-père s'était fait faire cette fenêtre à cette fin.

Néanmoins, cette prompte explication ne lui donnait guère satisfaction. Il prit une chaise, la porta jusqu'aux rayonnages qui se trouvaient en dessous de la baie, s'en servit pour grimper sur la solide bibliothèque et se trouva ainsi devant la fenêtre, au même niveau; de cette façon il pouvait examiner chaque vitre aussi bien que l'ensemble. Mais, à peine s'apprêtait-il à le faire que le vitrail entier sembla s'animer, comme si les rayons de la lune s'étaient transformés en un feu de sorcière, comme si le contour, fantomatique qu'il était, avait accédé à une vie maligne.

Aussi rapidement qu'elle avait surgi, l'apparition s'évanouit. Cela le laissa quelque peu hébété, mais ferme, debout devant le cercle central qui, par bonheur, était fait d'un verre transparent; et là, déversant sur lui ses rayons, était la lune, et entre la vitre et la lune la blancheur surnaturelle de la tour émergeait au-dessus du ravin, entourée par les arbres, hauts et sombres; la tour qu'on ne pouvait voir que par cette ouverture luisait faiblement sous la lueur blafarde de l'astre. Il resta là à regarder dehors. Ses yeux demandaient

certainement pas mal de soins ou bien avait-il réellement vu quelque chose voler lourdement, ténébreusement, tout près de la tour — pas au pied car il ne pouvait le voir, mais autour du toit conique ? Dewart secoua la tête; sans aucun doute le clair de lune et peut-être aussi la brume qui montait du marais au-delà de la maison sur son éminence rendaient les choses étranges.

Pourtant il se sentait bouleversé. Il descendit de la bibliothèque et traversa le bureau jusqu'au seuil. Il jeta un regard en arrière. Une lueur pâle provenait de la fenêtre — rien de plus; et même, tandis qu'il la regardait, la lueur faiblit sensiblement. C'était normal puisque la lune s'en allait, et Dewart éprouva un certain soulagement. Manifestement, les événements qui avaient occupé cette soirée lui donnaient quelque raison d'être troublé, mais il réfléchit que les instructions inexplicables de son aïeul l'avaient mis dans des conditions favorables pour interpréter de travers ce qu'il voyait et entendait.

Comme il se l'était promis, il sortit se promener; mais, à cause de l'obscurité qui tombait maintenant, alors que la lune disparaissait, il ne prit pas à travers bois et s'engagea sur le sentier qui descendait vers le chemin d'Aylesbury. Son esprit était toutefois tellement agité qu'il avait la certitude qu'à aucun moment il n'était seul, qu'il était suivi, et il regardait furtivement de temps en temps les arbres proches pour voir si aucun animal ne se trouvait là, ou même simplement des yeux brillants qui en auraient trahi la présence. Mais il ne voyait rien. Au-dessus de lui les étoiles scintillaient avec un éclat grandissant, maintenant que la lune s'était couchée.

Il atteignit le chemin d'Aylesbury. De voir et d'entendre les voitures qui passaient sur la grand-route le rassurait. Il se dit qu'il était trop seul, et qu'un de ces prochains jours il devrait demander à son cousin Stephen Bâtes de venir le rejoindre pour une semaine ou deux. Comme il restait là, il aperçut une faible lueur orange sur l'horizon dans la direction de Dunwich et il pensa entendre des sons qui auraient pu être les voix de personnes épouvantées. Il se dit que peut-être l'un des bâtiments délabrés du pays de Dunwich avait pris feu et il regarda sans bouger jusqu'à ce que la lueur semblât s'éteindre. Puis il fit demi-tour et s'en revint par où il était venu.

Au cours de la nuit il s'éveilla avec la sensation irrésistible qu'on l'observait mais avec le sentiment que c'était sans importance. Il eut un sommeil agité et quand il se réveilla, il était encore très fatigué et nerveux comme s'il n'avait pas dormi du tout et était resté debout une bonne partie de la nuit. Ses vêtements qu'il avait pliés soigneusement sur une chaise étaient en désordre, bien qu'il ne puisse se rappeler s'être levé pendant la nuit et les avoir dérangés.

Bien qu'il n'eût pas l'électricité chez lui, Dewart avait un petit appareil de radio, à piles, qu'il utilisait modérément — très rarement pour écouter des variétés, beaucoup plus pour les bulletins d'information, en particulier le matin, une retransmission des nouvelles de l'Empire britannique, incité en cela par une nostalgie assoupie car elle était régulièrement annoncée par le carillon de Big Ben et Londres lui revenait ainsi, Londres avec ses brouillards jaunes, ses anciennes maisons, ses petites rues pittoresques et ses passages colorés. Cette retransmission était précédée d'un court bulletin de nouvelles nationales et régionales diffusé par la station de Boston; et, ce matin-là, lorsque Dewart tourna le bouton de son poste pour écouter son émission habituelle de Londres, les nouvelles régionales n'étaient pas terminées. Il avait pris l'écoute au milieu de la relation d'un crime, sans doute, et il y prêta l'oreille par hasard, non sans quelque impatience.

«... découvert le corps il y a une heure. Au moment où nous commençons l'émission, on n'avait pas encore identifié la victime mais le corps semble être celui d'un paysan. Aucune autopsie n'a été entreprise jusqu'à présent, mais le corps est si rudement déchiré et mutilé qu'il semblerait que les vagues l'aient rejeté contre les rochers pendant pas mal de temps. Cependant, comme on a retrouvé le cadavre assez loin sur le rivage, au-delà du ressac et qu'il était sec, le crime a apparemment une origine terrestre. L'aspect du corps fait penser qu'il aurait pu tomber ou être jeté d'un avion. L'un des médecins a fait remarquer certains points de similitude avec une série de crimes commis dans cette région il y a plus d'un siècle.»

C'était apparemment la dernière rubrique des émissions locales car, juste après, un speaker faisait la transition pour la retransmission de Londres qui, c'était certain, n'était qu'une retranscription en provenance de New York. L'annonce de ce crime local toucha cependant Dewart d'une façon tout à fait singulière; il n'avait pas une nature qui le prédisposait à des réactions de ce genre, bien qu'il s'intéressât de temps à autre aux affaires criminelles; mais il était convaincu, avec une sorte de malaise, presque un sinistre pressentiment, que ce crime ne resterait pas isolé et serait le premier d'une série, à la manière de ceux de Jack l'Eventreur à Londres ou des meurtres Troppmann. Il écouta à peine la retransmission de Londres; en fait, il réfléchissait activement et se rendait compte qu'il était devenu beaucoup plus sensible aux ambiances, aux atmosphères et aux événements depuis qu'il était venu habiter en Amérique; et il était curieux de savoir comment il avait perdu ce détachement qui avait tenu une si grande place dans sa vie en Angleterre.

Il avait eu l'intention, ce matin-là, de relire encore une fois les

directives de son arrière-arrière-grand-père et, ayant terminé son petit déjeuner, il alla rechercher l'enveloppe bulle et se mit au travail; il voulait s'efforcer d'arracher une signification à cette feuille manuscrite. Il se pencha particulièrement sur les «règles» ou «instructions», et commença à les ruminer. Il ne pouvait pas «faire cesser l'eau de couler» car il y avait un certain temps que l'eau n'avait pas coulé autour de l'île; quant à molester la tour, il pensa qu'en enlevant le moellon, il l'avait déjà plus ou moins fait. Mais par le ciel, qu'est-ce qu'Alijah pouvait bien vouloir dire quand il l'adjurait «de ne pas implorer les pierres» ? Quelles pierres ? Dewart n'en voyait pas d'autres que ces vestiges qui lui avaient rappelé Stonehenge. Si telles étaient bien les pierres auxquelles Alijah faisait allusion, comment alors pouvait-il s'attendre que quelqu'un puisse les «implorer» comme si elles étaient douées d'intelligence ? Il n'arrivait pas à démêler ce point; peut-être que le cousin

Stephen Bâtes saurait, s'il n'oubliait pas de lui montrer le texte quand celui-ci viendrait. Il continua.

A quelle «porte» son arrière-arrière-grand-père faisait-il allusion ? A vrai dire, la phrase tout entière était une énigme. «Il n'ouvrira pas la porte qui mène aux lieux et aux temps étranges, ni n'invitera Celui qui guette sur le seuil, ni n'appellera vers les collines.» Y avait-il quelque chose au monde de moins clair ? D'une certaine façon, le temps présent semblerait bizarre à Alijah, pensait Dewart. Est-ce qu'alors Alijah avait voulu dire que lui, son héritier qui vivait à une autre époque, ne devait rien chercher à apprendre du temps d'Alijah ? C'était manifestement possible, mais si on acceptait cela, il fallait envisager qu'Alijah avait dû vouloir signifier quelque chose de tout à fait différent par ses «lieux étranges». Une résonance sinistre enveloppait ces mots : «Celui qui guette sur le seuil»; Dewart ne pouvait le nier — ils laissaient une impression macabre, menaçante, et il pensa tout à fait sérieusement qu'ils auraient dû être accompagnés par un bruit de cymbales et un profond roulement de tonnerre. Quel seuil ? Et qui Lui ? Et, en fin de compte, que diable voulait dire Alijah en conjurant son héritier de ne pas «appeler vers les collines» ? Dewart s'imagina, lui ou n'importe qui d'autre, debout dans la forêt et appelant vers les collines.

Ce n'était pas un rêve facétieux mais portait la marque du grotesque. Cela aussi, il devrait le montrer au cousin Stephen.

Il continua en lisant la troisième adjuration. Il n'avait ni envie ni désir de déranger les grenouilles, les lucioles ou les engoulevents; ce point ne devait donc être la source d'aucun désaccord entre les instructions et lui. Mais — «de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures» — Grands Dieux! y eut-il jamais phrase plus décevante, aussi peu concluante et plus ambiguë ? Quels geôliers ? Quelles serrures ? Il était clair que son trisaïeul écrivait par énigmes. Souhaitait-il alors que son héritier cherchât à percer ces énigmes ? Et si tel était le cas, comment s'en sortir ? En désobéissant aux recommandations et en attendant que quelque chose se passe ? Cela ne semblait ni sage ni efficace.

Il écarta de nouveau le papier, encore plus dégoûté. Un sentiment de frustration l'envahissait; de quelque côté qu'il se tournât, plus il apprenait moins il comprenait; il lui était impossible de tirer aucune conclusion des informations qu'il avait rassemblées, si ce n'est que ce vieil ours d'Alijah se livrait manifestement à des activités qui étaient loin d'être bien vues des autochtones. Au fond de lui, Dewart se disait qu'il devait s'agir de contrebande — probablement par la Miskatonic et son affluent proche de la tour.

Dewart passa la plus grande partie du reste de la journée à s'occuper des colis qu'il n'avait pas déballés la veille. Il y avait des formulaires à remplir, des factures à payer et toutes les vérifications à faire. Comme il parcourait la liste des affaires de sa mère, écrite de sa propre main et qu'il n'avait jamais regardée, il découvrit la mention «Pkt. Bishop Lrs. à A.P.B.» Le nom «Bishop» fit resurgir dans son esprit la vieille mégère à qui il avait parlé dans le pays de Dunwich. Le paquet était à côté, il le prit. Il y était inscrit «Bish'p Lrs.», d'une écriture inconnue, des pattes de mouche à peine lisibles, douées pourtant d'une singulière autorité.

Il ouvrit le paquet qui révéla quatre lettres à la mode d'antan. Elles n'étaient pas timbrées, mais la taxe payée y était apposée et elles avaient été cachetées car le sceau brisé y figurait encore. De la même écriture en pattes de mouche qui figurait sur le paquet, on les avait numérotées si bien qu'elles avaient un ordre. Très soigneusement, Dewart ouvrit la première; aucune n'avait d'enveloppe mais toutes étaient de papier fort et couvertes d'une petite écriture à laquelle il eut du mal à s'habituer. Il les regarda rapidement une par une pour connaître l'année; mais aucune ne l'indiquait. Il s'assit alors pour les lire dans l'ordre.

Très cher ami,

A propos de ce dont nous nous étions entretenus, j'ai vu la nuit dernière un Etre qui avait un aspect proche de ce que nous cherchions, avec des ailes faites d'une matière sombre et pourvu de sortes de serpents qui s'échappaient de Son corps mais y restaient attachés. Je L'ai appelé dans la colline, et L'ai maîtrisé dans le cercle avec cependant les plus grandes difficultés et beaucoup d'efforts; cela tendrait à prouver que le cercle n'est pas suffisamment puissant si l'on veut maîtriser des Etres de cette sorte pendant un certain temps. J'essayai d'entrer en communication avec Lui mais n'y parvins guère sauf que j'aie pu comprendre parmi les cris qu'il poussait qu'il arrivait de Kadath dans la lande froide, proche de ce plateau de Leng dont le Livre fait mention. Divers individus aperçurent le feu sur la colline et en parlèrent, et il en est un dont je suis sûr qu'il causera des ennuis, un dénommé Wilbur Corey, fort imbu de lui-même et bien curieux de nature. Malheur à lui s'il devait venir sur la colline quand je m'y trouve, mais je reste persuadé qu'il ne viendra pas\ Je brûle du désir d'en savoir plus sur ces questions desquelles votre vénéré aïeul, Rich'd B., fut le Maître, lui dont le Nom restera gravé à jamais sur les pierres pour Yogge-

Sothothe et tous les Grands Anciens. Je me réjouis de vous savoir à nouveau près de nous, et souhaite vous faire visite dès que mon étalon sera en mesure de me porter car je ne souffrirais pas d'en monter un autre. Comme j'ai entendu une nuit de cette semaine de grands cris et hurlements qui venaient de votre Forêt, j'ai pensé que vous étiez certainement revenu dans la maison. Si cela vous sied, je vous rendrai visite sous peu; dans cette attente, je reste votre fid. Serv.

Jonathan B.

Dewart passa immédiatement à la seconde lettre.

New Dunnich, le 17 mai.

Honorable ami,

J'ai bien reçu votre missive. Je suis désolé que mes maigres

efforts vous aient causé des difficultés, à vous, à nous et à tous ceux qui servent Celui qu'on ne doit pas nommer ou les G.A. tout à la fois, mais il est advenu que ce fou indiscret de Wilbur Corey est effectivement venu me surprendre aux pierres au beau milieu de mon activité; là-dessus, il s'est mis à hurler que j'étais un sorcier et que j'aurais à souffrir de ses paroles, et moi, entendant cela., j'en fus passablement troublé, et je tournai alors contre lui Celui avec qui je m'entretenais; le malheureux fut déchiqueté et ensanglanté et disparut de ma vue par où Il était arrivé, je ne sais vers quelle destination mais il est certain qu'on ne le verra plus par ici en état de raconter ce qu'il a vu et entendu. Je vous confesse que ce spectacle m'a grandement effrayé et cela d'autant plus que je ne sais point comment Ceux du Dehors nous considèrent, et que je pense souvent qu'ils nous témoignent momentanément de la reconnaissance pour la seule raison que nous leur offrons ce moyen d'entrer. Qui plus est, je crains énormément les Autres qui peuvent se languir Au-Dehors à attendre, et je crois que c'est avec raison; en effet, j'avais opéré un de ces derniers soirs quelques modifications dans les mots tels qu'ils figurent dans le Livre et j'ai alors vu, pendant quelques instants, Quelque Chose de véritablement effroyable à l'endroit habituel, une grande Chose dont la forme paraissait toujours changer d'une manière horrible à voir et qui était accompagnée par des Etres inférieurs qui jouaient sur des instruments analogues à des flûtes une musique extrêmement bizarre et différente de tout ce que j'avais pu entendre auparavant; voyant et entendant cela, j'arrêtai tout avec précipitation, ce qui eut pour résultat de faire disparaître la dite apparition en temps utile. Je ne sais point ce que cela pouvait bien être et il n'existe aucune formule dans le Livre à ce propos, à moins qu'il ne se soit agi de quelque Démon venant de Yr ou de derrière Nhhngr qui se trouve en des lieux reculés à l'autre extrémité de Kadath dans la lande froide, et je vous prie instamment de me livrer votre avis là-dessus ainsi que vos conseils, car je ne voudrais point me trouver anéanti dans cette quête avant que tout ne soit terminé. J'espère que j'aurai l'occasion de vous voir avant longtemps. Je reste, Monsieur, vot. fid. Serviteur par le Signe du Kish.

Jonathan B.

Entre cette lettre et la troisième pas mal de temps s'était apparemment écoulé car, bien que cette dernière ne fût pas datée, les allusions aux conditions atmosphériques permettaient de penser qu'au

moins six mois avaient passé.

New Dunc'h.

Honorable Frère,

Ma hâte est grande de vous narrer ce que j'ai découvert dans la neige, la nuit dernière, à savoir les empreintes de pieds énormes, ou plutôt je ne devrais pas parler de «pieds», car ce n'en était pas, ressemblant davantage à des griffes d'une taille monstrueuse, de beaucoup plus de quarante centimètres de large et d'une longueur encore supérieure, peut-être même presque soixante centimètres, qui avaient l'air d'être palmées, au moins en partie, le tout extrêmement étrange et mystérieux. Olney Bowen a rapporté avoir vu une empreinte comme celle-là alors qu'il était dans la forêt en train de chasser la dinde; à son retour il en a parlé, personne ne voulait le croire à part moi qui, sans attirer l'attention, l'écoutai et appris ainsi où ces traces avaient été découvertes; après quoi, j'y allai moi-même vérifier ses dires et en voyant la première de ces empreintes, j'eus soudain le pressentiment que je pourrais en trouver d'autres de la sorte plus avant dans la forêt; je m'engageai donc plus profondément sous la futaie et aperçus ici et là d'autres empreintes semblables, comme je le présumais, mais en les étudiant je finis par penser qu'elles avaient été laissées par des choses ailées, car les traces étaient disposées de la même façon que celles des créatures qui ont des ailes. Je décrivis un cercle autour des pierres et continuai à tourner en m'éloignant jusqu'à ce que je découvrisse les traces de pas d'un jeune homme; je les suivis, même quand je remarquai qu'elles s'espaciaient de plus en plus comme si le garçon s'était mis à courir, ce qui me bouleversa et m' alarma; j'avais raison car la piste s'arrêtait à la lisière du bois de l'autre côté de cette Colline et j'aperçus dans la neige son fusil, quelques plumes de dinde et un chapeau, ce qui me permit de l'identifier comme étant Jedediah Tyndal, un jeune homme de quatorze printemps dont je m'enquis ce matin et appris ainsi qu'il était introuvable, comme je le redoutais. Après quoi, je pensai qu'une Entrée avait été laissée ouverte d'une façon ou d'une autre et que Quelque Chose l'avait empruntée sans que je sache de quoi il pouvait bien s'agir; je vous supplie de m'indiquer, si vous le connaissez, à quel endroit du Livre je pourrais trouver les formules pour Le renvoyer, encore que, d'après le nombre des empreintes que j'ai vues, il semblerait qu'il y en avait plus d'un,

et pas de petite taille, invisibles ou non je n'en sais rien car personne n'en a aperçu, moi pas plus que les autres; j'aimerais particulièrement savoir si ces choses peuvent être des serviteurs de N. ou de Yogge Sothothe ou de Quelque Autre et s'il vous est jamais rien advenu de semblable. Je vous supplie de faire vite à ce sujet de peur que ces créatures ne continuent leurs ravages, car elles se nourrissent apparemment de sang comme le font les autres, et personne ne peut dire quand elles paraîtront à nouveau, venues du Dehors nous décimer et chasser les gens pour se nourrir.

Yogge-Sothothe Neblod Zin Jonathan B.

D'une certaine façon, la quatrième lettre était la plus effrayante. Une sorte de voile de terreur hébétée s'était abattu sur Dewart au cours de la lecture des trois premières; de la quatrième cependant, émanait une incroyable impression d'épouvante qui lui fit froid dans le dos, bien que ce fût beaucoup plus dû aux implications qu'aux mots eux-mêmes.

New Dunc'h, le 7 avril.

Cher et Honorable Ami,

Comme je m'apprêtais à m'endormir, la Huit dernière, j'entendis Cela qui était près de ma fenêtre appeler mon nom et s'engager à venir pour moi; et moi, hardi de nature, je marchai dans le noir jusqu'à cette fenêtre et regardai au-dehors; comme je ne voyais rien, je l'ouvris et, à l'instant même, je fus submergé par une puanteur tellement infecte que c'en était accablant et tombai à la renverse; sur quoi, Quelque Chose traversant la fenêtre toucha mon visage, comme si C'était d'une matière gélatineuse, en partie écailleuse, au contact écœurant, ce qui me fit presque perdre conscience; et je restai allongé là un moment, je ne sais combien de temps, avant de refermer la fenêtre et de retourner me coucher. Mais, à peine étais-je dans mon lit que la maison se mit à trembler, et je me rendis compte que la terre elle-même tremblait sous les pas de Quelque Chose qui marchait aux alentours, tout près de la maison, et cette fois encore j'entendis mon nom proféré et la même promesse à laquelle je ne fis pas la moindre réponse, mais pensai seulement Qu'ai-je fait ? pour que d'abord les créatures ailées de N. viennent par l'ouverture due à la confusion dans

les formules de l'Arabe et que maintenant cette Chose dont je ne sais rien sauf qu'il doit être Celui qui marche sur le vent, connu sous différents noms : Marchevent, Ithaka ou Loegar, que je n'ai jamais vu et ne dois pas voir. Je suis extrêmement inquiet car j'ai peur que, lorsque j'irai implorer les pierres et appeler vers les Collines, ce ne soit ni N. ni C. qui vienne mais cet Autre qui a grondé mon nom avec des accents qui ne sont pas de ce monde; et si cela advient, je vous conjure de venir la nuit fermer la porte de peur qu'il n'en arrive d'autres qui ne doivent pas marcher avec les hommes car la malignité des Grands Anciens est trop grande pour ceux que nous sommes, étant donné que les Anciens Dieux ne les ont pas détruits mais seulement emprisonnés dans ces étendues profondes auxquelles les Pierres atteignent par le temps des étoiles et de la lune. Je crois être en danger mortel, et me réjouirais s'il n'en était point ainsi, mais j'ai entendu mon nom appelé dans la nuit par Rien de cette terre et je crains bien que mon temps ne soit venu. Je n'ai pas lu votre lettre avec suffisamment de soin et j'ai mal interprété ce que vous avez écrit car je me suis trompé en lisant : «N'appellez Rien que vous ne puissiez dominer; je veux dire Aucun qui ne puisse à son tour appeler quelque chose contre vous, par quoi vos moyens les plus puissants ne serviraient de rien. Sollicitez toujours les Inférieurs de peur que les Supérieurs ne désirent pas donner réponse et ordonnent plus que vous.» Mais si j'ai mal fait dans cette affaire, je vous conjure d'y apporter remède à temps. Vot. Dév. Servt. au service de N.

Jonathan B.

Dewart resta assis longtemps à contempler ces lettres. Il n'avait maintenant plus aucun doute que son trisaïeul s'était compromis dans des histoires diaboliques auxquelles il avait initié Jonathan Bishop, de Dunwich, sans cependant apporter à son protégé une information suffisante. La nature exacte de ces activités échappait encore, pour l'instant, à Dewart mais il lui semblait désormais que ce devait avoir quelque rapport avec la sorcellerie et la nécromancie. Et pourtant, les implications que faisait naître la lecture des lettres étaient à la fois si effroyables et si incroyables qu'il était plus qu'à moitié convaincu qu'elles pourraient bien relever d'une supercherie concertée. Il existait un moyen, rebutant certes, de faire la lumière. La bibliothèque de la Miskatonic University à Arkham devait être encore ouverte et il pourrait consulter les archives des hebdomadaires d'Arkham pour essayer de découvrir les noms de toutes les personnes qui auraient disparu ou trouvé une mort étrange au cours de la période allant de 1790 à 1815, ce qui devait certainement suffire.

Il hésitait à partir; d'une part, il avait encore à ranger certaines choses; d'autre part, il n'envisageait pas avec beaucoup d'enthousiasme d'avoir à fouiner une fois de plus dans les vieux journaux, bien que les hebdomadaires eussent un petit format, peu de pages et qu'il ne fallût pas trop de temps pour les examiner. Il se mit donc en route avec l'intention de travailler pendant l'heure du dîner, jusqu'à la nuit s'il le pouvait.

Il était tard quand il termina.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait dans les journaux de l'année 1807, mais il avait trouvé, en fait, beaucoup plus que ce qu'il cherchait. Les mâchoires serrées par l'horreur, il avait établi une liste précise de ses découvertes et, dès son arrivée à la maison dans la forêt, il s'assit pour essayer de comparer et d'analyser les faits qu'il avait mis au jour.

D'abord, il y avait la disparition de Wilbur Corey. Puis suivait celle du garçon, Jedediah Tyndal. Après cela quatre ou cinq autres avaient encore eu lieu, assez éloignées les unes des autres, sans oublier, pour terminer, le dernier disparu, Jonathan Bishop lui-même! Mais les découvertes de Dewart ne se limitaient pas à cette série de disparitions. Avant même que Bishop eût disparu, Corey et Tyndal étaient réapparus, l'un près de New Plymouth, l'autre dans la région de Kingsport. Le corps de Corey avait été déchiré et lacéré tandis que celui de Tyndal ne portait pour ainsi dire aucune trace; tous les deux étaient morts — mais pas depuis longtemps. Et pourtant, on n'avait retrouvé leur cadavre que plusieurs mois après leur disparition! D'une façon détournée mais effroyable, ces trouvailles donnaient un certain poids aux lettres de Bishop. Cependant, malgré tous ces éléments nouveaux, le déroulement des événements était loin d'être clair et leur signification plus obscure que jamais.

Dewart pensait de plus en plus à son cousin Stephen Bâtes. Bâtes était un universitaire qui faisait autorité dans l'histoire ancienne du Massachusetts. En plus de cela il s'était penché sur pas mal de sujets assez peu courants et il pourrait peut-être aider Dewart. Parallèlement, Dewart avait le sentiment qu'il lui fallait être prudent; il sentait qu'il devait avancer avec précaution, prendre son temps et poursuivre le plus possible ses recherches seul, sans éveiller la curiosité de qui que ce soit. A peine cette idée lui était-elle venue qu'il commençait de se demander pour quelles raisons il l'avait conçue; il se dit qu'il n'avait aucune raison de se dissimuler de la sorte et pourtant, une fois encore, il ne s'était mis à penser ainsi que lorsqu'il était revenu d'où il avait été auparavant, avec cette certitude opiniâtre qu'il devait garder le silence et qu'il devait toujours avoir à sa disposition une explication satisfaisante de son intérêt pour le passé. Il en avait une sous la main :

sa passion pour l'architecture antique et archéologique.

Il rangea les renseignements trouvés dans les journaux avec le paquet de lettres de Bishop et alla se coucher, perdu ce soir-là dans des pensées insondables et déroutantes, cherchant toujours quelque explication de ces faits qu'il avait jusqu'ici mis au jour mais qui restaient incohérents.

Ce fut peut-être son inquiétude quant à ces événements qui s'étaient produits un siècle auparavant qui le fit rêver cette nuit-là. Il rêva de grands oiseaux qui se battaient et se déchiraient, des oiseaux semblables à d'horribles caricatures humaines; il rêva d'animaux monstrueux et aussi qu'il tenait lui-même des rôles étranges. Dans ses rêves il était servant ou prêtre. Il s'était vêtu

bizarrement et était allé, à travers la Forêt, le long du marais aux grenouilles-taureaux et aux lucioles jusqu'à la tour de pierre. Des lumières brillaient par intermittence dans la tour et à la fenêtre du bureau, comme des signaux. Il arriva jusque dans le cercle des pierres druidiques, s'arrêta à l'ombre de la tour et contempla l'ouverture qu'il avait faite; et, debout à cet endroit, il invoqua les cieus avec des mots latins effroyablement déformés. Il récita trois fois une formule et dessina des signes dans le sable et, tout à coup, un être d'aspect horrible et repoussant fit irruption dans les airs, sembla s'engouffrer en flottant à travers l'ouverture dans l'intérieur de la tour et, après s'y être glissé, s'écoula au-dehors par la porte, repoussa Dewart sur le côté et se mit à lui parler dans un idiome dégradé, exigeant de lui le sacrifice; sur quoi Dewart courut rapidement jusqu'au cercle des pierres et indiqua à l'apparition la direction de Dunwich vers où celle-ci s'en fut alors, fluide comme l'eau, mais grande et terrible, telle un calmar ou une pieuvre, glissant comme l'air parmi les arbres, comme l'eau le long de la terre, douée de propriétés prodigieuses et étendues qui lui permettaient d'être en partie ou entièrement invisible, apparemment à volonté. Il rêva qu'il restait là à écouter dans l'ombre de la tour, et bientôt, doux à ses oreilles, des cris et des hurlements s'élevèrent dans la nuit; après les avoir entendus, il attendit encore un moment avant que la chose ne revienne avec le sacrifice dans ses tentacules et, passant par la tour, ne reparte d'où elle était venue. Un calme absolu revint alors et lui aussi s'en retourna par où il était venu et retrouva son lit.

Dewart passa la nuit ainsi; et, comme si ses rêves l'avaient épuisé, il dormait encore à l'heure où d'ordinaire il se levait; il s'en aperçut quand enfin il s'éveilla et bondit hors du lit sur lequel il resauta

vivement pour se retrouver assis, car ses pieds lui faisaient très mal. Comme il n'était pas sujet à des ennuis de ce genre, il se pencha curieusement pour les examiner et découvrit que ses plantes de pieds étaient très meurtries et passablement enflées et ses chevilles griffées et déchirées comme par des ronces et des épines. Il était stupéfait, et sentait cependant qu'il n'avait pas de raison de l'être. Néanmoins, il était extrêmement intrigué en essayant de se lever à nouveau, ce qu'il trouva plus facile maintenant qu'il s'attendait à une certaine gêne; c'était plutôt la surprise initiale d'une douleur inattendue que la souffrance elle-même qui l'avait si désagréablement affecté.

Non sans quelque difficulté il réussit à enfiler ses chaussettes et à mettre ses souliers et, ainsi protégé, il se rendit compte qu'il pouvait marcher avec un minimum de gêne. Mais comment était-ce arrivé ? Il pensa immédiatement qu'il avait eu une crise de somnambulisme. C'était en soi assez étonnant car, rarement auparavant, il avait manifesté de pareilles dispositions. En outre, il aurait fallu qu'il sorte de la maison et aille jusqu'à la forêt pour que se justifient ces meurtrissures et ces égratignures qu'il était facile et clair d'identifier. Il commença lentement à évoquer son rêve; ce n'était pas très net mais il se souvenait d'avoir été à la tour; il finit donc de s'habiller et sortit pour tenter de découvrir s'il ne restait pas quelque part une trace de son passage.

D'abord, il ne trouva rien. Ce n'est qu'en arrivant à proximité de la tour qu'il aperçut dans le sable caillouteux l'empreinte d'un pied humain déchaussé dont il devait certainement être responsable. Il suivit cette piste assez indistincte qui le conduisit à la tour et là, pour y voir clair, il gratta une allumette.

Grâce à cette faible lueur, il distingua quelque chose.

Il en frotta une autre et regarda de nouveau, l'esprit soudain en proie à un accès d'angoisse confuse. Ce qu'il vit là était une flaque au pied de l'escalier de pierre, répandue à la fois sur les marches et sur le sol sablonneux, une flaque rouge, éclatante dont il sut, avant même d'y tremper le doigt avec précaution, que c'était du sang!

Dewart restait à la contempler, hébété, sans prêter attention aux traces de pieds nus autour de lui, oubliant l'allumette qui se consuma jusqu'à ce que la flamme atteignît ses doigts et qu'il la jetât. Il voulut pourtant en allumer une autre mais ne put s'y résoudre. Il sortit de la tour à pas chancelants et resta appuyé contre le mur sous les chauds rayons du soleil matinal. Il essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées; manifestement, il avait trop fouillé dans le passé et cela avait été une stimulation malsaine pour son imagination. La tour, après tout, restait ouverte; un lapin ou tout autre animal du même genre

avait très bien pu s'y réfugier et une belette l'attaquer, provoquant alors une bataille à mort; ou bien une chouette avait pu s'engouffrer par l'ouverture dans le toit et attraper un rat ou un autre animal de même taille, mais il était obligé d'admettre que la flaque de sang semblait tout de même trop grande pour s'expliquer ainsi et puis aussi, il n'y avait aucun indice pour appuyer ces hypothèses, comme des touffes de plumes, de poils ou de fourrure, choses qu'il n'aurait pu manquer de voir.

Au bout d'un petit moment, il retourna résolument dans la tour et gratta encore une allumette. Il cherchait quelque chose qui puisse étayer sa théorie. Il n'y avait rien. Il ne trouva aucune preuve d'un combat qui aurait pu être l'une de ces tragédies ordinaires de la nature. Cependant, il n'y avait pas non plus d'autre indice que cette flaque; c'était simplement une flaque de ce qui semblait être du sang à un endroit où il n'aurait pas dû y avoir une chose pareille. Dewart essaya de la regarder calmement, sans la référence immédiate à cet horrible cauchemar nocturne qui avait investi son esprit et qui, telle une fleur, s'épanouissait dans sa tête, dès l'instant où il s'était assuré que c'était bien du sang qu'il y avait dans la tour. On ne pouvait le nier; pourtant, c'était plutôt comme si ce sang était tombé de quelque chose qui passait non loin du sol. Cela gênait Dewart de l'admettre, même à ses propres yeux; en effet, si tel était le cas, il ne pouvait faire autrement qu'admettre également qu'il ne savait pas comment expliquer soit ce fait soit son rêve et il ne pouvait justifier un nombre grandissant d'incidents sans importance mais excessivement bizarres qui survenaient avec une régularité croissante.

Il sortit à nouveau et s'éloigna de la tour, refit le chemin le long du marais au-delà de la forêt et rentra dans la maison. Il regarda son lit et remarqua sur les draps les traces brunes du sang de ses chevilles. Il souhaitait presque s'être fait des entailles assez graves pour justifier la flaque de la tour, mais il avait beau torturer son imagination, il ne pouvait en rendre compte de cette façon. Il changea la literie et se mit prosaïquement à préparer du café. Il restait pensif, et cela d'autant plus qu'il reconnaissait pour la première fois qu'il était attiré tantôt ici, tantôt là, dans des directions diamétralement opposées, comme s'il était deux à lui seul, une sorte de crise de dédoublement de sa personnalité. Il se dit qu'il était grand temps que le cousin Stephen Bâtes arrivât — ou n'importe qui, pour le soulager de sa solitude, ne serait-ce que momentanément. Mais il était à peine parvenu à cette décision, qu'il se retrouva en train de la combattre avec une ardeur extraordinaire, complètement étrangère à sa nature.

Il finit par se convaincre de reprendre son inventaire et se retint soigneusement de lire aucune lettre ou document, de peur que son

imagination ne soit à nouveau excitée et qu'il ne subisse encore une nuit de cauchemars atroces; et, vers le milieu de l'après-midi, il avait retrouvé sa bonne humeur habituelle à tel point qu'il se sentait redevenu banalement quotidien. Comme il se reposait, il alluma la radio pour écouter de la musique, mais au lieu de cela reçut les informations. Il tendit l'oreille sans enthousiasme. Un porte-parole français avait exposé sa conception de ce qu'il convenait de faire de la Sarre et un homme d'Etat britannique avait répondu par une contre-proposition merveilleusement ambiguë. Des rumeurs de famine en Russie et en Chine — elles reviennent régulièrement, pensa-t-il. Le gouverneur du Massachusetts était malade. Un correspondant téléphonait d'Arkham — il s'assit pour écouter :

«Nous n'avons pu, jusqu'à présent, en obtenir confirmation, mais une disparition a été signalée à Arkham. Un habitant de Dunwich a rapporté que Jason Osborn, un fermier d'un certain âge des environs, aurait disparu au cours de la nuit. D'après les bruits qui courent, les voisins auraient entendu un grand vacarme mais on n'a pu en donner aucune explication. M. Osborn n'était pas riche, il vivait seul et on pense qu'un enlèvement est peu vraisemblable.»

La coïncidence atteignit au vif la conscience d'Ambrose Dewart. Mais il était si angoissé qu'il s'arracha littéralement du canapé sur lequel il s'était allongé et s'abattit sur la radio pour la fermer. Puis, presque machinalement, il s'assit et écrivit une lettre bouleversée à Stephen Bâtes, lui expliquant qu'il avait besoin de sa présence et le conjurant de venir à n'importe quel prix. Dès qu'il eut terminé, il sortit la poster, mais à chaque pas il sentait en lui une force qui l'obligeait à conserver la lettre, à réfléchir encore, à reconsidérer son point de vue.

Il lui fallut fournir un grand effort physique et mental pour conduire jusqu'à Arkham et déposer irrévocablement la lettre adressée à Stephen Bâtes au bureau de poste de cette ville dont les vieux toits en croupe et les volets clos semblaient se blottir et lui jeter d'effroyables coups d'œil de connivence tandis qu'il passait.

DEUXIÈME PARTIE

LE MANUSCRIT DE STEPHEN BATES

A la suite de l'appel impérieux et urgent de mon cousin Ambrose Dewart, j'arrivai à la vieille maison Billington quelques jours après la réception de la lettre. Mon arrivée fut suivie d'une série d'événements qui, à partir d'un début des plus ordinaires, culminèrent dans des circonstances qui m'ont amené à écrire ce singulier récit qu'il faudra ajouter aux données éparses et aux diverses notes de la main d'Ambrose.

J'ai dit que les choses commencèrent de façon banale, or, ce n'est pas tout à fait exact; je devrais plutôt dire qu'elles l'étaient par rapport aux événements ultérieurs qui se produisirent à la maison dans la Forêt de Billington ainsi qu'à son voisinage. Ces événements épisodiques et qui paraissaient ne pas avoir de liens les uns avec les autres relevaient tous, en fait, d'une façon essentielle, d'un schéma unique, indépendant du temps, de l'espace et des lieux, comme j'allais le

découvrir. Au début, cela était malheureusement très peu clair. Mais, depuis le commencement, je reconnus chez mon cousin les signes d'une schizophrénie sous-jacente — ou plutôt ce que je pensai alors être de la schizophrénie et dont je finis par craindre plus tard qu'il ne s'agît de quelque chose de bien différent et de beaucoup plus effroyable.

Cet aspect ambivalent de la personnalité d'Ambrose rendit mes propres recherches vraiment plus difficiles car, d'un côté c'était la voie de la coopération amicale qui s'ouvrait, tandis que de l'autre une animosité sourde et mesurée transparaissait. Cela fut sensible dès le début; l'homme qui m'avait écrit ce mot affolé était quelqu'un qui demandait et avait sincèrement besoin qu'on l'aide à résoudre un problème dans lequel il était empêtré, si inexplicable que ce fût; mais l'homme que je trouvai à Arkham en réponse au télégramme annonçant mon arrivée, était froid, circonspect et très réservé, faisant peu de cas de ses difficultés et cherchant dès le premier instant de mon séjour à lui assigner une durée non supérieure à quinze jours — et encore moins de préférence. Il était courtois, affable même; mais son comportement distant et curieusement réservé n'était pas en harmonie avec le ton du billet écrit à la hâte qu'il m'avait envoyé.

— Quand j'ai reçu votre télégramme, je me suis rendu compte que vous n'aviez pas eu ma seconde lettre, me dit-il en m'accueillant à la gare d'Arkham.

— Vous l'avez peut-être envoyée mais je ne l'ai pas reçue.

Il haussa les épaules et remarqua seulement qu'il l'avait écrite pour me rassurer après la première lettre. Et dès cet instant il me laissa entendre qu'il avait résolu ses difficultés sans mon aide mais qu'il était tout de même heureux que je fusse là, même si l'urgence de son appel n'était plus désormais une raison déterminante.

Instinctivement aussi bien que psychologiquement, je ne pouvais me défaire de l'impression que ce qu'il disait n'était pas tout à fait vrai; je sentais qu'il se pouvait qu'il crût à ce qu'il me racontait, mais je n'en étais pas absolument persuadé. Je lui dis seulement que j'étais heureux que le problème urgent qui avait motivé sa lettre ne lui semblât plus aussi impérieux. Cela sembla le rassurer et il se montra moins inquiet, plus amène; il fit même quelques petites remarques à propos de la nature de la campagne le long du chemin d'Aylesbury, remarques qui m'étonnèrent car je n'avais pas pensé qu'il était dans le Massachusetts depuis assez longtemps pour avoir appris tant de choses sur l'histoire récente et reculée de la région où il vivait; en effet ce pays n'était pas ordinaire, dans ce sens qu'il était beaucoup plus ancien que bien d'autres parmi les vieilles contrées inhabitées de la Nouvelle-Angleterre, ce pays où se trouvait Arkham, l'étrangement fréquentée, la Mecque des érudits en matière d'architecture, puisque ses anciens toits en croupe et ses porches à impostes étaient antérieurs aux plus récentes mais non moins attirantes maisons de style grec et Renaissance anglaise qui bordaient ses rues ombragées et abritées; d'un autre côté, on trouvait également dans ce pays des vallées oubliées, désolées, reculées et en pleine décadence comme Dunwich et, à peine un peu plus loin, le port maudit d'Innsmouth; c'est de cette région que provenaient de nombreuses rumeurs, murmurées et étouffées, relatant d'étranges disparitions, de bizarres survivances de cultes secrets, nombre de crimes et autres manifestations d'abâtardissement bien pires, indicibles dans leur essence, qui tombaient d'autant plus facilement dans l'oubli qu'on ne cherchait pas à les éclaircir, tellement on craignait les choses qu'une enquête aurait pu exhumer et qu'il valait infiniment mieux laisser dans l'ombre pour toujours.

C'est ainsi que nous arrivâmes finalement à la maison et je la trouvai en aussi bon état que la dernière fois que je l'avais vue, quelque vingt ans auparavant — en fait aussi bien conservée qu'elle l'avait toujours été, si loin que remontât mon souvenir, et celui de ma mère avant moi : c'était une maison qui était moins abîmée par le temps et par l'absence d'entretien que des centaines d'autres qui auraient dû beaucoup moins souffrir et des années et de l'abandon. En outre, Ambrose Dewart l'avait restaurée et largement remeublée, quoique on n'eût guère ajouté qu'une nouvelle couche de peinture sur

la façade qui conservait encore cette dignité du siècle dernier avec ses quatre grandes colonnes carrées érigées sur le devant et sa porte à la voûte qui s'insérait dans un ensemble architectural d'une singulière perfection. L'intérieur était point par point symétrique de l'extérieur; les goûts personnels d'Ambrose n'avaient autorisé aucun changement qui ne fût conforme au caractère de la maison et le résultat, comme je m'y attendais, était particulièrement heureux.

Je notai partout les signes de l'intérêt que portait mon cousin à des questions dont il m'avait à peine parlé à Boston quelque temps auparavant : des recherches généalogiques pour la plupart; c'était particulièrement évident de par les journaux jaunis que je vis dans le bureau, ainsi que les ouvrages anciens qu'on avait descendus des rayonnages chargés pour les consulter.

Comme nous pénétrions dans le bureau, je remarquai le second de ces faits bizarres qui devaient plus tard tenir une place si importante dans mes découvertes. Je vis qu'Ambrose jetait un coup d'œil machinal vers le vitrail qui perçait le haut du mur de la pièce, avec un certain mélange de crainte et de désir; quand il détourna les yeux, je vis encore ce même mélange de deux contraires : à la fois soulagement et déception. C'était extraordinaire, presque étrangement inquiétant. Je ne dis rien, cependant, pensant que dans un avenir proche, quelle que soit la durée du cycle — vingt-quatre heures, une semaine ou plus —, Ambrose atteindrait de nouveau ce point où il devait se trouver quand il s'était senti obligé de m'écrire sa première lettre.

Ce moment arriva plus vite que je ne m'y attendais.

Nous passâmes cette soirée à bavarder et je remarquai qu'Ambrose était très fatigué car il éprouvait les plus grandes difficultés à ne pas s'endormir. Prétextant moi-même la fatigue, je le soulageai en montant dans ma chambre qu'il m'avait montrée peu après mon arrivée. Pourtant je n'étais pas du tout fatigué; je ne me mis donc pas au lit et m'assis pour lire un peu. Ce ne fut que lorsque le roman que j'avais apporté commença à ne plus guère m'intéresser que j'éteignis la lampe — d'ailleurs plus tôt que je ne l'avais envisagé; en effet, je trouvais l'éclairage de fortune de mon cousin extrêmement éprouvant. Quand j'y repense maintenant, il devait être aux alentours de minuit. Je me déshabillai dans l'obscurité, qui n'était pas totale, le clair de lune pénétrant dans un coin de la pièce et produisant une faible lueur qui illuminait légèrement toute la chambre.

J'étais encore à moitié habillé quand je sursautai en entendant crier. Je savais que mon cousin et moi étions seuls dans la maison et qu'il n'attendait personne. Je me rendis compte immédiatement que puisque je n'avais pas crié, soit c'était mon cousin soit ce n'était pas

lui; et dans ce dernier cas, un intrus avait poussé ce cri. Je sortis de ma chambre sans hésiter et courus dans le couloir. J'aperçus une silhouette blanche qui descendait l'escalier et me précipitai à sa suite.

A cet instant on cria encore et j'entendis distinctement un hurlement étrange et incompréhensible : «là! Shub-Niggurath, là! Nyarlathotep!» Je reconnus alors la voix et son propriétaire; c'était mon cousin Ambrose qui, à l'évidence, marchait dans son sommeil. Je lui pris le bras doucement mais avec fermeté dans l'intention de le guider jusqu'à son lit, mais il résista avec une énergie inattendue. Je le relâchai et le suivis; cependant, quand je m'aperçus qu'il entendait sortir dans la nuit, je le saisis à nouveau et tentai de lui faire faire demi-tour. Une fois encore il résista avec une très grande force, si grande en fait que je m'étonnai qu'il ne se réveillât point car je ne le lâchais pas et, au bout d'un moment d'efforts épuisants, je réussis enfin à lui faire remonter les escaliers et à le ramener dans sa chambre, et il retourna au lit assez docilement.

J'étais à la fois amusé et un peu troublé. Je restai assis un certain temps à côté de son lit qui se trouvait dans la chambre d'Alijah le mal aimé, notre trisaïeul, car je pensais qu'il pouvait encore se réveiller. De la façon dont j'étais assis, je pouvais regarder dehors par la fenêtre, ce que je faisais de temps à autre, éprouvant la très curieuse impression qu'à intervalles irréguliers une sorte de lueur, comme celle d'une lampe masquée, apparaissait sur le toit conique de la vieille tour de pierre du domaine, laquelle faisait face à ce mur de la maison. J'étais incapable cependant de me convaincre que ce phénomène n'était pas dû à quelque propriété des pierres sous le clair de lune, bien que je l'observasse pendant un moment.

A la fin pourtant, je quittai la chambre de mon cousin. J'étais encore tout à fait dispos et même, cette petite aventure d'Ambrose m'avait réveillé un peu plus. Je laissai entrebâillée la porte qui séparait la chambre d'Ambrose de la mienne au cas où mon cousin se promènerait de nouveau. Il n'en fut pas ainsi cependant; au lieu de cela, il commença à grommeler et à marmonner dans un sommeil agité et tout de suite je me mis à l'écouter. Une fois de plus ses paroles n'avaient aucun sens pour moi. Je me sentis poussé à les noter et je me déplaçai vers la lumière de la lune pour éviter d'allumer la lampe. La plus grande partie de ce qu'il disait était incohérent; je ne pouvais distinguer aucun mot mais, de temps en temps, il y avait une phrase claire — je veux dire claire dans ce sens qu'elle ressemblait à une phrase, quelque ampoulée et anormale que sonnât la voix de mon cousin endormi. Bref, il y en eut sept, et chacune se produisit après un laps d'environ cinq minutes de grognements et d'agitation, de mouvements et de grommellements. Je les notai aussi bien que je le

pouvais, les corrigeant plus tard pour que l'énoncé en fût clair. En série donc, coupé comme je l'ai indiqué par des grognements inintelligibles, mon cousin Ambrose murmura ce qui suit pendant son sommeil.

«Attendras pour faire venir Yogge-Sothothe que le soleil entre en la cinquième maison avec Saturne en trine aspect; alors dessineras le pentagramme de feu et diras trois fois le neuvième verset et répéteras que chaque veille de Pâques et de Toussaint renvoie la Chose se reproduire dans les espaces du Dehors au-delà de la Porte dont Yogge-Sothothe est le Gardien.»

«Il possède tout savoir; il sait par où les Anciens ont pénétré dans les éternités passées et il sait où Il forceront le passage à nouveau.»

«Passé, présent, futur — tous sont en un.»

«Accusé, Billington affirma qu'il n'était la cause d'aucun bruit, sur quoi il s'ensuivit immédiatement un grand éclat de rires moqueurs que seul, heureusement pour lui, il pouvait entendre.»

«Ah, ah! — l'odeur! L'odeur! Ai! Ai! Nyarlathotep.»

«N'est pas mort ce qui à jamais dort, et au long des ères étranges même la mort peut mourir.»

«Dans sa maison à R'lyeh — dans sa grande maison à R'lyeh — il gît, non qu'il soit mort : il sommeille...»

Cette extraordinaire litanie fut suivie d'un profond silence et j'entendis bientôt la respiration régulière de mon cousin qui me fit comprendre qu'il avait fini par sombrer dans un sommeil calme et naturel.

Mes quelques premières heures dans la maison de Billington furent donc remplies d'une multitude d'impressions contradictoires. Et ce n'était pas terminé. A peine avais-je rangé les notes que j'avais prises et m'étais-je couché et endormi, tout en laissant encore ma porte ouverte ainsi que celle d'Ambrose, que je fus réveillé en sursaut par le bruit d'une porte qu'on claque et la silhouette d'Ambrose surgissant près de mon lit, le bras et la main tendus vers moi comme pour me sortir de mes songes.

— Ambrose, m'écriai-je. Qu'est-ce qui se passe ? Il tremblait et sa voix chevrotait.

— Entendez-vous ? me demanda-t-il faiblement.

— Entendre quoi ?

— Ecoutez! J'obtempérai.

— Qu'entendez-vous ?

— Le vent dans les arbres. Il eut un rire amer.

— Leurs voix font parler le vent et Leur conscience fait murmurer la terre. Le vent, vraiment! Rien que le vent ?

— Rien que le vent, répliquai-je fermement. Ambrose, auriez-vous eu un cauchemar ?

— Non — non! répondit-il d'une voix cassée. Pas ce soir — c'était juste en train de commencer, et puis plus rien; quelque chose l'a arrêté, et j'étais content.

Je connaissais la cause de cet arrêt et j'en étais heureux; mais je n'en soufflai mot.

Il s'assit au bord du lit et posa chaleureusement sa main sur mon épaule.

— Stephen, je suis heureux que vous soyez là. Mais si je devais dire des choses qui ne vous semblent pas en harmonie avec ce plaisir que j'éprouve, je vous prie de ne pas y prêter attention. J'ai l'impression que parfois je ne suis plus moi-même.

— Vous travaillez trop.

— C'est possible. (Il releva la tête et là, sous le pâle éclat d'un rayon de lune, je vis combien ses traits étaient tirés; il écoutait de nouveau :) Non, non, dit-il, ce n'est pas le vent dans les arbres, ce n'est même pas le vent dans les étoiles, ça vient de plus loin — de quelque part Au-Dehors, Stephen. Vous n'entendez pas ?

— Je n'entends rien, dis-je doucement, et peut-être que si vous pouviez dormir vous n'entendriez rien non plus.

— Dormir n'y fait rien, dit-il mystérieusement dans un souffle, comme s'il craignait qu'un tiers pût nous entendre. Le sommeil, c'est

pire.

Je me levai, allai à la fenêtre et l'ouvris.

— Venez donc écouter, dis-je.

Il vint à côté de moi et s'appuya au chambranle de la fenêtre.

— Le vent dans les arbres — rien de plus.

— Je vous raconterai demain — si je peux, répondit-il en soupirant.

— Racontez-moi quand vous le voulez. Mais pourquoi pas maintenant que vous en avez envie ?

— Maintenant ? (Il jeta par-dessus son épaule un regard chargé de sous-entendus infiniment redoutables :) Maintenant ? répéta-t-il d'une voix altérée. (Et puis :) Qu'est-ce qu'Alïjah pouvait bien faire à la tour ? Comment implorait-il les pierres ? Qu'appelait-il à venir des collines ou du fond du ciel ? Je ne sais pas. Et qu'est-ce qui guettait, et sur quel seuil ? (A la fin de ce singulier déferlement d'interrogations déconcertantes, il me fixa d'un œil pénétrant dans la pénombre et secouant la tête :) Vous ne savez pas. Personne ne sait. Mais quelque chose est en train d'arriver ici, et par Dieu, j'ai peur d'en être la cause par un biais que j'ignore.

Cela dit, il fit demi-tour brusquement et avec un bref «bonsoir, Stephen», il se retira dans sa chambre et referma la porte derrière lui.

Je restai quelques instants à la fenêtre, glacé d'étonnement. N'était-ce vraiment que la voix du vent qui venait de la forêt ? Ou bien y avait-il quelque chose de plus ? Le comportement bizarre de mon cousin me laissait tout ému, prêt à douter de mes propres sens. Et tout d'un coup, comme je restais debout, éprouvant la fraîcheur du vent sur mon corps, je ressentis avec une angoisse rapidement croissante et un désespoir écrasant qu'une monstrueuse fétidité, sinistre, noire et maudite émanait et flottait autour de cette maison cernée par la forêt, et l'imprégnait de l'abomination repoussante et ignoble des abysses insondables de l'âme humaine.

Ce n'était pas purement imaginaire; c'était un fait tangible, car je ressentais nettement, par contraste, la fraîcheur de l'air qui passait par la fenêtre. La réalité du mal, de l'abominable et de l'épouvante emplissait la pièce ainsi qu'une nuée; je la sentais suinter sur les murs comme un brouillard invisible. Je m'éloignai de la fenêtre et sortis dans le couloir; c'était la même chose. Je descendis l'escalier dans l'obscurité; cela ne changea rien — partout dans cette vieille maison planait un mal effroyable et pernicieux, et c'était cela certainement qui avait atteint mon cousin. Je dus lutter de toutes mes forces pour

rejeter l'accablement et la désespérance qui m'envahissaient; il me fallut faire un effort de volonté pour repousser cette terreur qui s'infiltrait et jaillissait mollement de tous les murs; j'affrontais quelque chose d'invisible qui était deux fois plus puissant qu'un adversaire de chair et d'os; et, quand je retrouvai ma chambre, je me rendis compte que j'hésitais à me rendormir de peur que, pendant mon sommeil, je ne devienne la proie de cette insidieuse pénétration qui cherchait à infecter tout ce qu'elle pouvait atteindre, comme elle l'avait déjà fait pour cette vieille maison et son récent occupant, mon cousin Ambrose.

Je ne dormis donc que d'un œil, m'assoupissant par moments. Au bout d'une heure peut-être, la sensation d'un mal qui rôdait, d'une effroyable et exécrable terreur s'apaisa et disparut aussi soudainement qu'elle était venue, mais entre-temps j'avais atteint un état d'apaisement suffisant et je n'essayai pas de tomber dans un sommeil plus profond. Je me levai à l'aube, m'habillai et descendis. Ambrose n'était pas encore là, ce qui me donna une occasion d'examiner quelques documents dans le bureau.

Il y avait un peu de tout, bien que rien n'eût un caractère personnel comme, par exemple, des lettres adressées à Ambrose. Il y avait ce qui semblait être des copies d'articles de journaux relatant des événements bizarres, en particulier certains concernant Alijah Billington; il y avait un rapport couvert d'annotations à propos de quelque chose qui s'était passé peu après l'Indépendance mettant en cause un «Richard Bellingham ou Bollinham», que mon cousin avait identifié de son écriture comme étant «R. Billington»; il y avait des coupures de journaux récents que j'avais parcourues rapidement dans le quotidien de Boston avant de venir à Arkham et qui rapportaient deux disparitions aux environs de Dunwich. Je n'eus pas le temps de me pencher plus attentivement sur cette remarquable compilation car j'entendis mon cousin bouger et cessai donc de fouiner pour l'attendre.

C'était à dessein que je l'attendais là; je souhaitais en effet observer comment réagirait Ambrose au vitrail. Un peu comme je le prévoyais, en entrant il lança involontairement par-dessus son épaule un regard rapide dans cette direction. Je ne pus cependant décider si l'Ambrose de ce matin était l'homme qui m'avait accueilli à Arkham ou cet autre qui ressemblait plus à mon cousin et qui était venu me parler dans ma chambre la nuit dernière.

— Déjà levé, Stephen. Je vais préparer du café et des toasts. Il y a un journal récent quelque part. Je dépends du réseau de distribution rurale d'Arkham, vous savez — je ne vais guère en ville moi-même, et cela ne vaudrait pas la peine de payer un coursier pour venir si loin — même s'il n'y avait pas...

Il s'arrêta brutalement.

— S'il n'y avait pas quoi ? demandai-je carrément.

— La réputation de la maison dans la forêt.

— Ah, oui.

— Vous êtes au courant ?

— J'en ai vaguement entendu parler. Il resta un moment à me regarder et je pouvais voir qu'il avait l'air pris dans un dilemme, ce qui laissait entrevoir une fois de plus qu'il y avait quelque chose dont il désirait beaucoup me faire part tout en le redoutant ou, pour un motif qui ne m'était pas encore apparu, qu'il répugnait fortement à exprimer. Puis il fit demi-tour et quitta le bureau. Je n'étais intéressé ni par le journal récent

— qui datait de deux jours — ni par les autres journaux et documents pour le moment, mais je me tournai sur-le-champ vers le vitrail. Pour quelque raison, mon cousin craignait cette fenêtre et y trouvait à la fois un certain plaisir

— ou plutôt, comme j'avais pu le remarquer, une part de lui la craignait et quelque chose d'autre en lui l'aimait. Il n'était pas absurde de supposer que cette part d'Ambrose qui redoutait la fenêtre appartenait à l'aspect de sa personnalité qu'il m'avait montré la nuit précédente dans ma chambre, et que l'autre tenait de cette force qui l'avait mû juste avant cet épisode. J'examinai la fenêtre sous différents angles. Le dessin était composé de cercles concentriques traversés de rayons et des verres colorés aux couleurs pastel l'occupaient entièrement excepté quelques vitres transparentes vers le centre; il était sans aucun doute unique. Rien de comparable n'existait à ma connaissance dans aucun vitrail des cathédrales européennes ou des constructions gothiques américaines, ni par le dessin ni par les arrangements de couleurs; celles-ci différaient de celles des vitraux européens et américains en cela qu'elles présentaient une singulière harmonie, semblant se mélanger ou couler les unes dans les autres malgré les nuances variées de bleu, de jaune, de vert et de lavande, très claires sur le cercle extérieur et très foncées — presque noires — près de «l'œil» central de verre incolore. Tout se passait comme si, en fait, la coloration avait été soit diluée à partir du noyau noir vers le bord extérieur, soit concentrée dans un mouvement inverse, et les couleurs se fondaient si bien que toute attention prolongée provoquait

invariablement l'illusion d'une sorte de mouvance des couleurs elles-mêmes, comme si elles étaient encore en train de couler et de se mêler.

Mais ce n'était manifestement pas cela qui avait troublé mon cousin. Ambrose serait certainement parvenu tout seul aux mêmes conclusions, aussi rapidement que je l'avais fait; pas plus, sans doute, qu'il n'aurait été troublé par l'apparition d'un mouvement dans les cercles de plomb, chose qui était tout aussi inévitable si on observait la fenêtre suffisamment longtemps car le dessin était habile et adroit et il avait demandé un niveau remarquable, tant de capacité technique pour son exécution que d'imagination pour sa conception. Je fus très vite conscient de ces phénomènes susceptibles d'une explication scientifique mais, alors que je continuais d'observer cette extraordinaire fenêtre, il me sembla, non sans ressentir un certain malaise, que quelque chose de plus se produisait qui ne se soumettait pas aussi facilement à une rationalisation. C'était l'apparition intermittente d'un paysage ou d'un portrait qui surgissait inopinément, sans qu'on puisse la prévoir, sur le vitrail — pas tant comme une surimpression que comme si elle en naissait.

Je me rendis tout de suite compte que ce ne pouvait être le résultat d'un jeu de lumière, car la fenêtre donnait à l'Ouest et était complètement dans l'ombre à cette heure, la maison entière lui cachant le soleil; et, comme je m'en assurai assez vite en escaladant la bibliothèque pour regarder au-dehors par le cercle de verre blanc, ce n'était pas non plus quelque chose dans le champ de la baie, capable de réfléchir la lumière vers elle. Je la fixai attentivement pour l'étudier, mais rien ne se fit jour; j'étais incapable de définir aucune image complète mais on ne pouvait échapper à l'évidence qu'une certaine chose était suggérée par cette fenêtre et je me décidai à l'examiner soigneusement dans des conditions susceptibles de faire ressortir quoi que ce soit qui pourrait se trouver dissimulé dans le verre, en attendant une heure où la lumière du soleil, ou celle de la lune, serait la plus favorable.

Mon cousin cria de la cuisine que le petit déjeuner était prêt, et je laissai le vitrail sachant que j'avais tout le temps de poursuivre les investigations que je désirais effectuer car je n'avais pas l'intention de retourner à Boston avant d'avoir appris ce qui tourmentait Ambrose à un tel point, que maintenant que j'étais là, il ne voulait ou ne pouvait m'en faire part.

— Je vois que vous avez retrouvé quelques histoires à propos d'Alijah Billington, dis-je avec une franchise calculée en m'asseyant à

table.

Il acquiesça.

— Vous êtes au courant de mes recherches généalogiques et de mon goût pour le passé. Pouvez-vous m'apporter votre aide ?

— Pour ce qui est de vos recherches particulières ?

— Oui.

Je secouai la tête.

— Je crains que non. Il se peut que ces papiers m'éclairerent un peu. Cela vous ennuie-t-il que j'y jette un œil ?

Il hésita. Manifestement cela l'ennuyait, mais tout aussi clairement il ne désirait pas m'empêcher de regarder ce que j'avais déjà vu, bien qu'il ne sût pas exactement ce que j'avais lu.

— Oh, vous pouvez les regarder, ça m'est égal, dit-il avec insouciance. Je ne peux pas en tirer grand-chose. (Il avala un peu de café en me regardant pensivement :) A vrai dire, Stephen, je me suis laissé prendre dans cette affaire et je n'y trouve ni queue ni tête — et pourtant j'ai le sentiment absolu que, sans rien en connaître, il se passe ici des choses bizarres et terribles, des choses qu'on pourrait empêcher de se produire, si l'on savait comment.

— Quelles choses ?

— Je ne sais pas.

— Vous parlez par énigmes, Ambrose.

— Oui! (Il cria presque :) Tout est une énigme. C'est un fouillis d'énigmes, et je ne peux en découvrir ni le début ni la fin. Je croyais que tout commençait avec Alijah — mais je ne le pense plus. Et comment cela va-t-il se terminer, je n'en sais rien.

— C'est pour cela que vous m'avez appelé ? J'étais ravi d'avoir en face de moi le cousin

qui m'avait parlé dans ma chambre au cours de la nuit. Il opina.

— Dans ce cas, il vaudrait mieux que je sache tout ce que vous avez fait.

Il oublia son petit déjeuner et commença à parler. Tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était là, tout cela jaillit d'un coup; il ne me fit part d'aucun de ses soupçons, et me le dit;

ils n'avaient pas leur place dans un récit objectif. Il résuma ou exposa l'essentiel des documents qu'il avait trouvés — le journal de Laban, les articles des journaux sur les démêlés d'Alijah avec les gens d'Arkham un siècle et plus auparavant, les écrits du Rév. Ward Phillips, etc.; mais, dit-il, il fallait absolument que je Use tout cela avant de parvenir à tout ce à quoi il était arrivé. C'était vraiment, ainsi qu'il l'avait défini, une énigme, mais, comme lui, je pensais qu'il avait débouché sur les morceaux d'un gigantesque puzzle, que chaque pièce y avait sa place, et qu'importait peu leur actuelle et apparente indépendance. Et à chaque fait supplémentaire dont il me faisait part, je me rendais compte de l'odieux pouvoir de suggestion du piège où il se révélait que mon cousin Ambrose était pris. J'essayai de le calmer et le persuadai de terminer son petit déjeuner et de cesser d'occuper ses heures de veille et de sommeil avec cela de peur que ce ne devienne une obsession irrépressible.

Tout de suite après, je me mis au travail et commençai à lire attentivement tout ce qu'Ambrose avait trouvé et noté, dans le même ordre que celui qu'il avait suivi. Il me fallut largement plus d'une heure pour lire les différents papiers et documents qu'Ambrose m'avait préparés et quelque temps encore pour assimiler tout cela. C'était vraiment un «fouillis d'énigmes», comme avait dit Ambrose, mais on pouvait tirer quelques conclusions générales des faits bizarres, apparemment dispersés, exposés dans les écrits et les notes.

Le premier fait important qu'on ne pouvait manquer était qu'Alijah Billington (et avant lui, Richard Billington ? — ou bien devait-on dire, Richard Billington et après lui, Alijah Billington ?) avait été impliqué dans quelque affaire secrète dont on pouvait préciser la nature au vu des preuves disponibles. Il était possible qu'il se fût agi de quelque malignité, mais en l'admettant, il devenait nécessaire de prendre en compte la superstition des témoins provinciaux, les calomnies des racontars et les répétitions dues aux oui-dire et à la légende qui exagéraient les événements ordinaires sans aucun respect de la vérité. Les rumeurs et la légende indiquaient qu'Alijah Billington était détesté et craint, en grande partie parce que les conjectures au sujet des «bruits» qu'on entendait la nuit dans sa forêt étaient restées sans réponse. D'un autre côté, le Rév. Ward Phillips, le critique John Druven et probablement aussi le troisième larron du trio qui avait été voir Alijah Billington — Deliverance Westripp n'étaient pas des provinciaux. Au moins deux de ces messieurs croyaient certainement que les affaires dans lesquelles Alijah Billington était impliqué étaient foncièrement malignes.

Mais, où étaient les preuves contre Alijah pour soutenir pareille affirmation ? Il n'y avait que des présomptions à l'actif de la partie adverse. On pouvait les résumer très brièvement. Il y avait des «bruits» inexplicables qui ressemblaient à des «cris» ou à des «hurlements» d'«un animal» dans la forêt entourant la maison de Billington. John Druven, principal censeur d'Alijah, disparaissait dans des circonstances analogues à celles d'autres disparitions ayant eu lieu à proximité et son corps réapparaissait également de façon semblable. C'est-à-dire qu'il y avait eu diverses disparitions et qu'on avait retrouvé les cadavres des personnes manquantes assez longtemps après, tout indiquant pourtant que la mort était survenue peu de temps avant la découverte des cadavres. Aucune explication n'était offerte de cet intervalle de plusieurs semaines, voire plusieurs mois, entre la disparition et la réapparition. Druven avait laissé un mot accablant, laissant entendre qu'Alijah avait «mis quelque chose» dans la nourriture qu'il avait offerte aux trois hommes venus le voir, pas seulement pour altérer leur souvenir mais pour faire revenir Druven, ou au moins pour le rendre incapable de désobéir à cet ordre, si tel était le cas. Cela, bien entendu, laissait penser que le trio avait vraiment vu quelque chose. Mais ce n'était pas une preuve — c'est-à-dire, pas une preuve légalement recevable.

Même chose pour l'accusation contre Alijah Billington à son époque. Cependant, si on juxtaposait les faits, les sous-entendus et les allusions indirectes, passés et présents, on obtenait un tableau tout à fait en contradiction avec le portrait d'Alijah Billington, légèrement provocant et insolent, protestant ardemment de son innocence quant aux imputations faites par Druven et les autres. Même sans qu'on fût en mesure de fournir le moindre indice sérieux sur les occupations d'Alijah, les implications des faits dans leur ensemble étaient saisissantes, pour ne pas dire effrayantes. Ces faits, rassemblés sans égard à la période de temps qui séparait le plus ancien du plus récent, tendaient à maintenir une certaine inquiétude, difficile à ébranler, ainsi qu'un malaise grandissant nourri de doutes et d'incertitudes, car les suggestions sous-jacentes étaient affreuses.

Le premier de ces faits était les propres mots d'Alijah Billington dans la lettre où il s'attaquait à la critique de John Druven du livre du Rév. Ward Phillips, *Thaumaturgical Prodigies in the New English Canaan* : «... Il y a des choses dans l'existence qu'il vaut mieux laisser de côté et écarter du langage ordinaire.» Alijah Billington savait probablement de quoi il parlait, comme le Rév. Ward Phillips le souligna dans sa réponse. Si tel était le cas, alors les notes occasionnelles du garçon Laban dans son journal prenaient un sens plus fort. A partir de cette chronique, on pouvait accepter le fait que

quelque chose s'était réellement passé dans la forêt, avec l'aide d'Alijah Billington. Il était inconcevable qu'on puisse penser, ainsi que l'avait fait mon cousin Ambrose, qu'il s'agissait de contrebande; car c'eût été pure folie que d'accompagner cette activité de «bruits» comme ceux décrits à la fois dans les hebdomadaires d'Arkham et dans le journal du gamin. Non, il se passait quelque chose de bien plus incroyable et il y avait un parallèle suggestif et épouvantable entre l'un des récits du garçon et l'une de mes propres expériences au cours des dernières vingt-quatre heures. Laban avait écrit qu'il avait trouvé son compagnon, l'Indien Quamis, agenouillé, qui «disait d'une voix forte des mots dans sa langue que je ne comprenais pas... mais qui sonnaient à peu près comme Narlato ou Narlotep». Au cours de la nuit dernière j'avais été sorti du lit par la voix somnambulique de mon cousin qui criait : «la! Nyarlathotep.» Je ne pouvais douter que ces mots ne fussent les mêmes.

Cela suggérait par conséquent un comportement d'adoration chez l'Indien; mais il restait admis que les aborigènes avaient tendance à adorer n'importe quoi qui n'était pas immédiatement accessible à leur entendement; ce fait avait également été vérifié chez l'Indien d'Amérique aussi bien que chez le Noir d'Afrique qui, en de nombreux endroits, avait érigé le phonographe en objet sacré parce qu'il sortait complètement du domaine de sa compréhension.

Une autre question se présenta à la lecture des notes de Laban. Il me semblait que les pages manquantes correspondaient à- peu près à la période pendant laquelle le trio des enquêteurs avait rendu visite à Alijah Billington. Si c'était le cas, le garçon avait-il vu et relaté quelque chose qui aurait pu aider à découvrir ce qui s'était réellement passé ? Et son père avait-il trouvé par la suite ce qu'il avait écrit et l'avait-il sommairement détruit ? Cependant, Alijah aurait probablement détruit le journal en entier. Si vraiment il était impliqué dans des pratiques infâmes dans la forêt, ce que son fils racontait était accablant. Pourtant, les passages qui faisaient le plus d'effet prenaient place après les pages manquantes. Peut-être Alijah avait-il arraché les pages cruciales, estimant que ce qui précédait ne pouvait en aucun cas être accepté comme preuve et lui avait-il rendu ce cahier en lui ordonnant simplement de ne rien écrire d'autre sur des sujets de la sorte. Cela me paraissait l'explication la plus plausible et rendait parfaitement compte du fait que le journal était resté et avait été retrouvé par mon cousin Ambrose, puisque les parties les plus significatives n'y figuraient donc plus dès lors qu'Alijah avait arraché les pages qui lui déplaisaient.

Cependant, le plus troublant de ces rapprochements se trouvait dans la citation extraite du curieux livre intitulé : Des Sortilèges

Diaboliques de Démons aux Formes Inhumaines faits en Nouvelle-Angleterre : «On raconte qu'un certain Richard Billington, instruit d'une part par les Livres maudits et, d'autre part par un ancien sorcier des sauvages Indiens... érigea dans la forêt un grand Cercle de Pierres à l'intérieur duquel il adressait des prières au Diable, demeure de Dagon, en son nom et chantait certains rites magiques impurs de par les Saintes Ecritures... Il montrait en privé une grande terreur à propos de Quelque Chose qu'il avait appelé à venir du ciel dans la nuit. Il y eut cette année-là sept massacres dans les bois proches des Pierres de Richard Billington...» Ce passage était effroyable par ce qu'il impliquait, pour deux raisons inéluctables. Richard Billington vivait au moins deux cents ans auparavant. Mais, nonobstant le problème du temps, il existait des analogies entre les événements de cette époque et ceux du temps d'Alijah Billington et à nouveau entre ceux-ci et ce qui se passait aujourd'hui. Il y avait eu un «Cercle de Pierres» à l'époque d'Alijah; et il y avait eu également des meurtres mystérieux. Les ruines d'un cercle de pierres subsistaient encore maintenant et il semblait bien qu'une série de crimes commençait. Je ne croyais pas que, même en accordant le plus grand rôle possible au hasard et aux aléas, ces analogies puissent n'être que de simples coïncidences.

Mais, si on refusait les coïncidences, quoi d'autre ?

Il y avait les instructions d'Alijah Billington qui conjurait Ambrose et tout autre héritier de «ne pas appeler vers les collines». A mettre en parallèle, il y avait ce «Quelque Chose qu'il avait appelé à venir du ciel dans la nuit» qui effrayait tant Richard Billington. Si on devait écarter la coïncidence, il restait cela. Et c'était encore bien plus improbable que cette coïncidence. Mais il existait une clef; si absconses que fussent les recommandations qu'Alijah avait laissées, il avait cependant souligné que «la signification» de ces règles «sera trouvée dans les livres laissés dans la maison connue sous le nom de Maison de Billington au cœur de la Forêt de Billington» — bref, ici, entre ces murs, probablement dans ce bureau.

Le problème imposait de durs efforts à ma crédulité. En acceptant le fait qu'Alijah Billington était impliqué dans quelque chose dont il voulait que personne, hormis l'Indien Quamis, ne fût au courant, l'éventualité qu'il se fût débarrassé de John Druven d'une façon quelconque devenait recevable. Donc, ses pratiques avaient dû être illégales; en outre, les circonstances exactes de la mort de Druven étaient la source de bien des conjectures, non seulement au sujet d'Alijah lui-même, mais encore quant aux méthodes qu'il avait employées pour consommer la fin de Druven d'une manière identique à celle des victimes du pays de Dunwich. Le cheminement était

logique de l'acceptation de l'hypothèse fondamentale selon laquelle Alijah avait réussi à supprimer Druven jusqu'à l'hypothèse induite qu'il avait également trempé dans les autres meurtres. Le schéma était le même.

Mais, tout au long de cette démarche, on trouvait une série de conjectures et de postulats qui exigeaient de telles concessions pour qu'on les acceptât que quiconque espérant en venir à bout finirait par perdre complètement le nord à moins de renier tout ce qu'il avait cru précédemment et de repartir sur des bases entièrement nouvelles. Si Richard Billington avait vraiment appelé quelque «Chose» à venir du ciel la nuit, qu'était-ce ? La science ne connaissait pas de «Chose» pareille à moins qu'on ne veuille bien admettre, à titre expérimental, que quelque créature issue des ptérodactyles, aujourd'hui disparus, existait encore deux siècles auparavant. Mais c'était plus improbable que l'autre explication; la question du ptérodactyle avait été définitivement tranchée par la science qui n'avait d'ailleurs enregistré l'existence d'aucune autre «Chose» volante. De plus, personne n'avait jamais écrit que la «Chose» volait. Comment alors était-elle sortie du ciel ?

Je hochai la tête, de plus en plus désorienté, et mon cousin en entrant me sourit un peu nerveusement.

— Est-ce trop pour vous aussi, Stephen ?

— Si j'y réfléchis, oui! Mais les instructions laissées par Alijah indiquent que la clef se trouve dans les livres de cette bibliothèque. Les avez-vous examinés ?

— Mais lesquels, Stephen ? Il n'y a pas la moindre indication.

— Pas du tout, je ne suis pas d'accord avec vous. Il y en a plusieurs. Nyarlathotep ou Narla-top ou comme vous voudrez l'épeler. Yog-Sotot ou Yogge-Sothothe — encore comme vous préférez. Ils apparaissent dans le journal de Laban, dans le rapport de Mme Bishop, dans les lettres de Jonathan Bishop — et il y a certaines autres allusions dans les lettres de Bishop que nous pourrions essayer de retrouver dans ces vieux livres.

Je me tournai une fois de plus vers les lettres de Bishop auxquelles Ambrose avait joint ce qu'il avait découvert dans les archives des journaux d'Arkham au sujet de la mort des personnes que Jonathan Bishop avait mentionnées. Il existait un parallèle troublant ici aussi dont je n'eus pas le cœur de faire part à Ambrose, tellement il avait l'air souffrant et ravagé comme s'il n'avait pas dormi; mais on ne pouvait oublier que, ainsi que les curieux qui avaient espionné Jonathan Bishop avaient disparu pour être retrouvés morts bien plus

tard, de même en était-il allé pour John Druven qui s'était mêlé continuellement des affaires d'Alijah Billington. En outre, quoi qu'on pût penser de l'improbabilité des événements, il était indéniable que ceux que Jonathan Bishop avait mentionnés avaient vraiment disparu, c'était dans les journaux au vu de tous ceux qui désiraient le lire.

— Et même, fit mon cousin Ambrose quand je relevai les yeux, je ne saurais pas par où commencer. Tous ces livres sont anciens, et nombre d'entre eux sont difficiles à déchiffrer. Je crois que certains sont des manuscrits reliés.

— Cela n'a pas d'importance. Nous avons tout le temps. Nous ne sommes pas obligés de le faire aujourd'hui.

Il parut soulagé d'entendre cela et était sur le point de poursuivre la conversation quand un coup fut frappé à la porte principale et il se leva pour aller voir. Je tendis l'oreille et l'entendis faire entrer quelqu'un; je dissimulai rapidement les papiers et les documents que j'avais lus. Mais il n'amena pas ses visiteurs, il y en avait deux, dans le bureau et au bout d'une demi-heure il les raccompagna et revint dans la pièce.

— C'étaient deux policiers du Comté, expliqua-t-il. Ils s'occupent des meurtres — des disparitions plutôt — survenus du côté de Dunwich. C'est une chose terrible, je crois; si on les trouve tous dans le même état que le premier, ce sera quelque chose que personne par ici ne risquera d'oublier.

Je soulignai que Dunwich était notoirement décadent.

— Mais pour quelle raison sont-ils venus vous voir, Ambrose ?

— Il semble qu'il y ait eu des rumeurs au sujet de bruits — il a parlé de cris — que des habitants auraient entendus et, comme nous ne sommes pas trop loin de l'endroit où Osborn a disparu, ils pensaient que j'aurais pu entendre quelque chose.

— Bien sûr, vous n'avez rien entendu.

— Non, certainement pas.

Les sinistres ressemblances entre le déroulement des événements passés et actuels ne paraissaient guère lui sauter aux yeux; ou alors, il ne le montrait pas. Je ne jugeai pas à propos d'attirer son attention là-dessus et changeai de sujet. Je lui dis que j'avais rangé les papiers et avançai l'idée d'aller nous promener avant le déjeuner, prétendant que l'air frais lui ferait du bien. Il approuva d'assez bon cœur.

Nous sortîmes donc. Un vent vif s'était levé, annonçant que l'hiver n'était pas bien loin; les feuilles tombaient abondamment des vieux arbres que je regardais avec un sentiment de malaise en pensant à la

vénération dont les arbres étaient l'objet de la part des anciens Druides. Mais ce fut une impression éphémère indubitablement suscitée par les préoccupations que j'entretenais au sujet du cercle de pierres à côté de la tour cylindrique — car notre «promenade» n'était plus ou moins rien d'autre qu'un moyen détourné d'aller jusqu'à la tour en compagnie de mon cousin, de peur qu'il ne pense que je désire la voir, ce que j'aurais certainement fini par faire, seul, si je n'étais parvenu à l'y emmener.

Assez délibérément, je choisis un chemin indirect, évitant la zone marécageuse qui s'étendait entre la tour et la maison, décrivant une grande boucle pour arriver à la tour par le Sud, le long du lit asséché de l'ancien affluent de la Miskatonic. Mon cousin faisait de temps à autre des remarques sur l'ancienneté des arbres et notait sans cesse qu'il n'y avait pas la moindre souche qui portât des traces de hache ou de scie; je ne pouvais déterminer si sa voix avait le ton de la fierté ou du doute. J'exprimai l'avis que les vieux chênes faisaient penser aux arbres des Druides, ce qui me valut un regard pénétrant de sa part. Il voulut savoir ce que je connaissais des Druides. Je lui répondis que je ne savais relativement pas grand-chose. Avais-je jamais pensé qu'il pût y avoir un lien fondamental entre nombre d'anciennes religions ou croyances religieuses telles que le Druidisme ? Cela ne m'était pas arrivé et je le lui dis. Les structures mythiques étaient bien entendu foncièrement semblables; tout provenait de la peur ou de la curiosité envers l'inconnu, et les faiseurs de mythes étaient encore parmi nous; mais il fallait faire une distinction entre une simple structure mythique et des croyances religieuses ainsi qu'entre les superstitions et les légendes d'une part, les credos et les principes éthiques et moraux de l'autre. Il ne répondit rien à tout cela.

Nous marchâmes quelque temps en silence, puis un incident des plus bizarres se produisit. Cela se passa au moment même où nous atteignions le lit asséché de l'affluent.

— Ah, dit-il d'une voix plutôt vulgaire, différente de son ton habituel, nous voilà arrivés au Misquamacus.

— Le quoi ? demandai-je, le regardant avec un air probablement ébahi.

Il me rendit mon regard, ses yeux paraissant manifestement réacommoder. Il balbutia :

— Q-quoi ? Q-q-qu'est-ce que c'était, Stephen ?

— Comment avez-vous dit que ce ruisseau s'appelait ?

Il secoua la tête.

— Je n'en ai pas idée.

— Mais vous venez de le dire.

— Voyons, c'est impossible. Je ne suis pas au courant qu'il ait jamais eu un nom.

Il semblait sincèrement surpris et un peu irrité. Voyant cela, je n'insistai point; je me dis que peut-être j'avais mal entendu ou que peut-être même mon imagination commençait à me jouer des tours; pourtant, il avait donné un nom au ruisseau qui coulait là jadis. Et ce nom sonnait en tous points comme celui de cet «ancien sorcier» des Wampanaug, ce vieux «magicien» qui avait prétendument fini par vaincre et emprisonner la «Chose» qui avait harcelé Richard Billington!

L'incident me toucha très désagréablement. J'avais déjà soupçonné que les difficultés dans lesquelles se débattait mon cousin étaient beaucoup plus sérieuses que lui-même, ou moi en l'occurrence, ne le craignait. La nature de cette révélation fortuite transformait cette appréhension en certitude. Mais j'allais bientôt être le témoin de ce qui apporterait une confirmation saisissante à mes soupçons.

Sans échanger d'autres paroles, nous remontâmes facilement le lit asséché de l'affluent et débouchâmes tout d'un coup du sous-bois qui entourait l'endroit où s'élevait la tour : une île de sable et de gravier où des rocs saillaient près de la tour en une circonférence fruste. Mon cousin avait utilisé au sujet de ces pierres le mot «druidiques», mais, je m'en rendis compte immédiatement, cela n'y ressemblait guère, car elles ne présentaient aucune des configurations si caractéristiques des ruines de Stonehenge, par exemple. Pourtant, ce cercle de pierres, aujourd'hui bien endommagé ou chargé par le poids des ans d'étranges et stériles dépôts alluviaux, portait les signes évidents qu'il était l'œuvre de l'homme; le cercle avait l'air fonctionnel plutôt que décoratif et semblait n'avoir été fait que pour servir de cadre à la tour cylindrique, ce qui confirmait de façon très précise ce que j'avais lu dans les notes et les documents.

J'avais déjà vu et examiné cette tour assez souvent mais, à peine avais-je pénétré dans le cercle des pierres brisées que ce fut comme si c'était véritablement la première fois que je visitais ce site. J'attribuai cela en partie à cette lecture, qui avait éclairé ma lanterne, des faits rassemblés par Ambrose; mais d'un autre côté c'était également dû à une certaine modification de l'atmosphère. Je m'en aperçus aussitôt; tandis que jusqu'ici la tour m'avait impressionné en tant que vieille relique solitaire d'un âge perdu dans un passé obscur, j'avais maintenant la conviction absolue qu'il s'agissait de quelque chose de totalement en dehors du temps. Cela pouvait provenir de la

connaissance précise de son ancienneté qui lui avait d'abord conféré cette aura du temps, mais peut-être était-ce autre chose, car la tour de pierre qui m'avait souvent paru être un rappel brillant d'âges révolus semblait à cet instant un édifice trapu, presque redoutable, qui dégageait un effluve malin, impénétrable au temps, accompagné de la douceâtre sensation d'une troublante odeur de pourriture.

Néanmoins, je m'avançai vers elle comme si c'était la première fois — et vraiment je n'avais guère besoin d'imagination pour croire que c'était une expérience nouvelle pour moi. Je connaissais très bien l'aspect des pierres mais je désirais pénétrer à l'intérieur pour examiner les figures gravées le long des marches ainsi que ce dessin sur le grand moellon plus récent que mon cousin avait enlevé du toit. Il était évident à première vue que le motif sculpté de l'escalier était exactement le même, en réduction, que celui du vitrail qui se trouvait dans le bureau de la maison d'Ambrose. D'un autre côté, le dessin de la pierre descellée était curieusement antinomique — une étoile par opposition à un cercle, un losange et une colonne de feu ou quelque chose d'approchant par opposition aux lignes radiales. J'étais sur le point d'émettre une remarque à propos des analogies du motif répétitif quand mon cousin apparut sous le porche et quelque chose dans sa voix m'avertit de me taire.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Il n'y avait pas seulement de l'indifférence dans sa question, mais aussi de l'hostilité. Je devinai immédiatement que mon cousin était redevenu celui qui m'avait accueilli à la gare d'Arkham et avait si manifestement souhaité que je m'en retourne à Boston. Je ne pouvais éluder la question qui me vint tout de suite à l'esprit — dans quelle mesure la proximité de la tour avait-elle influencé son humeur ? Mais je ne dis rien, ni de ce que je pensais ni de ce que j'avais découvert; je fis simplement observer que la tour devait être très ancienne et les motifs très primitifs mais sans «signification»; et bien que son regard pesât sur moi quelques instants, sombre et morne, il parut satisfait et quitta le seuil, ajoutant d'un ton bourru qu'il était temps de rentrer à la maison car il était bientôt l'heure de déjeuner et il ne voulait pas passer trop longtemps à le préparer.

J'accédai à son désir et m'empressai auprès de lui, devisant gaiement de ses talents culinaires, laissant entendre tout au long du chemin qu'il devrait s'offrir les services d'un bon cuisinier et se débarrasser d'une tâche qui, bien qu'agréable comme délassement, devait inévitablement devenir terriblement ennuyeuse; et finalement, quand nous arrivâmes en vue de la maison, j'alléguai l'heure tardive pour suggérer que nous devrions plutôt aller jusqu'à Arkham et déjeuner là-bas dans un restaurant.

Il accepta d'assez bonne grâce, quoique je ne m'y attendisse point, et peu de temps après nous roulions sur le chemin d'Aylesbury vers cette ancienne ville hantée où j'espérais bien avoir une occasion de quitter mon cousin assez longtemps pour faire un tour à la bibliothèque de la Miskatonic University et découvrir moi-même, si possible, à quel degré les notes de mon cousin étaient fidèles aux articles parus dans les journaux d'Arkham sur les activités d'Alijah Billington.

Cette occasion se présenta plus vite que je ne l'attendais, car nous avions à peine terminé notre repas qu'Ambrose se rappela avoir plusieurs courses à faire. Il m'invita à l'accompagner, ce que je refusais prétendant vouloir m'arrêter à la bibliothèque pour saluer le Dr Armitage Harper que j'avais connu l'année précédente au cours d'un colloque scientifique à Boston et, m'assurant qu'Ambrose en avait pour une heure, je décidai de le retrouver à ce moment-là à l'entrée du Quadrangle dans Collège Street.

Le Dr Harper qui avait abandonné ses fonctions les plus prenantes disposait d'un bureau personnel au second étage du bâtiment de la bibliothèque Miskatonic et restait là à la disposition des bibliophiles et des collègues spécialisés dans l'histoire du Massachusetts sur laquelle il faisait autorité. C'était un vieux monsieur distingué qui ne paraissait absolument pas ses soixante-dix ans et quelque, avec sa moustache et sa barbe argentées soigneusement taillées et la vivacité de ses yeux foncés. Bien que nous ne nous fussions parlé qu'à deux reprises, la dernière fois remontant presque à un an, il n'hésita qu'un court instant avant de me reconnaître et sembla très content de me voir tout en m'expliquant qu'il étudiait un ouvrage d'un auteur du Middle West qu'on lui avait recommandé mais qu'il le trouvait trop prolix quoique attachant.

— Encore loin de Thoreau, fit-il avec un doux sourire en me montrant que le livre qu'il mettait de côté s'appelait Winsburg, Ohio de Sherwood Anderson.

— Qu'est-ce qui vous amène à Arkham, monsieur Bâtes ? me demanda-t-il en se renversant dans son fauteuil.

Je répondis que j'étais venu voir mon cousin Ambrose Dewart et, comme je voyais que ce nom n'évoquait rien pour lui, j'ajoutai que mon cousin était le légataire du domaine de Billington et que c'était au sujet de mon séjour là-bas que j'avais pris la liberté de venir le consulter.

— Billington est un nom ancien dans cette partie du Massachusetts, fit le Dr Harper sèchement.

Je répliquai que je le pensais également mais que personne ne semblait désireux de préciser de quelle sorte d'ancien nom il s'agissait, et qu'autant que je puisse en juger, il n'était certainement pas l'objet d'un respect tenace.

— Gentilhomme, je crois, dit-il. Je dois avoir les armoiries quelque part ici dans mes dossiers.

Gentilhomme sans aucun doute, je le savais. Mais quels faits tangibles le Dr Harper pouvait-il me confier au sujet de Richard Billington ou même d'Alijah Billington ?

Le vieil homme souriait, les yeux plissés.

— Nous avons certains livres où il est fait mention de Richard — pas très flatteusement, je le crains; et tout ce qu'on sait d'Alijah est consigné dans les articles des hebdomadaires contemporains.

Je n'étais guère satisfait et mon expression dut le lui montrer.

— Mais vous devez savoir tout cela, poursuivit-il.

J'acquiesçai que je connaissais ce qui avait été publié. J'ajoutai que j'avais été impressionné par les analogies entre ce qu'on rapportait de Richard Billington et l'histoire d'Alijah. Tous les deux, semblait-il, étaient impliqués dans des activités hautement suspectes, quoique leur caractère illégal n'eût pas été prouvé.

Le Dr Harper devint sérieux. Il resta silencieux pendant quelque temps, d'un silence qui manifestait un combat intérieur : se taire ou non. Mais bientôt il commença de parler avec l'air de peser ses mots. Oui, il avait eu connaissance des légendes au sujet des Billington et de la Forêt de Billington depuis pas mal d'années; elles constituaient en fait une partie assez essentielle de la mythologie du Massachusetts — quelque chose qui ressortissait presque d'une survivance de l'époque de la fièvre de la sorcellerie, bien que, d'un point de vue chronologique, certains récits fussent antérieurs aux procès. Il semblait exister quelques fondements à ces légendes dans les faits réels, encore qu'il fût impossible de préciser dans cette perspective la part de vérité qui avait permis de faire crédit aux histoires saugrenues colportées des années auparavant et facilement crues à cette époque, si oubliées qu'elles fussent aujourd'hui. Il était néanmoins exact que Richard Billington avait été considéré en ce temps-là comme un sorcier ou un magicien et qu'Alijah Billington avait attiré sur lui la réputation de procéder à de sombres opérations la nuit dans sa forêt. Il fallait s'attendre à ne pas pouvoir empêcher les histoires de s'accumuler sur des bases pareilles; de tels récits étaient rapidement apparus et, à courir de bouche en bouche, ils avaient finalement acquis un grand nombre de variantes et de détails divers qui avaient

bientôt arraché l'histoire primitive à l'empire de l'étrange et du terrible pour la conduire dans celui du grotesque et de l'incroyable. Ainsi le noyau de vérité originel avait pour ainsi dire été noyé.

Il semblait cependant à peu près certain, admit-il, que les deux Billington manigançaient «quelque chose». Si on s'y reportait maintenant, avec vin siècle et plus de recul, les pratiques des Billington auraient pu avoir des rapports avec la sorcellerie; il se pourrait également qu'elles eussent été en relation avec certains autres rites dont lui, Harper, entendait parler de temps en temps, des cultes fréquents dans les forêts de l'intérieur, le pays de Dunwich et d'Innsmouth par exemple, et qui appartenaient bien, de par leur nature, à une ancienne race étrangère car rien en eux ne suggérait le moindre trait dont on aurait pu dire qu'il trouvait son origine en l'homme — à moins de rapprocher cela de certains rites druidiques chez lesquels l'adoration d'êtres invisibles dans les arbres et autres choses analogues étaient tout à fait courantes.

Je lui demandai s'il voulait me laisser entendre que les Billington avaient adoré les dryades ou quelque autre créature mythologique.

Non, il ne pensait pas aux dryades. Il y avait certaines survivances étranges et horribles de religions ou de cultes bien plus archaïques que tout ce que l'homme connaissait. Relativement, elles étaient si secondaires que les savants et autres chercheurs manquaient généralement de s'y attaquer, ce qui avait pour conséquence de laisser à des spécialistes mineurs le soin d'amasser le plus possible de renseignements susceptibles d'éclairer les croyances et les religions anciennes des peuples les plus primitifs de cette terre.

A son avis, donc, mes ancêtres pratiquaient une espèce de religion bizarre et primitive ?

D'une certaine façon, oui. Il ajouta qu'il y avait sans doute — si j'avais lu les archives — une très forte probabilité que les pratiques religieuses auxquelles s'adonnaient Richard et Alijah Billington impliquent des sacrifices humains, sans que c'eût jamais été prouvé. Cependant, Richard et Alijah avaient tous les deux disparu — Richard, personne ne savait où, Alijah, en Angleterre où il était mort. Il m'affirma que toutes les légendes et les ragots de bonnes femmes au sujet de la survie de Richard n'avaient aucun sens; de pareils contes naissaient trop facilement et étaient colportés par la crédulité humaine. Richard et Alijah survivaient uniquement dans la mesure où la lignée se continuait en la personne d'Ambrose Dewart, et la mienne par voie de conséquence; les rapports contraires étaient le fruit de gratte-papier qui cherchaient à choquer et à épouvanter leurs lecteurs par des descriptions hautes en couleur d'incidents banals qui avaient

enflammé leur imagination. Il admettait cependant qu'il y avait une autre sorte de survivance — ce qu'on appelait résidu psychique, l'attardement du Mal sur les lieux où Il avait jadis régné.

— Ou du Bien ? demandai-je.

— Disons simplement force, rétorqua-t-il en souriant de nouveau. Il se peut très bien qu'une espèce de force ou de violence subsiste encore sur la maison de Billington. Allons, monsieur Bâtes, vous l'avez peut-être sentie vous-même.

— Oui.

Il était surpris et non agréablement. Il tressaillit légèrement et tenta encore une fois un mince sourire.

— Dans ce cas, je n'ai rien besoin d'ajouter.

— Mais si, je vous en prie, donnez-moi enfin votre explication là-dessus. Dans cette vieille maison, j'ai ressenti un mal qui rongea tout, et je n'y comprends rien.

— Alors, cela semblerait indiquer qu'il y a été fait du mal — peut-être ce même mal qui fut le fondement essentiel des histoires qu'on a racontées plus tard sur Richard et Alijah Billington. De quelle nature, ce mal, monsieur Bâtes ?

Je ne pouvais l'expliquer facilement, car d'exprimer mon expérience avec des mots, en ôtait la peur et la terreur — réactions que je n'avais pas éprouvées sur le moment mais qui se manifestaient rétrospectivement. Pourtant, le Dr Harper écouta gravement sans m'interrompre et, à la fin de mon bref exposé, il resta un certain temps à ruminer ses pensées.

— Et comment se comporte Dewart devant tout cela ? finit-il par demander.

— Voilà, plus que tout le reste, ce qui m'amène ici.

Sur quoi, je me lançai dans un discours circonspect sur l'apparent dédoublement de personnalité de mon cousin, omettant le plus de détails que je pouvais pour ne pas faire attendre Ambrose.

Le Dr Harper écoutait avec une attention soutenue et quand j'eus terminé il observa encore un long silence méditatif avant de risquer l'idée que, sans aucun doute, la maison et la forêt exerçaient une «néfaste influence» sur mon cousin et que ce serait vraiment une bonne chose si on pouvait l'écarter de la maison pour un moment — «Disons, pour l'hiver» — de façon qu'on puisse estimer l'effet produit par ce changement.

— Où pourrait-il aller ? demanda-t-il enfin.

Je répondis rapidement qu'il pourrait venir chez moi, à Boston, mais reconnus que j'avais espéré saisir l'occasion d'étudier quelques-uns des vieux livres de la bibliothèque de mon cousin : ceux de Billington. Avec l'assentiment d'Ambrose, je pourrais très bien les emporter. Mais je doutais fort qu'il fût d'accord pour passer l'hiver à Boston à moins que je ne lui parle au bon moment et j'en fis part au Dr Harper qui exprima avec la plus grande fermeté l'avis contraire. Selon lui, Ambrose comprendrait parfaitement que c'était pour son bien qu'il devait déménager pour quelque temps, eu égard particulièrement aux événements de Dunwich qui n'annonçaient rien de bon pour les alentours et ses habitants.

Je fis mes adieux au Dr Harper et je sortis sous les rayons du soleil d'automne attendre Ambrose qui arriva légèrement en retard. Je remarquai aisément qu'il était morose et maussade; il ne fit aucun effort de conversation pendant un certain temps après la sortie de la ville; il me demanda alors sèchement si j'avais vu le Dr Harper, et ce fut tout. Il ne voulut connaître aucun détail de ma visite, et je ne lui en aurais pas donné car cela l'aurait froissé de penser que nous avions pu parler de lui peu ou prou — froissé et peut-être même davantage. Notre retour à la maison se déroula donc dans le silence le plus complet.

L'après-midi touchait maintenant à sa fin et mon cousin se mit en devoir de préparer le dîner tandis que je m'affairais dans la bibliothèque. Je ne savais par où commencer pour choisir les livres que j'espérais persuader Ambrose de me laisser emporter quand nous partirions; je les examinai donc un par un à la recherche de la mention de l'un quelconque de ces mots clefs qui se trouvaient répétés dans les papiers et les documents avec une telle fréquence qu'on pouvait considérer qu'ils constituaient des pistes sérieuses vers la solution du problème auquel mon cousin était confronté. De nombreux livres sur les rayons se révélaient être des chroniques d'une certaine valeur historique et généalogique concernant la région et les grandes familles; mais, en gros, ils avaient l'air d'ouvrages orthodoxes, certainement financés par des personnes, des groupes familiaux ou des organisations quelconques et n'offraient d'intérêt que pour les généalogistes, bourrés comme ils l'étaient de baroques illustrations d'arbres de familles. Cependant, au milieu de ces ouvrages il y en avait d'autres, pas du tout orthodoxes, certains très fatigués, d'autres recouverts d'un cuir patiné par un usage intensif de nombreuses années auparavant. Parmi eux très peu étaient écrits dans une langue que j'ignorais, quelques autres en latin ou en caractères gothiques anglais, tandis que quatre étaient manuscrits — transcriptions

apparemment incomplètes d'ailleurs — mais reliés. C'était dans ceux-ci que j'espérais trouver ce que je cherchais.

Je pensai d'abord que c'était soit Richard, soit Alijah Billington qui avait exécuté ces fastidieuses copies mais un bref examen suffit à me convaincre que ce n'était pas le cas, car l'orthographe en était souvent trop grossière pour appartenir à des personnes cultivées comme l'étaient les deux Billington, pour autant qu'il me fût donné de le savoir. En outre, il y avait des annotations d'une écriture postérieure qui était presque certainement celle d'Alijah Billington. Rien n'indiquait qu'aucun de ces recueils manuscrits eût jamais appartenu à Richard Billington, mais il aurait pu être à lui car la plupart étaient vraiment vieux et quoique nulle date n'apparût dans le texte, il semblait très probable que la plus grande partie était antérieure à Alijah Billington.

Je choisis l'un de ces volumes manuscrits, ni bien épais ni très lourd et me renversai dans un fauteuil pour l'étudier soigneusement. La couverture ne portait pas de titre et était faite d'un cuir singulièrement fin dont le grain évoquait la peau humaine; mais à l'intérieur, juste avant le texte, il y avait, sans préface aucune, l'inscription suivante : Al Azif — le Livre de l'Arabe. Je le feuilletai rapidement et estimai qu'il était composé de traductions fragmentaires d'un ou plusieurs textes dont un au moins était en latin et un autre en grec. En outre, de nombreuses feuilles présentaient des pliures apparentes ainsi que des annotations assez hermétiques — Br Muséum, Bib Nationale, Widener, Univ Buenos Aires, San Marcos — encore qu'en y regardant de plus près je me rendis compte que ces notes indiquaient une origine et renvoyaient à un certain nombre de musées, de bibliothèques et d'universités célèbres de Londres, Paris, Cambridge, Buenos Aires et Lima; on remarquait également des dissemblances très nettes dans l'écriture, ce qui prouvait que pas mal de mains avaient participé à ce recueil. Tout cela laissait nettement supposer que quelqu'un — peut-être Alijah lui-même — avait été éperdument soucieux de se procurer les parties essentielles de ce livre et avait sans doute payé diverses personnes pour qu'elles aillent aux endroits où l'on en trouvait des exemplaires, car ce devait être extrêmement rare, et copient les pages qu'il pourrait ensuite composer et relier pour sa bibliothèque personnelle. Il était évident, cependant, que le livre était loin d'être complet et qu'on avait fait une légère tentative de mise en ordre, quoique les annotations témoignent que celui, quel qu'il fût, qui l'avait préparé pour le relier avait d'abord cherché avec acharnement à trouver quelque cohérence entre des pages qu'on avait dû lui envoyer d'un, peu partout dans le monde.

Comme je le feuilletais une deuxième fois, plus lentement,

j'aperçus enfin l'un de ces noms associés aux histoires de la Forêt et je m'arrêtai à cette page couverte d'une écriture très fine, comme des pattes d'araignée, difficile à déchiffrer mais distinguée. Je l'approchai de la lampe et commençai de lire.

«Il ne faut jamais oublier que l'homme n'est ni le plus ancien ni le dernier des Maîtres de la Terre; ou plutôt que la plus noble part de la vie et de la matière soit la seule à se déplacer. Les Anciens furent, les Anciens sont et les Anciens seront. Non dans les espaces connus de nous mais entre eux, Ils vont, calmes et originels, sans dimension et à nous invisibles. Yog-Sothoth connaît le portail, car Yog-Sothoth est le portail. Yog-Sothoth est la clef et le gardien du portail. Passé, présent, avenir — ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, tout est un en Yog-Sothoth. Il sait par où les Anciens arrivèrent jadis, et par où Ils resurgiront en temps venu quand le Cycle sera révolu. Il sait pourquoi aucun ne peut Les voir lorsqu'ils vont. Parfois, les hommes peuvent déceler Leur présence à Leur odeur, étrange aux narines et qui fait penser à une créature d'un trop grand âge; mais de Leur apparence nul homme n'en peut connaître, sauf rarement sous les traits de ceux qu'ils ont engendrés avec l'humanité, qui sont horribles à voir, et trois fois effroyables sont Ceux qui les ont procréés; cependant de ces rejetons il y a plusieurs genres, d'apparences très diverses depuis la plus pure image de l'humain jusqu'à cette forme invisible et sans substance qui n'est autre qu'Eux. Invisibles, Ils marchent, fétides, Ils marchent dans ces endroits désolés où les Paroles furent prononcées et les Rites hurlés durant Leurs Spoques qui sont dans le sang et diffèrent de celles de l'homme. Leurs voix font parler le vent; Leurs consciences font murmurer la Terre. Ils courbent la forêt, Ils meuvent les vagues, Ils broient la cité — et pourtant ni la forêt, ni l'océan, ni la ville n'aperçoivent cette main qui châtie. Kadath dans la lande froide. Les connus, mais quel homme connaît Kadath ? Le désert glacé du Sud et les

Iles englouties de l'océan retiennent les pierres où Leur signe est gravé, mais qui a vu la cité enfouie dans les glaces ou la tour close, depuis longtemps couverte d'algues et d'anatifes ? Le Grand Cthulhu est Leur parent, encore ne peut-il qu'à peine Les distinguer. Telle l'infamie, la race de l'homme Les connaîtra. Leurs mains sont à la gorge de l'homme à jamais, du commencement des temps jusqu'à la fin des temps, pourtant nul ne Les voit; et Leur maison ne fait qu'un avec votre seuil protégé. Yog-Sothoth est la clef du portail où les sphères se rejoignent. L'homme règne aujourd'hui où jadis Ils régnerent; bientôt Ils régneront de nouveau où l'homme règne aujourd'hui. Après l'été vient l'hiver et après l'hiver, l'été. Ils

attendent, patients et puissants, car ici Ils seront de nouveau les Maîtres, et à Leur revenue, nul ne Les contestera et tous Leur seront soumis. Ceux qui savent des portails seront forcés d'ouvrir la voie pour qu'Ils viennent et Les serviront comme Ils l'ordonneront, mais ceux qui ouvrent la voie sans le savoir S'apprendront seulement un peu plus tard.»

Là venait une interruption et bientôt une autre page commençait. Mais l'écriture était différente, l'origine également; elle était sans doute beaucoup plus ancienne que celle que je venais de lire car non seulement le papier lui-même était plus jauni, mais l'écriture en était aussi plus **archaïque**.

«Il se passa donc comme c'avait été dit jadis, qu'il fut emporté par ceux qu'il avait bravés et plongé au plus profond des profondeurs de la Mer, et placé à l'intérieur de la Tour aux anafes qu'on dit s'élever parmi les grandes ruines qui sont la Cité engloutie (R'lyeh), et enfermé là par le Signe des Anciens et, dans Sa fureur contre ceux qui L'avaient emprisonné, Il continua de S'attirer Leur courroux, et Eux, S'abattant sur Lui pour la seconde fois, Lui imposèrent l'apparence de la Mort, mais Le laissèrent rêver à cette place sous les eaux immenses, et retournèrent dans ce lieu d'où Ils étaient venus qui a pour Nom Glyn-Vho, et se trouve parmi les étoiles; et Il observent la Terre du temps où les feuilles tombent à celui où le paysan retourne une fois encore à ses champs. Et c'est Là qu'il reposera, à jamais rêvant, dans Sa maison de R'lyeh vers laquelle à ce moment tous Ses favoris nagent et se démènent contre toutes sortes d'obstacles et se disposent pour attendre Son Réveil, impuissants à toucher le Signe des Anciens car ils craignent Son grand pouvoir et savent que le Cycle doit revenir, et Il sera libéré pour étreindre la Terre encore et en faire Son Royaume et braver les Anciens Dieux de nouveau. Or, à ses frères il advint de même qu'Il furent emportés et jetés en bannissement par Ceux qu'ils avaient bravés, Lui Qu'on ne doit pas nommer étant envoyé dans l'espace Extérieur, au-delà des Etoiles, et avec les autres pareillement, jusqu'à ce que la Terre fût libérée d'eux et que Ceux qui étaient venus sous la forme de Tours de Feu retournassent d'où Il provenaient, et qu'on ne Les vît plus, et que sur toute la Terre la paix vînt alors et subsistât tandis que Leurs favoris se rassemblaient et cherchaient les voies et les manières de libérer les Anciens et attendaient alors que l'homme vînt prier en des lieux secrets et maudits pour ouvrir le Portail.»

Je m'attaquai résolument à la page suivante qui était un peu plus petite, faite d'un papier pelure et qui portait tous les signes d'une rédaction subreptice, peut-être sous les yeux d'un gardien car le

copiste avait utilisé toutes sortes d'abréviations, si bien qu'il était nécessaire de s'arrêter de temps en temps, sans compter les difficultés posées par l'écriture elle-même, pour supputer le sens des mots. Ce troisième fragment semblait suivre le second de plus près que ce dernier ne le faisait du premier que j'avais lu.

«Il est écrit au sujet des Anciens, Il attendent toujours au Portail et le Portail est partout de tout temps, car Il ne connaissent ni le temps ni l'espace mais sont en tous temps & tous lieux à la fois sans paraître, & il y a ceux parmi Eux qui peuvent prendre formes & traits variés & n'importe quelle forme & visage, & les Portails sont pour Eux, partout, mais le 1^{er} fut celui ouvert par moi, savoir à Irem, la Cité aux Colonnes, la ville sous le désert, mais là où des hommes érigent les pierres et profèrent par 3 fois les paroles maudites, ils auront établi un Portail & devront servir Ceux qui traversent le portail, comme les Dhols & l'Abomin. Mi-Go & le peup. Tcho-Tcho, & les Ténébreux, & les Gugs & les Décharnés de la Nuit & les Shoggoth, & les Voormi, & les Shantak qui gardent Kadath dans la lande froide et le plateau de Leng. Ils sont tous les rejetons des Anciens Dieux, mais la Grand'Race de Yith et les Grands Anciens ne pouvant s'accorder, ensemble & avec les Anciens Dieux, se séparèrent, laissant les G. Anciens maîtres de la Terre, tandis que la Grand'Race, revenant de Yith, élit comme demeure temporelle le pays de Terre encore ignoré de ceux qui foulent aujourd'hui la planète, & attendent ici que viennent à nouveau les vents & les voix qui les portaient en avant autrefois & Cela qui marche sur les vents par-dessus la Terre & par les espaces qui à jamais s'étendent parmi les astres.»

Ici le texte était largement interrompu comme si on avait soigneusement effacé, mystérieusement, tout un passage car le papier ne portait aucune trace. Un bref paragraphe concluait cet extrait.

«Alors Il reviendront & à l'occas. du grand retour le Grand Cthulhu sera libéré de R'lyeh sous la mer & Lui qu'on ne doit pas nommer arrivera de sa cité qui s'appelle Carcosa près le lac d'Hali, & Shub-Niggurath s'avancera & se multipliera dans sa hideur, & Nyarlathotep portera la parole à tous les G. Anciens & leurs favoris, & Cthuga étendra sa main sur tout ce qui lui résistera & détruira, & l'aveugle imbécile, Azathoth le malfaisant s'élèvera au milieu du monde où tout est chaos & destruction où Il a bouillonné & blasphémé, au centre de toutes choses, car l'Infini, & Yog-Sothoth qui est le Tout-En-Un & l'Un-En-Tout avancera en ses globes, & Ithaqua ira encore, & du fond des cavernes de lumière noire au-dedans de la Terre viendra Tsathogqua, & ensemble prendront possession de la Terre et de tout ce qui y vit, & se prépareront à combattre les Anciens Dieux quand le Seigneur du Grand Abîme saura leur revenue & viendra avec

ses frères chasser le Mal.»

L'après-midi touchait maintenant à sa fin et, bien qu'envahi par l'étrange sentiment que la clef du mystère gisait dans ces pages anciennes, même s'il ne m'était pas donné de les comprendre correctement, la lumière faiblissante et le travail de mon cousin dans la cuisine m'obligèrent à cesser ma lecture pour l'instant. Je mis le livre de côté, terriblement perplexe devant ces sinistres et effroyables allusions à quelque chose d'apparemment essentiel et d'entièrement en dehors de mes compétences; j'étais persuadé que cette compilation de textes avait été commencée à l'instigation de ce Richard Billington qui avait été «dévorer par la Chose qu'il avait appelée du fond du Ciel», et poursuivie sous les auspices d'Alijah, mais à quelle fin, cela n'apparaissait guère, à moins que ce ne fût pour augmenter leur savoir en un domaine qui avait dû certainement être interdit à l'homme. Les conséquences qui se dessinaient à partir du fait que les Billington savaient comment interpréter correctement ce qu'ils lisaient et utiliser ces connaissances étaient effroyables, tout particulièrement à la lumière des événements survenus de leur vivant.

Comme je me levais pour aller vers la cuisine, mon regard chercha involontairement le vitrail et je reçus un choc violent et effrayant, car le dernier rayon du soleil rougeoyant frappait le verre plombé de telle façon qu'il dessinait à cet endroit la caricature indiciblement hideuse d'un visage inhumain de quelque grande, grotesque créature aux traits horriblement déformés, les yeux — si c'en étaient — enfouis dans les orbites, sans rien qui ressemblât à un nez bien qu'on distinguât des sortes de narines; la tête était chauve et luisante et toute la moitié inférieure se terminait en une masse de tentacules qui se tordaient; et pendant que je regardais avec horreur cette apparition, je ressentis une fois encore une irrésistible malignité et éprouvai une fois de plus cet effroyable sentiment du mal qui m'agressait de tous côtés, se collant à moi comme quelque chose de tangible qui se serait échappé des murs et des fenêtres dans un désir ardent de détruire toute vie à sa portée — et un court instant, également, il me sembla que mes narines étaient assaillies par une puanteur malsaine, une odeur de putréfaction qui synthétisait tout ce qu'on pouvait imaginer d'écœurant et d'abominable.

Si secoué que je fusse, je réussis à ne pas fermer les yeux et à ne pas me détourner mais continuai à regarder le vitrail, certain que j'étais victime d'une hallucination sans aucun doute provoquée et nourrie par ce que j'avais lu; sur quoi l'hideuse représentation s'estompa et disparut, la fenêtre retrouva son aspect habituel et les effluves horribles se dissipèrent. Mais ce qui se passa ensuite fut dans un sens encore plus terrible, et je l'avais bien cherché.

Non content de m'être prouvé à moi-même que j'avais été le jouet d'une illusion d'optique qui avait déjà effrayé mon cousin Ambrose, je grimpai à nouveau sur la bibliothèque sous la fenêtre et regardai par le panneau central de verre transparent en direction de la tour de pierre que, en toute confiance, je m'attendais à voir, comme auparavant, se profiler sur les arbres dans la douce lumière du soleil couchant. Or, à mon inexprimable horreur, je vis au lieu de cela un paysage qui m'était totalement étranger, complètement différent de tout ce que je connaissais. Je faillis tomber du meuble où j'étais agenouillé mais je me rattrapai, la tête tournée vers l'extérieur car le paysage qui s'étalait devant mes yeux était troué et déchiré et assurément non terrestre; là-haut, le ciel était rempli de constellations étranges et mystérieuses, parmi lesquelles je n'en reconnaissais qu'une seule, très proche, qui ressemblait aux Hyades, comme si celles-ci s'étaient rapprochées de la terre de millions d'années-lumière. Et dans ce spectacle, cela bougeait — des mouvements dans ces cieux étranges, des mouvements dans ce paysage maudit comme si de grands êtres amorphes se précipitaient vers moi nourris de desseins manifestement mauvais, grotesques représentations de poulpes et terribles choses qui planaient sur de grandes ailes noires et gélatineuses et traînaient des pieds répulsifs, semblables à des griffes.

La tête me tournait; j'abandonnai mon perchoir et redescendis; mais aussitôt, entouré de nouveau par le décor banal du bureau, la réaction se produisit; je regrimpai en rassemblant tout mon courage, et encore une fois je collai mes yeux à ce rond de verre transparent; je vis alors ce que je m'étais attendu à voir auparavant : la tour, les arbres et le soleil couchant. Ce fut pourtant un homme bien déprimé qui redescendit sur le plancher du bureau. Je pouvais sans doute écrire que ma vision d'un visage hideux dans le vitrail n'était qu'une hallucination; mais que restait-il à dire de ce que j'avais vu par cette vitre ? Je me rendis compte immédiatement que je ne pouvais raconter tout cela à Ambrose; il me croirait sans doute facilement et aggraverait ainsi son propre cas. Si vraiment j'avais vu ce que j'étais certain d'avoir vu, quel paysage avais-je regardé, quel endroit, quel coin de l'univers pouvait être aussi effroyablement étranger et terrible ?

Je restai quelques instants sous la fenêtre, la regardant de temps à autre, m'attendant à moitié à revoir l'horrible métamorphose, mais rien n'apparut. Je fus finalement sorti de ma contemplation par la voix de mon cousin qui m'appelait pour le dîner et, répondant d'une voix forte, je quittai le bureau — non sans lancer un dernier coup d'œil, chargé d'appréhension, par-dessus mon épaule à la vitre qui s'assombrissait; j'arrivai à la cuisine où Ambrose attendait devant le

repas qu'il avait préparé.

— Avez-vous trouvé quelque chose dans ces livres ? demanda Ambrose.

Un je ne sais quoi dans le ton de sa voix me fit hésiter. Je le regardai rapidement et m'aperçus que son expression, quoique non hostile, n'était certainement pas amicale et je pressentis que sa question était de celles qui demandent un renseignement qu'il est prudent de ne pas donner. Pourtant je lui répondis assez franchement que j'avais lu des pages ici et là et que je n'y comprenais vraiment rien.

Cela parut le satisfaire, encore qu'il fût évident que ce conflit intérieur dont il était lui-même conscient se manifestait, si tant est que la confusion momentanée entrevue sur ses traits l'indiquât. Je n'ajoutai cependant rien, et lui non plus; le repas s'écoula ainsi dans le silence.

Comme nous étions tous les deux fatigués, nous rejoignîmes nos chambres tôt dans la soirée.

J'étais résolu de toucher un mot à Ambrose quant à l'éventualité de venir passer l'hiver à Boston avec moi et je me rendis compte à la neige légère qui avait commencé de tomber que je devais le faire à la toute première occasion; pourtant, cette occasion ne se produirait pas tant que je ne serais pas sûr que mon cousin fût de nouveau sensible à une pareille suggestion et il ne le serait pas aussi longtemps qu'il montrerait envers moi une quelconque hostilité.

Les alentours étaient silencieux; le seul bruit provenait des flocons de neige qui criblaient les vitres et je m'assoupis bientôt. Au cours de la nuit, cependant, je fus réveillé par ce que je pris pour une porte qui claquait. Je m'assis pour écouter, mais n'entendis rien d'autre; pensant alors que mon cousin avait encore pu sortir, je me levai sans bruit et traversai le couloir jusqu'à sa porte. Je tournai la clenche, la trouvai libre et entrai à pas feutrés; ce n'était guère la peine car Ambrose était réellement sorti. Mon premier mouvement fut de le suivre, mais je me dis, après y avoir réfléchi, que ce n'était pas prudent; en effet, avec cette neige, il pourrait très bien voir mes empreintes; de plus, il me serait tout à fait possible de retrouver ses traces le lendemain matin car la neige avait cessé de tomber. Je grattai une allumette pour regarder l'heure; il était 2 heures du matin.

J'allais retourner dans ma chambre quand je perçus un son étrange — de la musique! J'écoutai et entendis un morceau bizarre ressemblant à de la flûte, presque entièrement sur le mode mineur; il était accompagné par un ronflement ou un bourdonnement ou une

psalmodie comme poussé par une voix humaine. Cela provenait, dans la mesure où je pouvais le déterminer, de quelque part à l'ouest de la maison; j'ouvris la fenêtre de la chambre de mon cousin, un peu pour le plaisir de m'assurer que j'avais raison, et, cette satisfaction obtenue, je la refermai. Plus que jamais j'étais tenté de me lancer sur les traces d'Ambrose pour me rendre compte de ce qu'il faisait, éveillé ou endormi, mais la prudence retint mes pas — la prudence et le souvenir obsédant de ce qui était arrivé à certains autres indiscrets qui, dans le passé, avaient suivi quelqu'un dans la forêt.

Je retournai dans ma chambre et restai allongé sans dormir à attendre le retour d'Ambrose, tremblant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. Mais un peu plus de deux heures après il rentra; je l'entendis fermer la porte, moins fort cette fois, et je reconnus son pas mesuré dans l'escalier. Il pénétra dans sa chambre et referma derrière lui; après quoi, il n'y eut plus que le silence, troublé seulement par le lointain hululement d'un hibou; cela aussi s'interrompit soudainement en plein milieu, et à nouveau la nuit et le silence enveloppèrent la maison.

Le lendemain matin je me levai avant Ambrose. Je sortis par la porte de devant car j'avais remarqué qu'il avait emprunté celle de derrière; je pris un chemin détourné à travers la forêt pour retrouver sa piste qui, comme je l'avais supposé, conduisait à la tour de pierre dans l'ancienne île. Je suivais les traces assez facilement. Il était tombé à peu près trois centimètres de neige et ses empreintes étaient aussi clairement marquées que j'avais osé l'espérer. Comme je l'ai dit, elles menaient directement à la tour et y pénétraient. En outre, à cause de la neige qui y était entrée par l'ouverture qu'Ambrose avait ménagée dans le toit, on pouvait voir que les traces non seulement pénétraient à l'intérieur de la tour, mais encore qu'elles se continuaient le long de l'escalier jusqu'à la plateforme sous l'orifice. Sans hésiter, je suivis le même itinéraire et me trouvai bientôt debout là où Ambrose s'était tenu et regardai au-dehors, en direction de la maison qu'on voyait se découper sur son petit tertre dans le soleil levant. Ayant aperçu la maison, je baissai les yeux pour chercher quelque signe de ce que mon cousin était venu faire ici; je remarquai alors des empreintes étrangement troublantes dans la neige au-delà de la tour. Je les fixai un moment, incapable de savoir ce que c'était et puis, tout en redoutant ce que je pouvais découvrir, je dévalai les marches, quittai la tour et me dirigeai de leur côté.

J'en trouvai trois sortes différentes et chacune était chargée de suggestions horribles. La première faisait à peu près 4 mètres de long sur 8 de large et évoquait quelque créature éléphantique qui se serait reposée à cet endroit; l'air était relativement frais et le dégel n'ayant

pas commencé, j'examinai les bords extérieurs de cette dépression; je fus alors en mesure d'affirmer que la créature, quelle qu'elle fût, qui s'était assise là, avait une peau fine. La seconde sorte d'empreinte ressemblait à une griffe d'à peu près un mètre de large et probablement palmée; la troisième était une espèce d'éraflure sinistre sur la neige, entourant les traces de griffe comme si de grandes ailes avaient battu ici — mais quel genre d'ailes, il était impossible de le dire. Je restai à regarder ces empreintes avec une stupéfaction grandissante car je ne pouvais douter qu'elles ne fussent de bien mauvais augure, quoique contre toute raison; ayant eu ma part d'émotions, je fis demi-tour et rentrai par où j'étais venu, quittant les traces de mon cousin dès que je pus pour prendre un chemin vraiment très détourné, de peur que mon absence ne lui eût mis la puce à l'oreille.

Ambrose était levé, comme je le pensais, et je fus soulagé de voir qu'il était à nouveau redevenu lui-même. Il était très las et quelque peu grognon; il avait regretté que je ne sois pas là; il se sentait fatigué, ce qu'il ne comprenait pas car il pensait avoir dormi profondément toute la nuit; il éprouvait un sentiment d'accablement. En outre, me dit-il, quand il avait remarqué mon absence, il m'avait cherché un peu partout et avait découvert que nous avions eu de la visite au cours de la nuit et que le visiteur était arrivé par-derrière et reparti, apparemment sans avoir pu nous réveiller. Je compris immédiatement qu'il avait vu ses propres traces, sans les reconnaître toutefois, et je sus ainsi qu'il n'était pas éveillé lors de son nocturne déplacement à la tour.

Je lui expliquai que j'étais sorti marcher un peu. J'en avais coutume à la ville et je n'aimais guère trop abandonner cette habitude. — Je ne sais pas ce qui se passe en moi, se plaignit-il. Je ne me sens pas du tout d'humeur à préparer le petit déjeuner.

— Laissez-moi m'en occuper, suggérai-je, et je me mis à l'œuvre sur-le-champ.

Il acquiesça assez volontiers et s'assit en se frottant le front avec la paume de sa main.

— J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose. Qu'avions-nous prévu pour aujourd'hui ?

— Rien. Vous êtes simplement fatigué, c'est tout.

Je pensai que le moment était aussi bien choisi qu'un autre pour lui proposer de passer l'hiver chez moi à Boston; en outre, je souhaitais moi-même vivement quitter cette maison, ressentant horriblement ce mal et ce péril actif.

— Ambrose, n'avez-vous jamais pensé que vous aviez besoin de changer d'air ?

— Je viens à peine de réinstaller ici, répliqua-t-il.

— Non, je veux dire changer provisoirement. Pourquoi ne pas venir passer l'hiver avec moi à Boston ? Ensuite, si vous voulez, je reviendrai ici avec vous au printemps. Si vous le désirez, vous pourrez poursuivre vos recherches au Widener; il y a des conférences et des concerts et, qui plus est, vous pourrez rencontrer des gens et parler avec eux, vous en avez besoin. Tout le monde en a besoin, quel qu'il soit.

Il semblait incertain mais pas opposé à cette idée et je sus alors que ce n'était plus qu'une question de temps pour qu'il se décidât. J'étais joyeux mais prudent car je savais que je devrais pousser mon avantage avant que son humeur hostile réapparût et ne le dressât contre cette idée, ainsi qu'il adviendrait sûrement; je le harcelai donc sans relâche toute la matinée, sans oublier de laisser entendre que nous pourrions emporter avec nous quelques-uns des livres de Billington pour les étudier cet hiver; et peu après déjeuner, il finit par accepter de passer la mauvaise saison à Boston; après quoi, il se montra tellement désireux de partir — comme mû par un sentiment intime d'autoconservation — qu'à la tombée de la nuit nous étions effectivement partis.

Nous rentrâmes de Boston vers la fin mars, Ambrose avec une bizarre impatience, moi-même avec appréhension bien que je dusse admettre que, mises à part quelques nuits agitées au début, au cours desquelles mon cousin avait eu des crises de somnambulisme et avait marché presque comme s'il était perdu, Ambrose avait été tout à fait lui-même pendant les mois d'hiver; il n'avait rien exprimé tant dans son comportement que dans ses paroles qui me donnât la moindre raison de penser qu'il ne s'était pas complètement remis de cette angoisse qui l'avait initialement conduit à faire appel à moi. En outre, Ambrose était très prisé en société et c'était moi qui, perdu dans ces singuliers vieux livres de la bibliothèque d'Alijah Billington, manquait un peu de succès. Tout au long de l'hiver, je me penchai avec application sur ces livres; il y avait beaucoup d'autres passages analogues à ceux que j'avais consignés; il y avait de nombreuses allusions aux noms clefs que j'avais fini par connaître; il y avait aussi quelques passages apparemment contradictoires — mais il n'y avait nulle part l'exposé clair et concis d'un postulat fondamental qui fût suffisamment net pour justifier une acceptation, pas plus que ne se dégageait un aperçu du schéma auquel ces monstrueuses allusions et leurs sinistres conséquences puissent correspondre.

Cependant, comme le printemps approchait, mon cousin était devenu un peu plus nerveux et il exprima plus d'une fois le désir de retourner dans la maison de la Forêt de Billington, laquelle, ainsi qu'il le soulignait, était après tout son «toit», le lieu «d'où» il était; ce qui contrastait avec son indifférence envers certains points des ouvrages manuscrits dont j'avais cherché à discuter de temps en temps pendant l'hiver. Deux choses seulement de quelque importance se produisirent au cours de ce séjour quant à des événements relatifs aux environs de la Forêt de Billington; elles furent dûment rapportées par les journaux de

Boston; il s'agissait de la découverte des corps de deux victimes mystérieusement disparues dans le pays de Dunwich; on ne les retrouva pas en même temps : l'un entre Noël et le Nouvel An, l'autre peu de temps après le premier février. Comme auparavant, il fut établi que la mort des deux malheureux était très récente, les cadavres semblant avoir été jetés d'une certaine hauteur, pas la même pour chacun, tous deux très sévèrement lacérés et déchirés, identifiables cependant; et dans chaque cas plusieurs mois s'étaient écoulés entre le moment de la disparition et celui de la découverte. Les journaux attachaient beaucoup d'importance au fait qu'on n'avait découvert aucune lettre de rançon et soulignaient le fait supplémentaire que les victimes n'avaient eu aucune raison de quitter leur domicile et que nulle trace d'eux dans l'intervalle séparant leur disparition de la réapparition de leurs cadavres — l'un sur une île au milieu de la Miskatonic, l'autre près de l'embouchure de cette dernière — n'avait été enregistrée ou retrouvée malgré la diligence des journalistes affectés à cette affaire. J'observai avec une fascination glacée que mon cousin semblait prendre un intérêt égaré à ces articles; il les lisait et les relisait intégralement avec l'air d'un homme qui sent qu'il devrait connaître le sens caché de ce qu'il lit mais ne retrouve pas clairement le chemin du souvenir.

Ce spectacle me remplissait d'inquiétude car j'étais incapable d'en comprendre la signification, radicalement cachée. J'ai déjà noté que l'agitation de mon cousin, qui se muait, à l'approche du printemps, en un désir ardent de rentrer dans la maison qu'il avait quittée pour m'accompagner à Boston, me remplissait de pressentiments et d'appréhension, et je ne gagnerai rien à différer d'admettre que mes craintes furent bientôt justifiées; en effet, dès notre retour, mon cousin commença presque immédiatement d'agir d'une manière contraire à son comportement d'invité durant l'hiver qu'il avait passé chez moi, en ville.

Nous arrivâmes à la maison dans la Forêt de Billington juste après le coucher du soleil, un soir de la fin mars —une soirée douce, veloutée, dont l'air exhalait l'odeur de la sève qui montait, des arbres en feuilles et des plantes en fleurs et nous apportait sur un léger vent d'Est des exhalaisons parfumées. Nous avions à peine terminé de défaire nos valises que mon cousin sortait de sa chambre, extrêmement excité. Il m'aurait ignoré si je ne l'avais pris par le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ambrose ? demandai-je.

Il me lança un coup d'œil direct et hostile mais répondit assez poliment :

— Les grenouilles — les entendez-vous ? Ecoutez-les chanter! (Il dégagea son bras :) Je sors les écouter. Elles me souhaitent la bienvenue à mon retour.

Je pense que j'avais remarqué — sans vraiment m'en rendre compte — le chœur des grenouilles depuis que nous étions là, mais la réaction d'Ambrose était bien faite, et de façon alarmante, pour que j'en prenne pleinement conscience. Devinant que ma compagnie serait malvenue, je ne le suivis pas; au lieu de cela je traversai le couloir pour me rendre dans sa chambre et m'assis à l'une des fenêtres qui était ouverte, évoquant rapidement que c'était là que Laban s'était assis un siècle auparavant, s'interrogeant sur son père et l'Indien Quamis. Le vacarme des grenouilles était vraiment assourdissant — il résonnait dans mes oreilles et dans la pièce; il s'échappait en une palpitation de cette étrange prairie marécageuse au milieu des arbres entre la tour de pierre et la maison. Mais, comme je restais assis à écouter cette assourdissante clameur, je sus qu'il y avait quelque chose de plus singulier que cette clameur elle-même.

Dans la plupart des contrées de la zone tempérée, aucune grenouille, à l'exception des hylidés — en gros les grenouilles vertes, les grenouilles-grillons et les grassets — et de la grenouille des bois éventuellement, ne chante avant le mois d'avril, à moins d'un temps exceptionnellement doux, ce qui n'avait pas été le cas cette année. Après les hylidés viennent les ranidés et ensuite seulement les grenouilles-taureaux. Or, dans la symphonie qui montait de ce marécage, je distinguais facilement les voix des grenouilles vertes, des grenouilles-grillons, des grassets, des crapauds, des grenouilles rousses, des rainettes et des grenouilles mouchetées — et même celles des grenouilles-taureaux! Mon étonnement premier fut refroidi par la conviction immédiate que la clameur était si forte que mes sens auditifs avaient été trompés; j'avais déjà souvent confondu les notes aiguës et flûtées des grenouilles vertes de printemps, fin avril, avec le cri lointain d'un engoulevent, et je pensai qu'il s'agissait d'une illusion

du même ordre; mais je découvris bientôt que c'était faux, car je pouvais facilement isoler les différentes voix, les notes et les chants caractéristiques!

Il n'existait aucune possibilité d'erreur, et c'était des plus bizarrement troublant. Je n'étais pas seulement troublé parce qu'il s'agissait de quelque chose de contraire aux lois de la nature que j'avais fini par bien connaître, mais encore à cause de certaines allusions abstruses relatives au comportement de la vie amphibie en présence ou au voisinage soit des «Etres» aux noms étranges des manuscrits que j'avais lus, soit de leur suite, c'est-à-dire leurs serviteurs ou leurs adorateurs, ce qui revenait souvent au même; le comportement des créatures amphibiennes devait en effet révéler leur singulière sensibilité, alors manifeste, à ces présences, d'après ce que laissait entendre cet auteur uniquement défini comme «l'Arabe dément», car les amphibiens avaient la même origine primitive que cette secte des Etres marins connus sous le nom de «Ceux du Fond». L'auteur avait suggéré, en définitive, que les amphibiens terrestres étaient à la fois anormalement actifs et bavards en présence de leurs parents primitifs «qu'ils soient visibles ou invisibles ne leur fait aucune différence car ils les sentent, et donnent de la voix».

J'écoutai donc ce chœur épouvantable avec des sentiments douloureusement confus — j'avais nourri tout l'hiver une certaine confiance à l'égard de la conduite de mon cousin qui avait vraiment été un modèle de normalité sociale; maintenant, il me semblait que sa réversion avait été immédiate et bien plus totale qu'avant, totale en ce sens qu'elle s'était effectuée sans combat intérieur ou autre détresse apparente; Ambrose avait vraiment paru très satisfait d'entendre les grenouilles et cela me rappela du même coup la sonnerie du signal d'alarme de cette adjuration dans les bizarres instructions d'Alijah Billington : «Il ne dérangera pas les grenouilles, particulièrement les grenouilles-taureaux du marécage qui s'étend entre la tour et la maison, ni les lucioles ni les oiseaux qu'on appelle engoulevents de peur qu'il ne se retrouve sans geôlier ni serrures» La suggestion contenue dans cette adjuration n'était guère agréable, dans quelque sens qu'on la prenne; si les grenouilles, les lucioles et les engoulevents étaient «ses» — probablement ceux d'Ambrose — «geôliers et serrures», alors que signifiait cette clameur ? Etait-elle censée avertir Ambrose que «quelque chose» d'invisible se tenait tout proche, ou bien qu'un intrus était là ? — cet intrus ne pouvait être alors que moi-même!

J'abandonnai la fenêtre et sortis résolument de la chambre, descendis l'escalier pour rejoindre mon cousin qui était debout dehors, les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement inclinée en arrière si

bien que son menton pointait en avant, et il y avait une étrange lueur dans son regard, j'arrivai à lui, résolu à protester contre son plaisir; mais en le voyant, ma détermination chancela et s'évanouit; je restai à son côté, muet, jusqu'à ce que son silence persistant me donne des frissons, et je lui demandai s'il aimait ce chœur dans le soir qui embaumait.

Sans se retourner il répondit de façon sibylline :

— Bientôt les engoulevents chanteront aussi, et les lucioles luiront
— et le moment sera venu.

— De faire quoi ?

Il ne répondit pas et je me retirai. Ce faisant, j'aperçus quelque chose bouger dans l'obscurité grandissante de ce côté de la maison face à l'allée qui y menait, et, sans réfléchir, je courus rapidement dans cette direction — j'avais pratiqué la course à pied à l'université et j'avais peu perdu de mes capacités de sprinter — et, juste au moment où je tournais le coin de la maison, je vis un individu invraisemblablement loqueteux disparaître dans les broussailles qui poussaient le long du chemin pour sortir de la forêt. Je lui donnai immédiatement la chasse, le rejoignis bientôt et l'attrapai par le bras en courant. Je me rendis compte que je tenais un jeune homme d'environ vingt ans qui essayait désespérément de se dégager.

— Laissez-moi! fit-il à moitié sanglotant. J'ai rien fait.

— Qu'est-ce que vous fabriquiez ? demandai-je durement.

— J'voulais just' voir s'il était rev'nu et j'L'ai vu. Ils disaient qu'il était de r'tour.

— Qui cela, ils ?

— Z'entendez pas ? Les grenouilles, pour sûr! Je frémis et cette réaction involontaire me le fit serrer un peu plus fort que je ne le voulais, si bien qu'il hurla de douleur. Relâchant mon étreinte, je lui ordonnai de me dire son nom en lui promettant de le laisser aller.

— Lui dites pas, implora-t-il.

— Promis.

— J’suis Lem Whately, pour sûr.

Je le relâchai et il partit aussitôt comme une flèche, manifestement sans croire une seconde que je n’avais pas l’intention de le poursuivre. Mais, voyant que je ne le faisais pas, il hésita au bout d’une vingtaine de mètres, fit demi-tour et revint sans bruit à toute vitesse. Il saisit vivement la manche de ma veste et força mon attention de sa voix basse.

— Vous agissez point comme un d’Eux, ça non. Vaudrait ben mieux se tirer avant quèq’ chose arrive.

Puis il repartit comme un trait, mais cette fois-ci il était réellement parti, disparaissant avec une parfaite aisance dans l’obscurité envahissante qui enveloppait maintenant la forêt. Derrière moi la clameur des grenouilles s’élevait encore dans des proportions exaspérantes et j’étais enchanté que ma chambre donnât sur la façade Est de la maison, loin du marais; même ainsi, le chœur serait suffisamment perceptible. Pourtant, comme d’énormes cloches, les paroles de Lem Whately sonnaient à mes oreilles et avaient fait surgir en moi un sentiment de terreur extravagant, terreur toujours latente en chaque homme confronté à l’inconnu et qui est inextricablement liée au besoin pressant de fuir devant l’inexplicable. Au bout de quelques instants je réussis à réprimer ce sentiment ainsi que la tentation de tenir compte de l’adjuration de Lem Whately et me dirigeai vers la maison, retournant sans cesse dans ma tête le problème des gens de Dunwich — car ce nouvel événement, ajouté à tout le reste, m’avait convaincu qu’une clef supplémentaire aux choses qui se passaient ici pouvait être découverte parmi ces gens, et si je réussissais à obtenir la voiture de mon cousin, cela vaudrait la peine d’aller poursuivre mon enquête personnelle dans la région qui commençait après Dean’s Corner. Ambrose se tenait encore là où je l’avais laissé; il ne semblait pas du tout avoir remarqué mon absence et, à cette idée, je me retins de le rejoindre et me rendis à la maison où il arriva bientôt.

— C’est tout de même vraiment inhabituel d’entendre toutes ces grenouilles crier en cette saison, n’est-ce pas ? demandai-je.

— Pas ici, fit-il d’un ton péremptoire comme pour signifier que cela devait mettre un terme à la question.

Je n’avais guère envie de poursuivre car je sentais que mon cousin devenait à vue d’œil de plus en plus étranger devant moi et que son hostilité surgissait beaucoup trop facilement; en insistant davantage, j’aurais très bien pu susciter plus que de l’hostilité et il

pouvait sans formalité aucune me montrer la porte; à cette pensée, je me rendis d'ailleurs parfaitement compte que, dans une large mesure, j'étais vraiment assez désireux de prendre congé de lui, mais le devoir m'obligeait à rester aussi longtemps que c'était possible.

Nous passâmes cette soirée dans un silence tendu et je saisis la première occasion pour me retirer dans ma chambre. Mon instinct m'avertissait que je faisais mieux de ne pas me plonger en ce moment dans les vieux livres de la bibliothèque; je pris donc à la place le journal de la veille acheté à Arkham et m'installai dans ma chambre pour le lire. Ce n'était pas précisément un choix judicieux car il contenait un article anonyme en première page, à l'endroit réservé aux lettres des lecteurs, à propos du fait qu'une vieille femme de Dunwich avait été réveillée plusieurs fois la nuit par la voix de Jason Osborn. Or, Osborn était l'une des victimes disparues dont les corps avaient été retrouvés au cours de l'hiver; on l'avait perdu de vue juste avant ma première visite chez Ambrose; l'autopsie avait révélé qu'Osborn avait été soumis à de violents changements de température, où qu'il fût allé, mais que, cela mis à part, on n'avait rien trouvé d'autre que ces bizarres lacérations et déchirements de la chair qui puisse indiquer la cause de la mort. L'auteur anonyme de cette correspondance n'écrivait pas particulièrement bien et prétendait que l'histoire de la vieille dame avait été «supprimée» parce qu'elle «semblait au-delà du vraisemblable» et poursuivait assez longuement en décrivant comment la vieille dame s'était levée, avait répondu et cherché en vain d'où provenait la voix qu'elle entendait distinctement, et avait fini par conclure qu'elle venait de quelque part «à côté d'elle ou dans l'espace ou dans le ciel là-haut».

Cet article me fascinait pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il offrait un curieux parallèle avec cette observation souvent répétée que non seulement le corps d'Osborn, mais encore celui des autres qui l'avaient précédé, semblait «avoir été jeté d'une certaine hauteur»; deuxièmement, il remettait Dunwich au centre du problème; et, en dernier lieu, il ajoutait une sorte de confirmation indirecte de la structure globale de l'énigme — des adjurations d'Alijah Billington et de leurs sinistres allusions à appeler quelque chose «à venir du Ciel» jusqu'aux événements réels récemment survenus. Mais en même temps que je le considérais comme quelque chose d'importance dans le labyrinthe où je marchais, je prenais progressivement conscience d'un sentiment croissant de malignité, comme si les murs eux-mêmes m'observaient et que la maison n'attendait le moindre mouvement de ma part que comme un prétexte à fondre sur moi. En outre, je découvrais que cet article me troublait l'esprit; je ne réussis pas à m'endormir et je restai allongé de longues heures à écouter la clameur

des grenouilles, à écouter l'incessante agitation de mon cousin dans la pièce de l'autre côté du couloir, à écouter quelque chose de plus et à entendre — était-ce rêve ou réalité ? — des bruits pareils à ceux de vastes pas retentissant sous la terre et dans les cieux.

Les grenouilles crièrent et chantèrent toute la nuit; elles n'eurent de cesse avant l'aurore et même alors, quelques voix de batraciens s'élevèrent encore en leurs appels coasses. Quand finalement je me levai pour m'habiller j'étais bien fatigué mais ma résolution de la nuit n'avait pas du tout faibli : aller à Dunwich si je le pouvais.

Donc, immédiatement après le petit déjeuner, je demandai avec empressement à mon cousin la permission de me servir de sa voiture, invoquant que j'avais besoin d'aller à Arkham. Il acquiesça aimablement et, pensai-je, avec un soulagement tel qu'il devint presque jovial, d'une bonne humeur qui sembla même s'accroître quand j'ajoutai, un peu hésitant, qu'il me faudrait peut-être rester la journée entière. Il me conduisit lui-même à la voiture et assista à mon départ, m'encourageant à rester en ville aussi longtemps que je le désirais et à me servir de la voiture autant que je voudrais.

Malgré cette décision impulsive j'avais mon objectif initial bien en tête. C'était cette même vieille Mme Bishop dont la conversation tortueuse m'avait été résumée rapidement par mon cousin lors de l'un de nos premiers entretiens et qui, dans ses grommellements, avait prononcé les noms de Nyarlathotep et de Yog-Sothoth. Grâce à ce qu'Ambrose avait noté sur le dos d'une enveloppe qui se trouvait parmi les papiers qu'il m'avait montrés, je pensai pouvoir trouver sans difficulté le chemin de son logis, sans avoir à m'arrêter pour me renseigner. En outre, comme elle semblait être, d'après le rapport de mon cousin, une vieille femme superstitieuse quoique rusée, j'avais imaginé ce qui me paraissait un coup d'audace — je l'aborderais de façon aussi détournée que possible pour tenter de lui arracher quelque renseignement qu'elle n'aurait peut-être jamais donné autrement.

Je trouvai l'endroit aussi facilement que prévu. La maison basse aux flancs d'un blanc fané resurgit immédiatement du souvenir que je gardais de la description d'Ambrose; et le montant de la barrière griffonné du nom «Bishop» ôta le dernier doute qui aurait pu me rester. Sans hésiter, je suivis l'allée, empruntai la véranda et frappai.

— Entrez, fit une voix de fausset à l'intérieur.

J'entrai dans la maison et je me retrouvai, comme mon cousin, dans une pièce très sombre. Je distinguai assez facilement la silhouette de la vieille femme et remarquai qu'elle tenait un chat de bonne taille sur ses genoux.

— Assoyez-vous, Monsieur.

Je fis ce qu'elle me disait et sans me présenter je demandai :

— Madame Bishop, avez-vous entendu les grenouilles dans la Forêt de Billington ?

Elle répondit sans hésiter.

— Pour sûr. J'les ai entendues qu'appelaient bien régulier, et puis j'sais Qui les appelle à v'nir de Dehors.

— Vous savez ce que cela veut dire, madame Bishop.

— Ça, pour sûr, et puis vous pareil à vot' voix. Ouiche — le Maître est d'retour. J'savions qu'i rev'nait quand la maison l'a été rouverte. Le Maître attendait et l'a attendu ben longtemps. A c'jour l'est rev'nu et ces Choses sont d'retour itou, à éventrer puis à déchirer et Dieu sait quoi. J'suis qu'une vieille, monsieur, et j'ai point longtemps à vivre, bien j'souhaite peu guère d'mourir d'cette façon-là. Qui qu'vous êtes à v'nir là puis à questionner comme ça, monsieur ? Vous êtes-t-y un d'Ceux-là ?

— Est-ce que j'ai le signe ? répliquai-je.

— Ça non. Mais I peuvent v'nir avec la forme qu'I veulent, vous savez bien. (Sa voix, qui avait commencé de s'étrangler en un rire saccadé, faiblit soudain :) Z'avez la mêm' voiture que l'Maître quand II est venu — vous v'nez du Maître!

— De chez lui, pas pour lui, répondis-je vivement.

I Elle parut hésiter.

— J'ai point mal fait. J'ai point écrit c'te lettre.

C'est Lem Wathely qu'écoute des choses qu'a sont pas pour lui.

— Quand avez-vous entendu Jason Osborn ?

— Dix nuits après qu'il était pris, et puis douze nuits plus tard, et puis encor' pour finir quat' nuits avant qu'i l'trouvent — pareil que tous les autres dans l'temps — et pareil qu'Ceux qui suivront. J'l'entendais aussi clair qu'si l'avait été ousque vous êtes assis,

monsieur, et j'ai pas vécu tout' ma vie d'l'aut' côté d'la vallée d'Osborn pour pas r'connaître sa voix quand j'l'entends.

— Que disait-il ?

— Chantait la première fois — des mots qu'j'ai jamais entendus avant, des mots bizarres. La dernière fois, ça r'semblait à d'la prière. La fois du milieu, il disait des mots bien vit' dans c'te langue à Eux — c'est point fait pour d'simp' mortels.

— Et où était-il ?

— Dehors. L'était Dehors avec Eux et l' z'attendaient Leur heure avant qu'i soient prêts à l'manger.

— Mais on ne l'a pas mangé, madame Bishop. On l'a retrouvé.

— Pour sûr! fit-elle dans un petit rire. C'est pas toujours la chair qu'ils veulent — mais c'est bien tout l'temps l'esprit ou c'qui fait qu'un homme il pense et puis il comprend des choses, et qu'il fait puis qu'il dit des choses.

— La force vitale.

— App'lez ça comme i' vous plaît, monsieur. C'est ça qu'ls veulent, les démons! Pour sûr qu'on l'a trouvé c'te Jason Osborn — tout déchiré et lacéré qu'i z'ont dit — mais l'était mort, pas ? L'était mort et Ils s'étaient bien remplis d'lui, Ceux-là qui l'avaient emporté ousqu'ls allaient.

— Et où allaient-ils, madame Bishop ?

— Par ici, par là, monsieur. Ils sont là tout l'temps, tout à l'entour de nous, mais vous pouvions point Les voir, Ils écoutent qu'on parle, p'têt' ben, et Ils attendent à la porte que l'Maître Les appelle comme Ils Les app'lait aut'fois. Pour sûr l'est rev'nu par-d'là deux cents ans, pareil que mon grand-père y disait et Ils les a r'lâchés et Ils volent et Ils rampent et Ils nagent et Ils sont just' à côté d'nous ousqu'on est, à attendre de sortir encor' et puis à tout r'commencer. Il savent ousque sont les portes et connaissent la voix du Maître — mais même lui l'est point à l'abri d'Eux si Il connaît pas tous les signes et puis les charmes et les serrures. Mais Il sait, le Maître, Il sait. Il savait Les renvoyer, d'après la Parole qu'est v'nue.

— Alijah ?

— Alijah ? (Son rire obscène se répandit dans la pièce :) Alijah en savait plus qu'un simp' mortel; il connaissait quèqu'chose personne y peut dire. Il savait L'appeler et Lui parler, et L'a jamais attrapé Alijah. Alijah, Il L'a enfermé et l'est parti. Alijah, Il L'a enfermé — et l'a aussi enfermé l'Maître avec, là-bas Dehors, quand l'Maître était prêt à

rev'nir après c'te long temps. Y en a point beaucoup qui savaient ça, à part Misquamacus. L'Maître marchait sur la terre et personne l'connaissait car l'avait plein d'visages. Ouiche! Il avait la tête d'un Whately, puis celle d'un Doten, puis encor' celle d'un Giles et puis aussi d'un Corey et Il s'assoyait au milieu des Whately et des Doten et des Giles et des Corey et personne l'connaissait aut'ment qu'un Whately ou qu'un Doten ou qu'un Giles ou qu'un Corey, et puis Il mangeait avec eux et Il dormait avec eux et Il marchait et parlait avec eux mais l'était tellement Dehors qu'ceux qu'il prenait faiblissaient et puis mouraient, pas capab' qu'ils étaient de l'contenir. Y a qu'Alijah qu'a damé son pion au Maître — pour sûr l'était plus fort, plus que cent ans après que l'Maître l'était mort. (Son rire effroyable jaillit de nouveau et s'éteignit.) Je sais, monsieur — je sais. J'ai point l'habitude d'Eux mais j'les entends causer Là-Dehors. J'entends c'qu' Ils disent et même que j'peux point comprendre les mots, j'sais bien c'qu' Ils disent, j'suis née coiffée et j'peux Les entendre Là-Dehors.

A ce moment je commençai rapidement à me rendre compte de la valeur du point de vue de mon cousin. Je prenais conscience de son sens troublant d'un savoir occulte, de ce sentiment de supériorité presque méprisante qu'Ambrose avait remarqué; j'étais persuadé qu'elle détenait une énorme somme de connaissances secrètes et maudites, même si, comme auparavant, j'éprouvais cette impression d'impuissance à ne pas disposer de la clef essentielle qui m'aurait permis de comprendre les renseignements qu'on m'offrait.

— Z'attendent de rev'nir par tout' la terre — c'est point seul'ment ici, z'attendent partout — dedans, sous la terre et sous la mer tout pareil que Dehors, et l'Maître Les aide.

— Avez-vous vu le Maître ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— J'l'ai jamais aperçu. Mais j'ai vu des formes qu'il avait pris. Y a pas un d'nous qui sait pas qu'il est rev'nu. On connaît tous les signes. Ils ont pris Jason Osborn, pas vrai ? Sont v'nus pour emporter Lew Waterbury, pas ? Viendront encore! ajouta-t-elle sombrement.

— Madame Bishop, qui était Jonathan Bishop ? Elle ricana de nouveau avec amertume, dans un drôle de bruit rappelant la chauve-souris.

— Ça oui, j'peux bien vous dire. C'tait mon grand-père. Il avait découvert quèqu'z'uns des secrets et il pensait qu'il savait tout — il s'y était mis assez bien et puis il commençait à L'appeler et il L'a envoyé courir après ceux qu'épiaient et qui zyeutaient, mais l'était point l'égal

du Maître et quèqu'chose l'a eu pareil que les autres. Et l'Maître, à c'qu'on dit, l'a jamais l'vé l'petit doigt pour l'secourir, car Il disait comm'ça qu'il'était faible et qu'il'avait pas droit d'implorer les pierres ou d'appeler aux collines et d'faire venir ces Choses infernales sur nous et d'am'ner la haine dans not' pays d'Dunwich, c'qui fait qu'y a pas un Corey et pas un Tyndal qu'a point d'haine pour les Bishop.

Tout ce que disait la vieille femme prenait une importance horrible; les lettres de Bishop à Alijah Billington confirmaient fidèlement ce qu'elle me disait maintenant, et une vérification supplémentaire existait, ainsi que mon cousin avait pris la peine de l'apprendre, dans les archives des journaux d'Arkham. Quelles qu'en fussent les motivations, les faits objectifs de cette affaire étaient indiscutables; les hebdomadaires relataient la disparition puis, un peu plus tard, la découverte de Wilbur Corey et celles de Jedediah Tyndal, sans cependant suggérer aucun rapprochement avec Jonathan Bishop. Or, les lettres de ce dernier, que probablement personne n'avait jamais vues hormis Alijah Billington de son temps, avaient opéré cette liaison avant même que Corey n'eût disparu; et maintenant, ici même, la vieille dame admettait tranquillement que les Corey et les Tyndal détestaient les Bishop — certainement pour nulle autre raison que parce qu'ils avaient correctement deviné le lien qui unissait Jonathan Bishop à ces deux disparitions inexplicées! J'étais passablement troublé par la certitude que, si j'avais disposé des connaissances adéquates, j'aurais pu obtenir beaucoup plus de renseignements de la part de la vieille femme que je n'en obtenais en fait. En outre, j'étais conscient que quelque chose d'infiniment terrible se cachait derrière ses paroles, quelque chose qui résonnait dans son rire saccadé, quelque chose qui semblait vraiment exister de façon tangible dans la pièce — un immense champ de savoir secret, fondamental, qui me paraissait s'étendre sur un passé immémorial et qui menaçait de fondre sur les siècles à venir, une sensation affreuse et maligne qui hantait à jamais les ombres, attendant son heure pour surgir et submerger toute vie.

— Vous n'avez jamais connu votre grand-père ?

— Non, jamais. Mais j'ai toujours su c'qu'on disait d'lui. L'était habile, c'est vrai, mais point assez, c'qui prouve bien, comme on dit, qu'savoir un peu c'est dangereux. L'avait fait un cercle de pierres et il L'avait appelé et L'était v'nu et puis avec Quèqu'Chose d'autre aussi, qui l'a emporté, et puis après ça l'Maître L'a renvoyé et puis tous les Autres avec — Au-Dehors à travers le cercle. (Elle ricana de nouveau

:) Savez donc point c'qui court là, d'l'aut' côté d'la colline, monsieur ?

J'ouvris la bouche pour hasarder l'un des noms clefs qui apparaissaient si souvent dans les vieux livres, mais elle m'imposa silence avec une **frayeur** évidente qui, quoique imperceptible sur son visage, fit trembler sa voix.

— Dites point les noms, monsieur. Si Ils écoutent, p'têt' bien qu'ils s'rapprocheront et vous suivront — sauf si v'z'avez l'Signe.

— Quel Signe ?

— Le Signe de protection.

Je me rappelai le compte rendu de mon cousin au sujet des deux faïnéants qui l'avaient abordé lors de son expédition à Dunwich en lui demandant s'il avait le «Signe». Il devait probablement s'agir du même «Signe», encore qu'il y eût apparemment là quelque contradiction. Je lui posai la question.

— Ils voulaient parler d'l'aut' Signe. C'sont des idiots; savent point c'que ça veut dire; ils s'moquent de c'qu'arrivera; ils croient qu'i' s'ront riches et puissants — mais l'Signe c'est pas c'qu'ils pensent. Ceux du Dehors Ils s'moquent pas mal de rendre les gens riches; tout c'qu' Ils veulent c'est rev'nir — rev'nir nous dominer et s'mélanger à nous et puis nous tuer quand qu'i' s'ront prêts, alors là, ça servira plus à rien d'porter Leur Signe, à part p'têt' si vous êtes puissant pareil que l'Maître. Puis dans c'cas vous en êtes. Je sais. Ça sert point à grand-chose, mais j'sais. J'ai entendu Jason Osborn crier c'te nuit qu'Ça l'a attrapé, et Sally Sawyer qui tient la maison d'mon cousin Seth, elle a entendu des bruits d'planches déchirées et déchiqu'tées quand c'te Chose l'est tombée sur l'abri où qu'était Osborn quand Elle est v'nue, et c'était tout pareil avec Lew Waterbury. M'ame Frye, l'a vu les traces, qu'é dit, des empreintes plus grosses qu'un éléphant il aurait fait, et plein partout — tout comme si qu'é z'étaient faites par quèqu'chose deux fois, trois fois plus grand qu'un éléphant et puis, y avait plus que quat' pattes; et é l'a vu des traces d'ails aussi, à différents endroits, mais z'ont rien fait que d' rire d'elle et d'dire qu'elle avait rêvé, et quand elle les a m'nés là-bas, pour bien leur montrer, y avait plus une trace

— just' par-ci par-là quèqu'chose drôle, tout comme si qu'les empreintes z'avaient été effacées, pour qu'personne y voye.

J'avoue avoir été envahi de sueurs froides et de picotements sur le crâne. La vieille parlait avec une telle intensité qu'elle semblait oublier

ma présence; à l'évidence, tout ce qu'elle avait entendu ajouté à ce qu'elle avait appris de son côté la faisait ressasser sans cesse les événements mystérieux et horribles du pays.

— Et l'pis de tout, c'est qu'vous pouvez point Les voir du tout — mais vous pouvez dire quand Ils sont près, avec l'odeur, la pire odeur de jamais

— pareil que quèqu'chose sorti droit dl'enfer! Bien que j'entendisse et comprisse ses paroles, je n'écoutais pour ainsi dire plus. Quelques-unes des choses qu'elle avait dites commençaient à entrer dans un schéma, un schéma si évocateur que je restai assis, glacé d'horreur à la simple pensée de l'examiner sérieusement. Elle paraissait révéler le «Maître» et faisait référence à un âge d'au moins deux cents ans; donc, Alijah Billington ne pouvait en aucun cas être l'objet de cette référence. S'agissait-il alors de Richard Billington — ou plutôt de cette personne insaisissable décrite par le Rév. Ward Phillips comme «un Richard Bellingham ou Bollinham ?»

— Sous quel autre nom connaissez-vous le Maître ? demandai-je.

Elle devint terriblement circonspecte et sa méfiance à mon égard fut tout de suite évidente.

— Y a personne qui connaît Son nom, monsieur. App'lez-le Alijah si vous voulez, ou app'lez-le Richard ou ben quèqu'chose encor' plus vieux qu'ça. Le Maître, l'a vécu ici un p'tit moment et puis l'est parti vivre Au-Dehors! Puis Il l'est rev'nu, puis l'est r'parti Au-Dehors. Et maintenant l'est d'retour. J'suis bien vieille, monsieur, et toute ma vie j'ai entendu parler du Maître, et j'ai vécu tout c'temps à l'attendre, à savoir qu'il r'viendrait, comme que c'était prédit. L'a pas de nom, l'a pas d'endroit, Il vient, Il part dans l'temps et hors du temps.

— Il doit être très vieux.

— Vieux ? ricana-t-elle, et ses mains griffues produisirent un grincement sur le bras du fauteuil. L'est plus vieux qu'moi, plus vieux qu'c'te maison, plus vieux qu'vous — et que tous les trois ensemble. Un an c'est rien pour lui qu'un soupir, et dix ans à peine un tic-tac d'pendule.

Elle parlait par énigmes dont je ne pouvais pénétrer le sens. Pourtant, une chose paraissait claire — la piste d'Alijah Billington et de ses activités remontait plus avant dans le temps, peut-être même au-delà de Richard Billington. A quoi, alors, Alijah était-il occupé ? Et pourquoi avait-il brutalement quitté son pays natal et s'en était-il

retourné en Angleterre, d'où ses ancêtres étaient venus bien des années auparavant ? La supposition initiale m'avait paru aller tellement de soi et que j'avais immédiatement admise sans la mettre en doute — à savoir qu'Alijah s'était retiré, après avoir chassé l'Indien Quamis pour éviter toute implication ultérieure dans les mystérieux et terribles événements qui se produisaient à son voisinage — n'apparaissait plus du tout évidente. Mais alors, dans ce cas, quelles étaient les véritables raisons de la fuite d'Alijah ? Rien n'indiquait que les autorités fussent même sur le point de découvrir qu'Alijah portait la responsabilité des événements fâcheux de cette contrée — précisément, les disparitions et les bien plus étranges réapparitions.

Maintenant, la vieille femme restait silencieuse. Quelque part dans la maison, j'entendis le tic-tac d'une pendule. Le chat sur ses genoux se leva, arrondit son dos noir et sauta par terre.

— Qui vous a envoyé, monsieur ? demanda-t-elle tout à coup.

— Personne. Je suis venu de moi-même.

— V'nu pour quèqu'chose, pour sûr. Z'êtes-t-y un homme du Shérif ?

Je lui assurai que non.

— Et vous portez point l'Signe des Anciens ? Je répondis encore par la négative.

— Faites bien attention ousque vous marchez, faites attention c'que vous causez, ou bien Ceux d'Dehors Ils vous verront et vous z'entendront. Ou bien l'Maître; et l'Maître l'aime pas qu'les gens posent des questions ou rôdent de trop et quand qu'le Maître il aime point quèqu'chose, l'Maître i' L'appelle dans l'Ciel ou les collines ou bien oùsqu'I s'trouve.

Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir au fait que tout au long de notre conversation je n'avais pas un instant douté de la sincérité de la vieille femme. Elle croyait tout simplement à ce qu'elle disait; elle pouvait très bien ne pas comprendre toutes les implications que comportaient ses paroles, mais elle croyait fermement en quelque puissance étrangère qui se manifestait de différentes façons et avec malignité en ce qui concernait l'humanité. Sur tout cela, je n'avais pas le moindre doute. Par moments, elle parlait presque religieusement et

je fus assez surpris d'apprendre à la suite d'autres questions qu'elle était congrégationaliste, même si elle ne se rendait pas souvent à l'église, et qu'elle nourrissait une solide foi en Dieu — foi qui évidemment n'était pas du tout incompatible avec sa peur des êtres extra-terrestres qui avaient une existence si vivante et si colorée dans son esprit.

Quand finalement je pris congé d'elle, j'étais persuadé que les flots sombres dans lesquels nous nagions, mon cousin et moi, étaient trop immenses pour chacun de nous ou pour tous les deux réunis. La légère schizophrénie dont souffrait mon cousin dans sa maison et sa forêt compliquait encore la question et il était évident que je devais m'adresser ailleurs pour obtenir une aide supplémentaire ou alors échouer lamentablement dans mon enquête et faire naître Dieu sait quelles forces — car j'étais maintenant dans un tel état d'esprit que, sans même les comprendre, j'étais prêt à admettre l'existence de forces malignes tapies quelque part dans les collines — quel genre de créatures, je n'en savais rien — dans l'attente de décimer les rangs de l'humanité.

Tout en conduisant je remâchais mes pensées sans relâche et j'étais perdu dans un labyrinthe plein d'ouvertures mais sans issues, offrant un ensemble de passages dont chacun menait à une fin fatale. Ce fut donc d'une humeur très sombre que j'arrivai enfin à la maison, où je trouvai mon cousin occupé dans la bibliothèque. Il n'avait manifestement pas pensé que je rentrerais si tôt car, à mon arrivée, il rangea les papiers sur lesquels il travaillait, mais pas assez vite pour que je ne pusse entrevoir de bizarres figures et graphiques de sa main. Son embarrassante discrétion encourageait la mienne; je ne présentai aucune explication au sujet de l'endroit où j'avais été et je réussis à éluder ses questions, ce qui visiblement l'ennuya, bien qu'aucune parole ne me le révélât. Il paraissait en fait mal à l'aise devant ma présence persistante et je ne doutais pas que je devais lui donner la même impression. Heureusement, la journée était avancée et se termina bientôt. Je saisis la première occasion après le dîner pour me retirer, prétextant une migraine — ce qui n'était pas loin de la vérité si on admettait que la confusion de mes pensées constituait vraiment un désordre psychique équivalent à un mal de tête physique.

En vue de ce qui se passa cette nuit-là, je désire essayer de montrer le mieux possible que je n'étais pas réellement malade ou sous l'empire de quoi que ce fût d'anormal. Mes pensées étaient chaotiques, certes, mais je n'étais pas dans un état d'esprit tel que j'eusse pu accepter facilement une hallucination. A vrai dire, j'étais particulièrement **vigilant**, très vraisemblablement du fait d'une sorte de prémonition instinctive de quelque chose de mystérieux qui

pouvait se produire à tout moment.

La soirée débuta, comme les précédentes, par les cris démoniaques des grenouilles s'élevant du marais en un crescendo assourdissant, au milieu de cette forêt, entre la maison et la tour; le soleil s'était à peine couché, j'étais encore en bas, que leurs coassements commencèrent — non pas de la façon à laquelle un naturaliste aurait pensé, avec quelques cris d'essai ici et là puis un concert s'enflant graduellement — mais plutôt dans un chorus général et immédiat, ainsi qu'à quelque signal convenu, dans les quelques minutes qui suivirent la disparition du soleil au fond du ciel de l'Occident. Mon cousin feignait de ne pas entendre leur infernal et aigre coassement; je n'y faisais pas allusion, ne sachant pas ce qu'il irait penser si je poursuivais sur ce sujet que nous avions entamé la veille au soir. Mais, dans le sanctuaire de ma chambre, j'entendais de plus en plus ce chœur coassant, même s'il était moins éraillé qu'en bas.

Néanmoins, j'étais décidé à ne permettre à mon imagination aucune liberté de vagabonder. Je me plongeai délibérément dans un livre que j'avais toujours avec moi — *Le vent dans les saules*, de Kenneth Grahame — et recommençai à lire les aventures de ces sympathiques personnages, Mole, Toad et Rat, prêt à les goûter comme toujours; et au bout de relativement peu de temps, eu égard à la nature du lieu et aux incidents qui s'étaient produits depuis que j'étais venu la première fois, en réponse à la requête affolée de mon cousin, je me perdis dans l'agréable campagne anglaise le long de ce fleuve sempiternel qui coule au travers du pays natal des personnages inoubliables de Grahame. Je lus pendant pas mal de temps et quoique je ne fusse pas un seul instant totalement oublieux du coassement batracien, j'étais assez pris par mon livre. Quand finalement je le fermai, l'heure approchait de minuit et une lune gibbeuse avait pénétré dans la moitié occidentale du ciel, quittant sa position initiale à l'est du zénith. J'éteignais la lumière dans ma chambre car mes yeux étaient assez fatigués. Cependant je n'étais guère las moi-même; j'étais détendu, un peu troublé encore dans les recoins perdus de mon esprit, d'où les événements de l'histoire qui m'était si familière ne s'étaient pas encore retirés; je restai assis quelque temps dans cet état tandis que les différents morceaux du problème Billington refaisaient irruption dans mes pensées.

Alors que je m'efforçais de trouver quelque logique dans tout cela, je me rendis compte que la porte de mon cousin s'ouvrait et qu'il sortait dans le couloir. Je crois que je sus à l'instant qu'il allait à la tour de pierre; je me souviens d'avoir eu le désir impulsif de l'**arrêter**, mais je n'y cédaï point.

Je l'entendis descendre l'escalier et puis pendant quelque temps plus aucun bruit; ensuite, une porte de la maison claqua. Je traversai le couloir et entrai dans sa chambre d'où je pouvais regarder cette étendue de gazon qu'Ambrose devrait traverser pour atteindre la frange de terre boisée entre la maison, le marais et la tour. Je l'aperçus qui marchait là et une fois encore j'éprouvai l'impulsion de me lancer derrière lui. Mais j'en fus dissuadé par autre chose que la raison; je ressentais quelque chose voisin de l'effroi — je n'étais pas certain que, cette nuit, mon cousin marchait en dormant ainsi qu'il l'avait fait d'autres nuits; il était tout à fait possible qu'il fût éveillé et dans ce cas il aurait certainement mal réagi si j'avais marché sur ses pas.

Je restai quelque temps indécis et finis par penser que je devais pouvoir m'assurer si oui ou non Ambrose allait à la tour, simplement en descendant dans le bureau et en escaladant la bibliothèque sous le vitrail pour regarder au travers du cercle central de verre blanc qui était braqué sur le haut de la tour; je pourrais certainement l'apercevoir avec ce clair de lune et me rendre ainsi compte si oui ou non une silhouette apparaissait par l'ouverture qu'Ambrose avait ménagée dans le toit. Pendant que j'en arrivais à cette conclusion, Ambrose avait eu largement le temps d'atteindre son objectif. si c'était vraiment la **tour**: sans hésiter donc, je descendis les escaliers dans le noir, ayant fini par connaître assez bien la maison au cours de mon séjour, et entrai directement dans le bureau; alors, apercevant pour la première fois le vitrail dans l'obscurité, je restai confondu et saisi à nouveau par l'action éclatante du clair de lune sur les vitraux, prêtant à la baie une apparence des plus vives et des plus frappantes comme si elle était animée d'une luminosité qui répandait un peu de sa lueur réfléchie à l'intérieur de la pièce.

Je montai sur la bibliothèque, comme je l'avais déjà fait, bien que cette fois je dusse faire un peu plus attention, et je me retrouvai bientôt debout, fouillant des yeux le paysage au travers du cercle central de verre transparent. J'ai déjà décrit la singulière illusion dont j'avais été l'objet quand j'avais plongé mon regard au-delà de cette vitre lors d'une précédente tentative. Le résultat que j'obtenais à présent était analogue, mais au premier abord rien n'indiquait une quelconque illusion, simplement plutôt, une exagération abusive, car la scène que je voyais représentait vraiment ce à quoi je m'étais attendu, mais le paysage était baigné d'une lumière qui paraissait beaucoup plus forte que celle déversée par la lune quoique dans les mêmes tons — comme si du vin blanc enveloppait toute chose,

transformant subtilement formes, couleurs et ombres en quelque chose de détaché et d'étrange. La tour jaillissait de ce paysage — seulement elle semblait maintenant beaucoup plus proche qu'elle ne l'avait jamais été; elle paraissait effectivement n'être pas plus loin que la lisière du bois; et pourtant les proportions et la perspective restaient exactes et normales si bien que j'avais, à la fois et en même temps, l'impression de regarder une scène à travers une loupe et la certitude que tout était comme il se devait.

Mon attention, cependant, n'était pas retenue par les perspectives ou même par l'éclairage plus puissant que celui qu'on aurait pu attendre de cette lune gibbeuse, mais bien par la tour elle-même. Malgré l'heure, minuit était passé, je vis très distinctement mon cousin debout sur l'étroite plateforme en haut de l'escalier de pierre qui s'enroulait à l'intérieur de la tour; effectivement, la moitié de son corps apparaissait nettement dans la clarté de ce paysage illuminé et, au moment où je l'aperçus, il avait les deux bras tendus vers les cieux en direction de l'Ouest où brillaient à cette heure les étoiles et les constellations des nuits d'hiver, très basses sur l'horizon — Aldébaran dans les Hyades, une partie d'Orion, et légèrement plus haut, Sirius, la Chèvre, Castor et Pollux ainsi que la planète Saturne — bien qu'elles fussent un peu voilées par la proximité de la lune. J'apercevais mon cousin beaucoup plus nettement, comme je m'en rendis compte, que je ne l'aurais dû en vertu de toutes les lois de la perspective et de l'optique appliquées à l'éloignement, à l'heure et aux conditions données; mais, sur le moment, cela ne me frappa pas aussi brutalement que c'eût été normal pour une raison très simple — je voyais en effet beaucoup plus que ces éléments du cadre qui semblait, tel qu'il était, à peine un décor pour le spectacle absolument horrible et effroyable qui s'offrit à mon regard de la fenêtre du bureau.

Car mon cousin Ambrose n'était pas seul.

S'étendait hors de lui une «excrecence» — aucun autre mot ne semblait aussi adéquat — qui paraissait n'avoir ni commencement ni fin, mais se révélait animée de changements fréquents, et donnait cependant l'impression indubitable d'être vivante; une excrescence, dis-je, qui ressemblait vaguement tout à la fois à un serpent, à une chauve-souris et à l'un de ces immenses monstres amorphes de cette période de la formation du monde quand les créatures n'avaient pas encore complètement émergé du limon originel. Et on ne voyait pas que cela, car tout autour d'Ambrose sur le toit de la tour et dans l'air au-dessus de lui, il y en avait d'autres défiant toute description. Sur le toit, une de chaque côté de lui, se tenaient deux créatures aux allures de crapaud qui semblaient changer en permanence de forme et

d'aspect et desquelles émanait, d'une manière que je ne pouvais percevoir, une affreuse ululation, un cri aigu avec lequel rivalisait seulement le chœur strident des grenouilles qui atteignait maintenant à une hauteur véritablement cacophonique. Et dans l'air au-dessus de lui flottaient de grandes créatures vipérines qui portaient des têtes bizarrement déformées et de grands appendices grotesquement griffus, se soutenant facilement à l'aide de noires ailes gélatineuses d'une taille singulièrement monstrueuse. Vraiment, le spectacle, qui en des circonstances ordinaires m'aurait envoyé chancelant en arrière, était si incroyable que ma réaction immédiate fut que j'avais perdu la raison, que mes préoccupations à l'égard du problème de la Forêt de Billington et les événements des années passées dans cette région m'avaient tellement touché que pareille hallucination était tout ce à quoi je pouvais m'attendre. Bien entendu, ainsi que je m'en aperçois maintenant, c'est une preuve de la meilleure espèce que, si j'étais capable de raisonner aussi logiquement, les choses que je voyais existaient tout à fait en dehors de mon imagination.

En plus de cela, à l'extérieur de la tour, tout proches, il y avait un flux et un brassage continus; les créatures aux ailes de chauves-souris étaient parfois visibles, parfois invisibles, disparaissant brutalement comme si elles glissaient d'un coup dans une autre dimension; les joueurs de flûte amorphes sur le toit étaient tantôt grands et monstrueux, tantôt petits, aux allures de nains; et l'extension spatiale devant mon cousin, que j'ai décrite comme une excressence, connaissait des modifications si hideuses que je ne pouvais en détacher les yeux, persuadé qu'à tout instant cette illusion et tout le reste s'évanouiraient et qu'il ne resterait que le paysage serein sous le clair de lune que je m'étais attendu à voir; et en la décrivant «en modifications», je sais que je reste bien loin de la description exacte de ce qui se passait sous mon regard horrifié et incrédule, car la chose, qui m'était d'abord apparue sous la forme d'une extension angulaire dans l'espace ayant son foyer devant mon cousin Ambrose dans la tour, devint successivement une vaste masse amorphe de chair en devenir, squameuse telle certains serpents, lançant et rétractant constamment et sans cesse d'innombrables appendices tentaculaires de toutes longueurs et de toutes formes; une horrible chose couverte d'une fourrure noirâtre avec d'énormes yeux rouges éclos partout sur son corps; une monstruosité infernale qui paraissait poulpeuse, alors que son torse était devenu une petite masse racornie avec des tentacules des centaines de fois plus grands et plus lourds qui s'élançaient en arrière dans l'espace avec un mouvement d'éventail et dont les extrémités se dépouillaient ou se fondaient littéralement dans

le lointain, tandis que le corps empourpré ouvrait un œil immense pour regarder mon cousin et révélait, toute proche, une vaste bouche béante d'où s'échappait un cri terrible, quoique assourdi, au son duquel les joueurs de flûte sur la tour et les chanteurs stridents dans le marécage portaient leur sauvage musique à un niveau insoutenable et mon cousin exhalait des ululements effroyables qui flottaient mollement jusqu'à mes oreilles comme un horrible simulacre de quelque chose moins qu'humain et me remplissaient d'une terreur et d'un effroi insondables tels que je n'en avais jamais connu auparavant, car, parmi les bruits qu'il produisait, il proférait l'un des noms redoutables qui avaient si souvent résonné, toujours porteur d'une abomination incroyable, dans l'histoire de cette contrée maudite — «N'gai, n'gha'ghaa, y'hah — Yog-Sothoth!» — tout cela provoquant un fracas si fantastique et si bestial que je pensais que certainement le monde entier devait l'entendre, et je tombai de la fenêtre, submergé une fois encore par cette effroyable malignité fusant vers moi non pas tant, cette fois-ci, des murs que de cette étrange fenêtre.

Bref, je m'écroulai sur le plancher, tombant sur un genou, et pendant un moment je restai ainsi tandis que je recouvrais mes esprits; puis je me relevai, tremblant, et je tendis l'oreille — effrayé des sons qui pourraient me parvenir; mais je n'entendis rien, et alors, terriblement troublé et incapable de comprendre ce qui était arrivé, je commençai de regrimper sur le dessus de la bibliothèque malgré la formidable impulsion qui me poussait à prendre la fuite. Mes pensées étaient chaotiques; il me semblait que j'avais été le jouet d'une hallucination terrible et incroyable; je sentais que je devais regarder encore une fois la tour de pierre dans la Forêt. Ainsi, poussé en avant et pourtant violemment tiré en arrière, je réussis à retrouver ma position précédente et j'ouvris doucement les yeux sur la scène d'horreur.

Je vis la tour; je vis la Forêt sous le clair de lune, et la lune aussi s'abaissant vers l'Orient, et de l'une des étoiles s'échappa brièvement ce qui paraissait être une ligne subtile et flottante, une sorte de prolongement ectoplasmique — mais de ce qui s'était gravé de façon indélébile dans ma conscience, à peine quelques instants auparavant, je ne vis rien! La tour s'élevait, abandonnée, et quoique le chœur des grenouilles sonnât encore bien en mesure, tous les autres bruits avaient cessé; il n'y avait rien ni sur ni autour de la tour, ni aucune trace de mon cousin Ambrose. La figure écrasée contre la vitre, je contemplai un moment le paysage sans y croire; puis je me rendis compte que mon cousin devait être sur le chemin du retour — peut-être même s'approchait-il de la maison — car j'avais perdu toute notion du temps; je coup d'œil furtif et chargé d'appréhension à la

scène déserte et silencieuse, au travers de la fenêtre circulaire.

J'atterris légèrement sur le sol, sortis du bureau et me hâtai de monter les escaliers vers ma chambre; je l'avais à peine atteinte que j'entendis le bruit de la porte en bas et les pas de mon cousin qui approchaient. Mais, en écoutant, je tressaillis. Quels pas étaient-ce ? Certainement plus que ceux d'un seul homme! Et comme ils étaient lents et traînants! Et quelles voix s'élevaient en chuchotements du pied de l'escalier!

— Que de temps!

Si gutturale qu'elle fût, c'était indubitablement la voix de mon cousin Ambrose.

— Oui, Maître.

— Me trouves-tu changé ?

— Non, sauf en ton visage et tes habits.

— Tu es allé loin ?

— A Mnar et Carcosa. Et toi, Maître ?

— En de nombreux endroits, sous bien des visages. Des temps passés et à venir. Parle doucement, il y a du danger ici. Il y a un intrus de mon sang dans ces murs.

— Dormirai-je ?

— Tu en as besoin ?

— Point.

— Repose-toi, alors, et attends. Au matin ce sera comme toujours.

— Oui, Maître. Quand tu me désireras, je serai dans l'alcôve de la cuisine, comme avant.

— Attends! Sais-tu en quelle année des hommes nous sommes ?

— Non, Maître. Suis-je resté longtemps parti ? Deux ans ? Dix ?

J'entendis le rire étouffé d'Ambrose qui me glaça.

— Le temps d'un soupir! Plus de vingt fois dix. De grands changements sont survenus, ainsi que les Anciens l'avaient prédit et que nous avons eu l'occasion de l'apprendre. Tu les verras.

— Bonne nuit, Maître.

— Oui, dis-le bien — un long temps s'est écoulé depuis la dernière fois où tu me l'as dit ici. Repose-toi bien, nous avons du travail afin de tout préparer pour Eux et ouvrir le chemin.

Le silence retomba, à l'exception des pas de mon cousin qui montait lentement. Je l'entendais avancer avec un bruit banal, d'autant plus terrible dans sa banalité même qu'il venait après ce que j'avais vu — si vraiment j'avais vu quelque chose — par la fenêtre du bureau, après ce que j'avais entendu s'élever du pied de l'escalier — si vraiment j'avais entendu ce dialogue allusif et suggestif, car je commençais déjà à douter de la solidité de mes sens! Mon cousin parcourut le couloir, entra dans sa chambre et ferma sa porte. Au bout d'un petit moment j'entendis le craquement de son lit, et puis tout devint silencieux.

Ma première impulsion alors fut la fuite immédiate — mais la fuite éveillerait les soupçons de mon cousin sans assouvir son hostilité et je savais que c'était hors de question. Mais, parallèlement à cette impulsion, une réaction secondaire se produisit — le sentiment que j'étais en train d'abandonner Ambrose. Quoi que ce fût qui devait se passer plus tard, je me promis cependant qu'il me fallait faire une chose : je devais revoir le Dr Harper, je devais lui exposer dans l'ordre chronologique tout ce qui était arrivé et même reproduire ou recopier les documents nécessaires de la bibliothèque de mon cousin. A cette heure avancée de la nuit, je n'avais guère le cœur à le faire; pourtant je savais que c'était indispensable. Avant de quitter la maison, je devais m'arranger pour préparer une note qui éclairât quiconque serait amené à devoir résoudre l'énigme de la Forêt de Billington — ainsi, bien entendu, que le mystère enveloppant les événements bizarres et horribles de Dunwich.

Cette nuit-là je ne dormis pas.

Le lendemain matin, j'attendis que mon cousin fût descendu pour quitter ma chambre, non sans quelque tremblement, craignant ce que j'allais voir. Mes craintes étaient pourtant sans fondements; je trouvai Ambrose occupé à préparer le petit déjeuner. En vérité, il paraissait d'excellente humeur et son aspect dissipa entièrement mes appréhensions, même si cela n'eut aucun effet sur ce qui restait de mes expériences nocturnes. En plus de cela, il était particulièrement volubile. Il espérait que le chœur des cris du marécage ne m'avait pas tenu éveillé au-delà de l'heure habituelle où je m'endormais.

Les grenouilles avaient été anormalement bruyantes, pensait-il, et peut-être pouvait-on trouver quelque moyen de réduire leur nombre.

Je ne sais pourquoi, cette suggestion m'alarma aussitôt. Je ne pus m'empêcher de lui rappeler les adjurations d'Alijah, ce qui le fit sourire d'une manière tout à fait sinistre, pensai-je, et quelque peu distante, comme pour me laisser entendre qu'il savait maintenant ce qu'Alijah avait voulu dire et que cela ne le dérangeait pas. Cette réaction inhabituelle me troubla profondément, bien qu'il me parût nécessaire de dissimuler mes sentiments.

Il poursuivit en disant qu'il serait occupé au-dehors la plus grande partie de la journée et qu'il espérait que je ne lui en voudrais pas de son absence. Il avait découvert des travaux qu'il fallait absolument exécuter dans la forêt.

Je cachai ma joie subite, car son absence me permettrait un accès facile aux documents de la bibliothèque; cependant, je sentis que je devais jouer le jeu sur ce point et lui demander au moins si je pouvais lui être d'une utilité quelconque. Il sourit.

— C'est très aimable à vous, Stephen. Mais à vrai dire — j'ai oublié de vous le dire — j'ai de l'aide. J'ai engagé quelqu'un pendant que vous étiez absent l'autre jour, et je dois vous avertir à son sujet pour que vous ne vous inquiétiez pas. Il a une drôle de façon de parler, et vous trouverez son costume un peu particulier. En fait, c'est un Indien.

Je ne pus dissimuler mon étonnement.

— Vous paraissez surpris.

— Je suis sidéré, réussis-je à répondre. Où avez-vous donc déniché un Indien dans cette région ?

— Oh, il est venu, je l'ai engagé. On ne peut qu'être surpris devant tout ce qu'on peut trouver dans ces collines. (Il se leva pour desservir la table car j'avais manifestement fini de manger quand, se tournant vers moi, il ajouta ce dernier fait accablant :) C'est une étrange coïncidence que vous devriez goûter — il s'appelle Quamis.

TROISIÈME PARTIE
LE RÉCIT DE WINFIELD PHILLIPS

Stephen Bâtes arriva au bureau du Dr Seneca Lapham sur le campus de la Miskatonic University un peu avant midi, le 7 avril 1924, sur les conseils du Dr Armitage Harper, ancien membre de la direction de la bibliothèque. C'était un homme d'environ quarante-sept ans, bien conservé, à peine grisonnant. Bien qu'il luttât manifestement pour garder le contrôle de lui-même, il paraissait profondément troublé et bouleversé et je jugeai que c'était un névrosé, un hystérique en puissance. Il portait un épais manuscrit composé d'un compte rendu de sa propre main de certaines aventures qui lui étaient arrivées et d'une liasse de documents et de lettres s'y rapportant et recopiés par lui. Comme le Dr Harper avait téléphoné pour annoncer son arrivée, on le fit entrer directement chez le Dr Lapham qui sembla extrêmement intéressé par cet homme; cela me fit présumer que ce manuscrit devait se rapporter à certains aspects des recherches anthropologiques si chères à mon patron.

Il se présenta et fut invité à raconter son histoire immédiatement, sans préambule. Il commença sans autre encouragement. Son histoire était un récit assez intense et quelque peu incohérent qui, malgré les difficultés causées par son langage ampoulé, avait un rapport avec les survivances de cultes. Cependant, je me rendis très vite compte que mes réactions personnelles à l'histoire de Bâtes n'avaient aucune importance; car le visage grave de mon patron — les lèvres sévères et pincées, les yeux plissés et pensifs, et par-dessus tout, la profonde attention avec laquelle il écoutait, parfaitement oublieux de l'heure et du déjeuner — était la preuve que lui, au moins, attachait une grande importance au récit de Bâtes qui, maintenant qu'il avait commencé, s'échappait de lui comme un torrent et ne cessa que lorsqu'il avisa son propre manuscrit et s'arrêta alors brutalement, le tendit et pria le Dr Lapham de le lire à l'instant.

De plus en plus étonné, je vis mon patron s'exécuter. Il ouvrit le paquet presque avidement; il me passait chaque feuille dès qu'il en avait terminé avec elle. On ne me demandait aucun commentaire et je n'en fis pas. Je lus cet extraordinaire dossier avec une stupeur grandissante, rendue encore plus aiguë par le spectacle des mains par moments frémissantes du Dr Lapham. Terminant avant moi, une bonne heure après avoir commencé de lire ce manuscrit au style fluide et facile, mon patron regarda fixement notre visiteur et le pria de terminer le récit.

Mais il n'y avait rien à ajouter, répliqua Bâtes. Il avait tout dit. Il était évident, de par leur présence, qu'il avait réussi à

copier les documents se rapportant à cette affaire — ou au moins ceux qui lui avaient paru tels.

— On ne vous a pas dérangé ?

— Pas une fois. Mon cousin ne revint qu'après que j'eus terminé. Je vis l'Indien. Il était vêtu à peu près comme on m'avait toujours enseigné que les Narragansett devaient l'être. Mon cousin avait à ce moment besoin de moi.

— Ah, vraiment ? Qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

— Eh bien, il semblait que ni lui, ni l'Indien, ni tous les deux ensemble puissent manier ce moellon gravé que mon cousin avait descellé du toit de la tour. Je ne pensais pas que cette tâche fût au-dessus des forces d'un homme seul et je le dis. Sur ce, mon cousin me mit au défi de le soulever. Il m'expliqua qu'il souhaitait qu'on le transportât ailleurs et qu'on l'enterrât loin du voisinage immédiat de la tour. Je n'eus aucune difficulté à faire ce qu'il demandait, sans aucune aide de sa part.

— Votre cousin ne vous a pas prêté main-forte ?

— Non. Pas plus que l'Indien.

Mon employeur tendit à notre visiteur un crayon et une feuille de papier.

— Voudriez-vous me faire un schéma des environs de la tour et indiquer approximativement l'endroit où vous avez enterré la pierre ?

Assez perplexe, Bâtes fit ce qu'on lui demandait. Le Dr Lapham prit le dessin avec componction et le rangea soigneusement avec les dernières feuilles du manuscrit que je lui tendais. Il se pencha en arrière, les mains jointes sur la poitrine.

— Ne vous semble-t-il pas étrange que votre cousin n'ait pas offert de vous aider ?

— Pas du tout. Nous avions fait un pari. Je l'ai gagné. Je ne m'attendais naturellement pas qu'il m'aide alors qu'il pouvait gagner si je n'y arrivais pas.

— C'était tout ce qu'il voulait ?

— Oui.

— Avez-vous remarqué des traces de ce que votre cousin avait fait ?

— Oh! oui. L'Indien et lui semblaient avoir nettoyé tout autour de la tour. J'ai observé que les empreintes de griffes et

d'âiles que j'avais vues précédemment avaient été effacées et détruites. Je m'enquis à leur sujet, mais mon cousin me répondit seulement de façon très désinvolte que j'avais dû rêver les voir ici.

— Votre cousin est toujours au courant de l'intérêt que vous portez au mystère de la Forêt de Billington ?

— Oui, bien entendu.

— Voulez-vous me confier ce manuscrit pour le moment, monsieur Bâtes ?

Il hésita, mais finit par accepter, si cela pouvait aider le Dr Lapham en quelque façon, ce que celui-ci lui assura. Et pourtant, il semblait peu désireux de s'en séparer et était particulièrement soucieux qu'il restât secret. Le Dr Lapham lui promit tout cela.

— Y a-t-il quelque chose que je doive faire, docteur Lapham ? demanda-t-il alors.

— Oui. Une chose par-dessus tout.

— Je tiens beaucoup à aller au fond des choses dans cette affaire et bien entendu je ferai tout ce que je peux.

— Alors rentrez chez vous.

— A Boston ?

— Immédiatement.

— Je ne peux vraiment pas le laisser à la merci de ce Dieu sait quoi qui se promène dans la Forêt, protesta Bâtes. En outre, cela le rendrait soupçonneux.

— Vous vous contredisez, monsieur Bâtes. Cela n'a guère d'importance qu'il devienne ou non soupçonneux. Je crois, d'après ce que vous m'avez dit, que votre cousin se révélera tout à fait capable de faire face à quoi que ce soit qui pourrait le menacer.

Bâtes eut un sourire un peu puéril, plongea la main dans une poche intérieure de sa veste et en ressortit une lettre qu'il posa devant mon patron.

— Cela vous fait-il penser qu'il soit capable de résoudre tout seul ses problèmes ?

Le Dr Lapham lut la lettre lentement, la plia et la remit dans son enveloppe :

— Comme vous l'avez noté, il s'est plutôt affermi depuis qu'il vous a envoyé ce mot pour que vous veniez.

Notre visiteur tomba d'accord là-dessus. Il restait réticent, cependant, et ne voulait pas modifier son projet de retourner dans la maison de son cousin et d'y rester jusqu'à une date ultérieure pour opérer alors une retraite moins précipitée.

— Je pense qu'il serait extrêmement judicieux que vous rentriez à Boston maintenant. Mais si vous tenez absolument à vous rendre là-bas, je vous suggère d'abréger votre séjour le plus possible — disons, encore trois jours. Quand vous repartirez pour Boston, voulez-vous repasser par ici avant de prendre votre train ?

Bâtes finit par accepter et se leva pour partir.

— Un instant, monsieur Bâtes, dit le Dr Lapham.

Il traversa la pièce jusqu'à un placard d'acier, l'ouvrit, y prit quelque chose et revint à son bureau. Il posa l'objet qu'il avait pris dans le tiroir sur le bureau devant Bâtes.

— Avez-vous jamais rien vu de semblable, monsieur Bâtes ?

Notre visiteur regarda la figurine d'un peu moins de vingt centimètres de haut qui représentait un monstre poulpeux avec une tête de céphalopode ornée de sortes de tentacules, portant sur le dos une paire d'ailes et pourvue à son extrémité inférieure de grandes griffes redoutables. Bâtes la regarda, horriblement fasciné, tandis que le Dr Lapham attendait patiemment.

— Cela ressemble — et pourtant ce n'est pas tout à fait pareil — à ces créatures que j'ai vues — ou pensé voir — par la fenêtre de la bibliothèque l'autre nuit, finit-il par dire.

— Mais vous n'avez jamais vu aucune figurine de ce genre avant aujourd'hui ? fit le Dr Lapham avec insistance.

— Non, jamais.

— Ou un dessin ? Bâtes secoua la tête.

— Cela ressemble aux choses qui volaient près de la tour — elles auraient pu laisser ces empreintes — mais cela ressemble également à la chose à qui s'adressait mon cousin.

— Ah, vous interprétez ainsi cette scène ? Ils se parlaient.

— Je n'ai jamais pensé cela consciemment — mais ce devait être ainsi, n'est-ce pas ?

— Une sorte de communication semble en effet indiquée.

Bâtes gardait toujours les yeux fixés sur la figurine, qui, autant que je m'en souviene, provenait de l'Antarctique.

— C'est horrible, fit-il enfin.

— Oui, ça l'est vraiment. Le côté le plus horrible, c'est encore l'idée que ce fut peut-être sculpté d'après un modèle vivant!

Bâtes grimaça et secoua la tête.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Nous ne savons pas, monsieur Bâtes. Mais beaucoup d'entre nous n'éprouvent aucune difficulté à croire le ragot le plus banal et nient pourtant la preuve certaine que leur apportent leurs sens, se persuadant qu'ils sont les victimes d'une hallucination. (Il haussa les épaules et ramassa la figurine, la regarda un moment avant de la reposer :) Qui sait, monsieur Bâtes ? L'ouvrage est primitif, le concept l'est tout autant. Mais vous voulez certainement retourner là-bas, encore que j'insiste à nouveau pour Boston.

Bâtes secoua la tête obstinément, serra la main du Dr Lapham et s'en fut.

Le Dr Lapham se leva et s'étira légèrement. J'attendais qu'il me fasse signe pour que nous sortions déjeuner, quoique nous fussions au milieu de l'après-midi. Il n'en fit rien. Au lieu de cela il se rassit, ramena le manuscrit de Bâtes devant lui et commença d'essuyer ses lunettes. Il eut un sourire, un peu sinistre, pensai-je surpris.

— J'ai bien peur que vous ne preniez guère M. Bâtes et son histoire au sérieux, Phillips.

— Mon Dieu, c'est certainement la plus bizarre élucubration jamais proférée pour expliquer ces mystérieuses disparitions.

— Pas plus bizarre que les circonstances des disparitions et des réapparitions elles-mêmes. Je ne suis pas du tout prêt à traiter la question avec la moindre légèreté.

— Enfin, vous n'allez pas y accorder de crédit ? Il se rejeta en arrière, ses lunettes à la main et me jeta un regard apaisant.

— Vous êtes jeune, mon garçon.

Sur quoi il se lança dans une petite conférence de laquelle je ne perdis pas un mot, rempli de respect et d'un étonnement grandissant, bientôt tout à fait oublieux des affres de la faim. Je devais sans doute être suffisamment familiarisé avec ses travaux, dit-il, pour être conscient de l'énorme quantité de contes et de légendes concernant les formes antiques d'adoration, en particulier chez les peuplades primitives, et les survivances de cultes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours en dépit de certaines modifications. Certaines contrées reculées d'Asie, par exemple, avaient engendré des cultes incroyables dont les survivances apparaissent aujourd'hui en des endroits très étranges. Il me rappela que Kimmich avait suggéré, il y a déjà longtemps, que la civilisation Chimu trouvait son origine au plus profond de la Chine, quoique probablement à cette époque la Chine n'existât point. Au risque d'être banal, il me remit en mémoire les sculptures et les inscriptions mystérieuses de l'île de Pâques et du Pérou. Des types de culte avaient survécu, c'était certain, parfois sous les anciennes formes, parfois différents, mais toujours identifiables. Dans la civilisation aryenne, peut-être la plus ancienne qui eût subsisté avec des preuves précises et sûres de survivance, il y avait d'un côté les rites druidiques, et de l'autre, les rites démoniaques de sorcellerie et la nécromancie, particulièrement en certains endroits de France et des Balkans. Ne m'était-il jamais arrivé de penser que ces cultes étaient marqués de nettes similitudes ?

Je protestai que toutes les structures culturelles étaient fondamentalement semblables.

Il disposait de renseignements au sujet de ces ressemblances fondamentales que personne ne discuterait. Il continua en suggérant que l'idée d'êtres qui devaient revenir n'était en aucun cas propre à un groupe unique mais qu'il existait certains signes inquiétants qui indiquaient l'existence dans des coins totalement reculés de la terre d'adorateurs endurcis des anciens dieux ou d'être quasi divins — quasi divins en cela qu'ils étaient si différents de l'humanité dans leur structure, et en fait de toute vie animale terrestre, qu'ils attiraient les fidèles. Et par nature, le mal. Il saisit la figurine et la tint en l'air.

— Bon, vous savez que cela provient de l'Antarctique. Que diriez-vous que ce devait être ?

— S'il me fallait deviner, je dirais que c'était sans doute quelque représentation par un sculpteur primitif de ce que les Indiens appelaient «Windigo».

— Pas mal deviné, si ce n'est qu'il y a très peu de choses dans la mythologie de l'Antarctique qui évoquent une créature analogue au Windigo de l'Arctique. Non, ceci fut découvert sous un bloc de glacier. C'est très, très vieux. En vérité, il semblerait que ce soit antérieur à la civilisation Chimu. C'est donc une pièce unique à ce point de vue; elle ne l'est pas à d'autres. Cela vous surprendra peut-être d'apprendre que des sculptures semblables ont surgi à différentes époques. Nous sommes en mesure de marquer avec elles le chemin qui mène à l'homme de Cro-Magnon et même au-delà jusqu'à l'aube de ce que nous nous plaisons à appeler la civilisation; nous en avons qui datent du Moyen Age, d'autres de la dynastie Ming, de la Russie de Paul I^{er}, de Hawaii et des Antilles, et d'autres encore de l'île de Java, contemporains, ainsi que du Massachusetts des Puritains. Vous ferez de cela ce que bon vous semble. Tout à l'heure, cela m'a frappé pour une tout autre raison — parce que, selon toute vraisemblance, quelque représentation de cette figurine, probablement en réduction, était ce que Ambrose Dewart était censé porter sur lui quand il s'arrêta dans Dunwich pour trouver le chemin de la maison de Mme Bishop et fut accosté par les deux épaves du hameau qui lui demandèrent s'il avait le signe.

— Voulez-vous dire, d'une façon détournée, qu'un modèle vivant de cette figurine a véritablement existé ? demandai-je.

— Je n'étais pas là pour le voir, répliqua-t-il avec un sérieux exaspérant, mais je ne suis pas assez prétentieux pour en écarter la possibilité.

— Bref, vous croyez à l'histoire que ce Bâtes vient de nous raconter ?

— J'ai très peur que ce ne soit vrai, avec certaines réserves.

— Psychiatriques, alors ! ripostai-je.

— La foi vient facilement sans aucune preuve, et très difficilement face à des preuves qui ne devraient pas être là. (Il secoua la tête.) J'espère bien que vous avez remarqué la réapparition du nom de l'un de vos ancêtres — le Rév. Ward Phillips ?

— Oui.

— Je ne voudrais pas paraître profiter de l'occasion, mais pouvez-vous remonter suffisamment loin dans l'histoire de votre famille pour me donner un aperçu biographique de ce clérical monsieur après son différend avec Alijah Billington ?

— Je crains que sa vie n'offre rien de bien intéressant. Il ne vécut pas longtemps après, et se fit beaucoup de tort en essayant de réunir des exemplaires de son livre sur les curiosités de la Nouvelle-Angleterre — le *Thaumaturgical Prodigies* — pour les brûler.

— Cela ne vous fait penser à rien, à la lumière du manuscrit de M. Bâtes ?

— C'est certainement une coïncidence.

— Je pense que c'est plus que cela. Les actes de votre ancêtre sont exactement ceux d'un homme qui a vu le diable et souhaite se rétracter.

Le Dr Lapham n'était guère porté à la frivolité et, pendant que je travaillais pour lui, j'avais rencontré beaucoup de faits et d'assertions étranges. Que ces manifestations eussent eu lieu pour la plupart dans des endroits reculés, presque inaccessibles, de la planète n'écartait pas la possibilité qu'il survînt quelque chose d'analogue tout près de chez nous. En outre, je me rappelais des occurrences précédentes au cours desquelles le Dr Lapham avait paru déboucher sur de monstrueuses survivances des mythes, côtoyant un concept aux dimensions paralysantes qui laissait entrevoir quelque chose d'effroyablement pétrifiant dans son essence.

— Voulez-vous dire qu'Alijah Billington correspondait avec le diable ? demandai-je.

— Je pourrais répondre à la fois oui et non. De par les preuves connues — en tant qu'avocat du diable, certainement. Alijah Billington était manifestement un homme largement en avance sur son époque, plus intelligent que la plupart de ceux de sa génération et capable de reconnaître les limites du danger quand il les rencontrait. Il pratiquait des rites et des cérémonies qui remontent indubitablement aux débuts de l'humanité, mais il savait le moyen d'échapper aux conséquences. Du moins à ce qu'il semblerait. Je crois qu'une étude complète de ces documents et de ce manuscrit serait une bonne chose. Je ne vais pas perdre de temps.

— Je pense que vous attachez peut-être trop d'importance à ce fatras.

Il secoua la tête.

— L'attitude d'un savant qui étiquetterait comme coïncidence, hallucination, ou autre appellation similaire nombre de choses

que nous ne comprenons pas immédiatement ou qui n'entrent pas dans quelque système scientifique préconçu n'est rien moins que déplorable. En ce qui concerne les événements qui se sont produits dans la Forêt de Billington et dans les environs, en particulier à

Dunwich, je dirais qu'il faut outrepasser les limites de la crédibilité pour affirmer qu'il s'agit de coïncidences, alors que chaque fois qu'il y a activité dans la Forêt de Billington, il y a d'étranges disparitions à Dunwich et dans ce pays. Nous n'avons aucun besoin de nous soucier du manuscrit de M. Bâtes, si ce n'est dans la mesure où il a cité des rapports contemporains, encore que nous puissions facilement en consulter les originaux si nous décidons de ne pas tenir compte de ce que Bâtes a écrit. Les phénomènes se sont reproduits au moins trois fois dans un laps de temps supérieur à deux cents ans. Je n'ai pas le moindre doute que la première fois qu'ils sont apparus ils furent attribués à la sorcellerie; il est tout à fait vraisemblable qu'une ou plusieurs personnes malchanceuses souffrirent ou moururent pour des faits dont la cause lui ou leur était totalement étrangère. Les temps des sorcières et des bûchers n'étaient alors pas trop éloignés, accompagnés des hystériques et des complices que nous avons toujours parmi nous. A l'époque de Alijah, quelques aperçus de la vérité sur la question avaient dû parvenir au Rév. Ward Phillips ainsi qu'au critique John Druven; ils furent vraiment amenés à aller voir Billington, sur quoi il leur arriva quelque chose — Druven disparut et connut le destin habituel des victimes de Dunwich, le Rév. Ward Phillips ne put rien se rappeler de sa visite à Billington, sinon qu'il l'avait faite, et tenta par la suite de détruire son livre qui — notez cela — contenait des allusions à des événements d'une nature assez analogue à ceux qui s'étaient produits des dizaines d'années auparavant. Aujourd'hui, nous découvrons M. Bâtes confronté à l'inexplicable hostilité d'Ambrose Dewart, après que celui-ci l'eût fait venir en lui adressant une lettre plutôt affolée où il implorait son aide. Il y a une certaine logique dans tout cela. Je l'admis sans discussion.

— Je sais qu'il y a ceux qui diront que la maison elle-même est maudite, le manuscrit de Bâtes n'y manque pas non plus par endroits, et émettront une théorie du reliquat psychique, mais je pense que c'est bien plus que cela — bien, bien plus —, quelque chose d'incroyablement plus hideux et mauvais qui, dans ce qu'il signifie, se situe largement au-delà des événements connus

actuellement.

La profonde gravité du Dr Lapham rendait tout doute, même momentané, impossible quant à l'importance qu'il attachait au manuscrit de Bâtes. Manifestement il entendait le suivre de près et la façon dont il commençait maintenant à aller et venir, rassemblant divers ouvrages provenant de ses étagères de travail, témoignait qu'il ne perdait vraiment pas de temps, ainsi qu'il l'avait dit. Il s'arrêta pour me dire d'aller déjeuner, et d'en profiter pour porter un mot au Dr Armitage Harper, qu'il se mit immédiatement à rédiger. Il paraissait terriblement excité et extrêmement enthousiaste, écrivant rapidement de son écriture habituelle et fluide, pliant la feuille avec dextérité et la glissant dans une enveloppe qu'il me tendit avec le conseil de prendre un repas solide car «il se peut que nous restions ici bien après l'heure du dîner».

Quand je revins de déjeuner, trois quarts d'heure plus tard, je trouvai le Dr Lapham entouré de livres et de papiers parmi lesquels un grand ouvrage à fermoir que je reconnus comme appartenant à la bibliothèque de la Miskatonic University, envoyé sans doute à sa demande. Les pages du manuscrit de Bâtes avaient été détachées et plusieurs portaient une marque.

— Puis-je vous aider ?

— Pour le moment, seulement en gardant l'esprit ouvert, Phillips. Asseyez-vous.

Il se leva et se dirigea à grands pas vers une fenêtre d'où il pouvait regarder, en bas, l'enceinte de la bibliothèque de la Miskatonic University et le grand chien enchaîné qui semblait la garder.

— Je pense souvent, fit-il sans se retourner, combien la plupart des gens ont de la chance dans leur incapacité de faire une synthèse de toutes les connaissances à leur disposition. Je crois que Bates illustre parfaitement cette idée. Il a enregistré ce qui semble être des informations indépendantes, il frôle en permanence une réalité terrifiante, il fait rarement une tentative réelle pour l'affronter; il se perd dans le superficiel, dans des restes de superstitions et de croyances qui n'ont aucune vérité en dehors des comportements et des structures mentales conventionnels et normaux de l'homme moyen. Si ce monsieur Tout-le-monde pouvait même se douter de la grandeur cosmique de l'univers, s'il arrivait qu'il entrevoie les profondeurs *effroyables* des espaces extérieurs, très probablement soit il deviendrait fou soit il repousserait ce savoir au profit de la superstition. Il en va

de même avec d'autres choses. Bâtes a établi une série d'événements s'étendant sur deux siècles, un peu plus en fait, et il disposait de tout ce qu'il fallait pour résoudre le mystère de la Forêt de Billington, mais il n'y a point réussi. Il articule les événements comme s'ils étaient les morceaux d'un puzzle; il tire certaines conclusions préalables — par exemple, que son ancêtre Alijah Billington était impliqué dans quelque activité très bizarre, peut-être illégale, qui était inévitablement accompagnée par d'encore plus bizarres disparitions dans les environs — mais il ne va pas plus loin. Il voit et entend réellement certains phénomènes et se met à plaider contre ses propres sens; bref, il représente assez bien l'esprit moyen — face à des manifestations qu'on ne trouve pas «dans les livres»; pour ainsi dire, il pense qu'il est à la fois plus simple et plus intelligent de s'en sortir en doutant de ses sens. Il écrit «imagination» et «hallucination»; pourtant, il est suffisamment honnête pour admettre que ses réactions sont assez «normales» pour renverser son argumentation en déroute. A la fin, encore qu'il soit vrai qu'il ne semble pas posséder l'ultime clef pour atteindre la solution, il lui manque surtout la force de rassembler les morceaux qu'il a déjà, en vue d'une synthèse qui aurait une plus large signification que les ébauches auxquelles il se cantonne. Donc il s'enfuit, en fait, et expose le problème au Dr Harper qui me l'envoie.

Je demandai s'il travaillait en postulant que le manuscrit de Bâtes était un compte rendu scrupuleusement objectif.

— Je pense qu'il n'y a guère de choix. Ou c'est objectif ou ça ne l'est pas. Si nous nions son objectivité, nous sommes alors dans la position de ne pas admettre des événements connus qui ont été enregistrés, observés et sont entrés dans l'histoire. Si nous acceptons uniquement ces faits connus, il est alors probable que nous expliquerons tout autre événement qu'il relate par le «hasard» ou une «coïncidence», sans aucun égard pour le fait que la probabilité mathématique d'une pareille série de hasards et de coïncidences est largement en deçà du seuil acceptable dans n'importe quelle procédure scientifique. Il me semble, par conséquent, que nous n'avons vraiment pas d'alternative.

Le manuscrit de Bâtes formule une série d'événements qui s'emboîtent dans l'histoire connue de l'endroit et des habitants et qui s'y réfèrent. Si, en définitive, vous voulez insinuer que certaines parties de ce manuscrit sont formées d'événements imaginaires, alors vous devez être prêt à expliquer à quelles sources puise son imagination quant à l'extra-terrestre — car ses

descriptions sont précises, presque savantes, et si détaillées que cela laisse supposer qu'il a effectivement vu quelque chose du genre de ce qu'il décrit, et il n'existe rien dans l'histoire connue de l'homme ou de ses mutations qui rende compte de certains de ces détails. Même si, comme vous pourriez me l'objecter, ces créatures si soigneusement décrites étaient le fruit d'un cauchemar, vous devriez encore fournir la raison pour laquelle ses cauchemars seraient peuplés de pareils êtres; mais, dès lors, ce serait postuler que les rêves ou les cauchemars de tout être humain peuvent être nourris de créatures entièrement étrangères à toute son expérience réelle aussi bien dans la vie que dans son existence psychique, ce qui est aussi opposé aux faits scientifiques que le sont les créatures elles-mêmes. Notre propos n'est servi que si nous acceptons le manuscrit comme un compte rendu objectif; nous devons partir de là, et si nous nous trompons, le temps nous le dira certainement.

Il retourna à son bureau et s'assit.

— Vous vous souvenez sans doute avoir lu au cours de votre première année ici des choses concernant certains rites curieux exécutés par les natifs de Ponapé dans l'archipel des Carolines, qui adoraient une divinité des mers, un Etre Marin qu'on pensa d'abord être le fameux dieu-poisson Dagon; mais quand on en fit part aux natifs, ceux-ci prétendirent qu'il était plus grand que Dagon, qui, avec Ceux des profondeurs, Le servait. De pareilles survivances de cultes sont assez communes et ne parviennent guère cependant à l'attention du public, mais celle-ci fut portée à sa connaissance à cause de certaines découvertes complémentaires — les étranges mutations observées sur les corps de quelques natifs tués lors d'un naufrage tout près de la côte : la présence de branchies primitives, par exemple, de vestiges de tentacules s'échappant de leur torse et, pour l'une des victimes, d'écaillés sur une partie de peau squameuse près du nombril, et tous étaient connus comme adeptes du culte du Dieu marin. L'affirmation de ces insulaires qui me revient en tête assez vivement est le fait que leur dieu était venu des étoiles. Or, vous savez qu'il existe des ressemblances marquées entre les croyances religieuses et les mythologies des Atlantes, des Mayas, des Druides, d'autres encore, et nous trouvons sans cesse des analogies fondamentales, en particulier la mise en relation des ciels et des mers, comme pour le dieu Quetzacoatl dont on trouve un équivalent chez l'Atlas grec en cela qu'il serait censé

être venu de quelque endroit de l'océan Atlantique pour porter le monde sur ses épaules. Pas seulement dans les religions mais aussi dans les pures légendes, comme dans cette prolifération de professions de foi envers les géants dont l'origine est également censée être la mer — les mers de l'Ouest, pour être précis, comme les Titans grecs, les géants des îles des contes espagnols et les géants de Cornouailles dans Lyonesse l'engloutie. Je mentionne cela pour souligner les curieux liens avec la tradition qui remonte aux temps primitifs, quand on croyait que de grands êtres résidaient dans les profondeurs des mers, croyance qui est manifestement à l'origine de cette légende secondaire sur la provenance des géants. Nous n'avons pas à être étonnés devant les preuves des survivances de cultes comme celle de Ponapé, car on peut en trouver les racines; mais nous sommes étonnés et confondus par les mutations physiques qui s'y sont produites, et qui sont ultérieurement expliquées par de sombres insinuations — aucun fait, bien sûr — selon lesquelles il y aurait eu des rapports sexuels entre certains habitants de la mer et des natifs des Carolines. Cela, si c'est vrai, rendrait tout à fait compte des mutations. Mais la science, manquant de preuve réelle et positive de l'existence de pareils habitants de la mer, refuse simplement que ce puisse être vrai; les mutations sont réduites à la condition de preuve «négative» donc inacceptable, et une explication compliquée est mijotée pour montrer que les affleurements primitifs ne sont pas des phénomènes inconnus, et les natifs sont catalogués comme «arriérés» ou curiosités «ataviques», et l'incident est régulièrement classé. Si vous, ou moi, ou qui que ce soit d'autre, décide un jour de mettre ces incidents bout à bout, celui-là trouvera qu'ils peuvent faire plusieurs fois le tour du globe, et pas seulement cela, qu'ils présenteront certaines analogies troublantes, se soutenant en fait l'un l'autre et renforçant les aspects répétitifs de ces bizarres événements. Personne, cependant, ne désire vraiment entreprendre une étude impartiale de ces phénomènes isolés parce que, comme dans le cas de M. Bâtes, il existe une certaine et très réelle peur, tout à fait humaine, de ce qu'on pourrait découvrir. Il vaut mieux ne pas déranger l'ordonnement de la vie dans la crainte de ce qui pourrait se tapir juste au-delà, dans une extension du temps ou de l'espace à laquelle aucun d'entre nous n'est préparé à faire face.

Je me souvins du compte rendu au sujet des insulaires de Ponapé et le lui dis. Cependant je ne suivais pas très bien mon patron quand il soutenait que cela avait un rapport avec le manuscrit de Bâtes, même lointain, quoique je fusse persuadé

que ce n'était pas par hasard que le Dr Lapham m'avait rappelé cet incident.

Il poursuivit son exposé minutieux et didactique.

Dans un très grand nombre de phénomènes épars soumis aux anthropologues, parmi d'autres, il y avait une certaine structure commune à tous. C'était cette croyance mythologique en la présence primitive sur terre d'une autre race d'êtres qui, du fait de pratiques noires, se perdirent et furent chassés de la terre par les «Anciens Dieux», qui les enfermèrent au loin dans le temps et dans l'espace — car ils n'étaient pas tenus aux lois du temps et de l'espace comme l'étaient les simples mortels, et, en plus, se mouvaient dans d'autres dimensions. Ces autres êtres, quoique chassés et enfermés au loin par des sceaux terribles et haïs, continuent de vivre «Dehors» et se manifestent fréquemment par des tentatives pour recouvrer leur pouvoir et leur possession de la terre ainsi que des êtres «inférieurs» qui l'habitent maintenant — inférieurs, probablement à cause de leur sujétion à des lois mineures qui ne concernent pas les êtres expulsés qu'on connaît sous différents noms, le plus usité étant les «Grands Anciens», qui étaient adorés par nombre de peuplades primitives — les insulaires de Ponapé, par exemple. En outre, ces «Grands Anciens» sont malveillants et il faut bien reconnaître que les barrières qui s'étendent entre l'humanité et l'horreur pétrifiante qu'ils constituent sont purement arbitraires et notablement insuffisantes.

— Mais on aurait pu déduire cela du manuscrit de Bâtes et des documents qui y sont joints! protestai-je.

— Pourtant ce n'est pas le cas. Cela existait des années avant que ce manuscrit n'apparaisse.

— Bâtes doit avoir découvert ce savoir.

Il était impassible mais nullement moins sérieux.

— Même s'il l'a fait, cela n'explique pas le fait indéniable qu'un livre horrible et excessivement rare fut écrit sur les Grands Anciens et les rapports avec eux, à peu près en l'an 730 de notre ère, à Damas par un poète arabe du nom d'Abdul Alhazred, dont on pensait généralement qu'il était fou et qui avait appelé son livre *Al Azif*, bien qu'il soit maintenant plus largement connu dans certains cercles ésotériques sous son titre grec de *Necronomicon*. Je pense que si cette légende et cette tradition ont été rapportées comme réelles il y a des siècles et que si certains phénomènes non humains se produisent de nos jours et semblent

corroborer quelques aspects des écrits - de l'Arabe, il est résolument antiscientifique de ramener ces phénomènes aux fruits de l'imagination ou à quelque ruse d'un être humain, particulièrement d'un monsieur qui n'a montré les signes d'aucune prescience dans ces questions.

— Très bien. Continuez.

Les Grands Anciens, poursuivit-il, avaient quelque correspondance avec les éléments — terre, eau, air, feu — ceux-ci étaient en quelque sorte leurs moyens, au-delà et au-dessus d'une certaine interdépendance et de leurs facultés supra-terrestres qui les rendaient insensibles aux effets du temps et de l'espace, de telle sorte qu'ils représentaient une menace toujours actuelle pour l'humanité et en fait pour toutes les créatures de la terre; leurs efforts incessants pour revenir étaient favorisés par leurs adorateurs et leurs adeptes primitifs qui, pour la plupart, étaient de race inférieure, physiquement ou mentalement, et même dans quelques cas, les insulaires de Ponapé par exemple, de véritables mutants physiologiques, qui pratiquaient certaines «ouvertures» au travers desquelles les Grands Anciens et leurs favoris extraterrestres pouvaient entrer, ou pouvaient être «appelés», où qu'ils fussent dans l'espace ou le temps, grâce à des rites qui furent, au moins en partie, décrits par l'Arabe Abdul Alhazred et par divers autres auteurs secondaires qui le suivirent et laissèrent une tradition parallèle à leur cru, issue de la même source, mais grossie de différentes informations qui nous sont parvenues depuis l'époque de l'Arabe. Ici, il s'arrêta et me fixa intensément.

— Vous me suivez, Phillips ? Je lui affirmai que oui.

— Très bien. Bon, ces Grands Anciens, comme je le disais, ont reçu divers noms. Certains étaient inférieurs mais supérieurs en nombre. Ces derniers ne sont pas tout à fait aussi libres que les quelques autres, et beaucoup d'entre eux sont soumis à la plupart des lois qui gouvernent l'humanité. Le premier s'appelle Cthulhu, qui est censé reposer «mort mais rêvant» dans la secrète cité engloutie de R'lyeh que certains auteurs ont située en Atlantide, d'autres en Mu et quelques-uns dans la mer non loin de la côte du Massachusetts. Le second d'entre eux est Hastur, parfois appelé Celui qu'on ne doit pas nommer ou Hastur l'Indicible, qui est censé résider à Hali dans les Hyades. Le troisième est Shub-Niggurath, horrible parodie d'un dieu ou d'une déesse de la fécondité. Ensuite vient celui qu'on décrit

comme le «*Messenger des Dieux*» — Nyarlathotep — et spécialement l'une des plus puissantes extensions des Grands Anciens, Yog-Sothoth le malfaisant qui partage l'empire d'Azathoth, le chaos aveugle et imbécile au centre de l'infini. Je vois à votre regard que vous commencez à reconnaître quelques-uns de ces noms.

— Oui, bien sûr; ils figurent dans le manuscrit.

— Et également dans les documents. Cela devrait vous donner à réfléchir d'apprendre que Nyarlathotep est souvent accompagné lors de ses manifestations sans visage par des créatures décrites comme des joueurs de flûte idiots.

— C'est ce que Bâtes a vu!

— Oui.

— Mais alors — les autres, qu'est-ce que c'était ?

— Cela, nous ne pouvons que le conjecturer. Mais si Nyarlathotep est toujours accompagné par les joueurs de flûte idiots, il était probablement l'une de ces manifestations. Les Grands Anciens ont dans une certaine mesure la faculté d'apparaître sous différents aspects, quoique chacun ait vraisemblablement son identité et sa forme propres. Abdul Alhazred le décrit sans visage, tandis que Ludwig Prinn dans son *De Vermis Mysteriis* soutient que Nyarlathotep était l'œil-qui-voit-tout, et que Von Junzt, dans l'*Unaussprechlichen Kulten*, dit qu'il était, tout comme un autre Grand Ancien — probablement Cthulhu — agrémenté de tentacules. Ces différentes descriptions englobent certainement les manifestations que Bâtes a vu comme une excressence ou une extension.

J'étais étonné devant le savoir qui était ainsi révélé à propos de ces cultes et de ces religions primitifs ou originels. Je n'avais encore jamais entendu mon maître parler de ces livres et il ne devait pas les posséder. Où les avait-il donc consultés ?

— Eh bien, ils sont enfermés sous clef à la Miskatonic, Phillips. On les voit rarement. Ce livre (il tapota l'étrange ouvrage que j'avais vu en rentrant de déjeuner), est le plus célèbre d'entre eux et je dois le rendre ce soir. C'est la version latine, par Olaus Wormius, du *Necronomicon*, imprimée en Espagne au *xvne* siècle. Il s'agit en fait du Livre auquel il est fait référence dans le manuscrit de Bâtes et dans les documents; et c'est dans cet ouvrage que les correspondants d'Alijah Billington ont copié des pages et des paragraphes en divers endroits dans le monde — car il n'existe de copies, intégrales ou partielles, qu'au

Widener, au British Muséum, dans les universités de Buenos Aires et de Lima, à la Bibliothèque nationale de Paris et dans notre propre Miskatonic. D'aucuns prétendent qu'un exemplaire secret existe au Caire et un autre dans la Bibliothèque du Vatican, à Rome; certains pensent également que des parties de ce livre, laborieusement copiées, existent chez divers particuliers, ceci étant confirmé jusqu'à un certain point par ce que Bâtes a trouvé dans la bibliothèque de son cousin, laquelle fut celle d'Alijah Billington. Si Billington y a réussi, d'autres ont pu y réussir aussi.

Il se leva et prit une bouteille de vin vieux dans une armoire et se versa un verre pour le déguster. Il resta encore un moment debout devant la fenêtre tandis que dehors les ténèbres commençaient de tomber et que s'élevaient les bruits du soir de la cité quelque peu provinciale d'Arkham. Puis il se retourna et s'approcha.

— Voilà le décor mis en place, dit-il.

— Vous attendez-vous que je croie tout cela ? demandai-je.

— Pas du tout; bien sûr que non. Mais imaginez que nous l'acceptons comme une hypothèse provisoire et que nous passons à l'examen du mystère Billington lui-même.

J'acquiesçai.

— Parfait, alors. Commençons par Alijah Billington — c'est, semble-t-il, par là que Dewart et Bâtes ont entamé leur enquête. Je crois que nous pouvons admettre sans chicaner d'Alijah Billington était impliqué dans quelque espèce de pratique scélérate qui peut relever de la sorcellerie, ce que je suspecte le Rév. Ward Phillips et John Druven d'avoir pensé. Nous avons certaines preuves reliant les activités d'Alijah avec la Forêt et nous savons que ça avait lieu la nuit — après l'heure où l'on sert le dîner selon Laban, le fils d'Alijah. De plus, l'Indien Quamis était initié à cette pratique, quelle qu'elle ait été, quoique apparemment à un niveau plus servile. Selon l'enfant, l'Indien mentionne une fois d'une voix apeurée un nom qui est celui de Nyarlathotep. En même temps, nous disposons des lettres de Bishop pour prouver que Jonathan Bishop, de Dunwich, était engagé dans des pratiques semblables, les lettres sont absolument nettes à ce sujet. Jonathan en avait appris suffisamment pour appeler quelque chose hors du ciel, mais pas assez pour fermer l'ouverture à d'autres ou pour se protéger. La conclusion va de soi : quoi que ce fût qui venait en réponse à de pareilles invocations, la chose faisait de l'homme un certain usage, et il est aussi très clairement laissé entendre que cet usage

était la nourriture, quelles qu'en fussent les modalités. Si nous admettons cela, nous pouvons alors rendre compte des multiples disparitions dont aucune ne fut jamais éclaircie.

— Mais alors, comment rendre compte de la réapparition des corps ? lançai-je. Il n'y a jamais eu la moindre preuve indiquant où ils avaient été.

— Pas plus qu'il n'y en aurait s'ils étaient allés — comme je le soupçonne — dans une autre dimension. La portée de tout cela est effroyablement et épouvantablement claire : celui, quel qu'il fût, qui venait en réponse à l'appel n'était pas toujours le même — rappelez-vous le sens des lettres et des instructions au sujet de l'évocation d'êtres aux noms différents — et il venait d'une autre dimension et se retirait de nouveau dans cette dimension, non sans qu'il fût impossible qu'il transportât une créature inférieure — en bref un être humain — pour se nourrir soit de la force vitale, soit du sang ou encore de quelque chose de plus obscur, nous pouvons le présumer. C'est à cette fin, autant que pour le faire taire, que John Druven fut sans aucun doute drogué, ramené à la maison de Billington et offert en sacrifice, exactement de la même façon vengeresse utilisée par

— il a commencé de soupçonner que sa main ne lui appartient pas entièrement et il s'est mis à combattre une force qui n'est pas uniquement la sienne. L'attaque directe contre Druven et la mort de ce dernier portent les choses au paroxysme. Billington congédie Quamis et, grâce au savoir acquis dans le Necronomicon, il scelle l'ouverture qu'il a effectuée, tout comme il a scellé celle de Bishop après la disparition de celui-ci, et part pour l'Angleterre afin de retrouver son identité loin des sinistres forces psychiques qui agissent dans la Forêt.

— Cela me paraît logique.

— Bon ! A la lumière de cette hypothèse, examinons les instructions qu'Alijah Billington a transmises au sujet du domaine du Massachusetts.

Il choisit une feuille de papier de la main de Bâtes et la plaça devant lui, ramenant la lampe à l'abat-jour vert sur le bureau.

— Nous y voilà. Avant tout il adjure ceux qui viendront après lui de conserver la propriété dans la famille et puis il indique une série de règles délibérément obscures, encore qu'il admette tout

de même de façon un peu détournée que leur signification pourra être trouvée dans les livres laissés dans la maison connue sous le nom de maison de Billington. Il commence par celle-ci : 27 ne fera cesser Veau de couler le long de Vile de la tour, ni ne molestera la tour d'aucune façon, ni n'implorera les pierres. L'eau a cessé de couler d'elle-même et pour autant que nous le sachions aucune conséquence mauvaise ne s'est ensuivie. Par Molester la tour, Alijah entend clairement qu'il ne fallait pas y toucher pour restaurer l'ouverture qu'il avait fermée. Il va aussi de soi que cette ouverture est celle située dans le toit de la tour; il l'avait obstruée au moyen d'une pierre portant un signe qui, quoique je ne l'aie pas vu, ne doit et ne peut être que le Signe des Anciens, la marque de ces Anciens Dieux dont la puissance envers les Grands Anciens est absolue, la marque que ceux-ci redoutent et haïssent. Dewart a donc molesté la tour exactement de la façon qu'Alijah souhaitait qu'elle ne le fût pas. Et finalement, l'imploration à laquelle il fait allusion ne peut se référer qu'à une ou plusieurs formules à réciter en vue de réaliser la première étape du contact avec les forces qui se tiennent au-delà du seuil.

«Il poursuit ainsi : Il n'ouvrira pas la porte qui mène aux temps et aux lieux étranges, ni n'invitera Celui qui guette sur le seuil, ni n'appellera vers les collines. La première partie seulement renforce à nouveau l'adjuration initiale à l'égard de la tour de pierre. La seconde se réfère pour la première fois à un Etre bien déterminé, un Etre qui guette sur le seuil, dont nous ne connaissons pas l'identité — ce peut être Nyarlathotep, ce peut être Yog-Sothoth ou bien encore un autre. Et la troisième doit faire allusion à une deuxième étape des rites nécessaires à la manifestation de ceux du Dehors, peut-être bien au sacrifice.

«La troisième adjuration prend également la forme d'une mise en garde : Il ne dérangera pas les grenouilles, particulièrement les grenouilles-taureaux du marécage qui s'étend entre la tour et la maison, ni les lucioles ni les oiseaux qu'on appelle engoulevents de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures. Bâtes commençait vraiment de deviner le sens de cette adjuration — qui signifie simplement que les créatures en question montrent une singulière sensibilité à la présence de ceux du Dehors, et, par le rythme de leurs cris et de leur lueur, avertissent et permettent par conséquent les préparatifs. Toute tentative contre eux est donc probablement contraire à l'intérêt personnel.

«Dans la quatrième, la fenêtre fait son apparition : Il ne tentera pas de toucher à la fenêtre pour la modifier en quoi que ce soit. Pourquoi pas ? D'après tous les renseignements donnés par

Bâtes il y a une qualité maligne qui se manifeste dans la fenêtre. Si ses adjurations ont un caractère protecteur, pourquoi alors ne pas détruire la fenêtre, puisqu'il est au courant de sa malignité ? Je pense que c'est uniquement parce que cette fenêtre modifiée serait encore plus dangereuse qu'elle ne l'est actuellement.

— Je ne vous suis plus, l'interrompis-je.

— N'y a-t-il rien dans le récit de Bâtes qui vous fasse penser à quelque chose ?

— La fenêtre est étrange, le verre différent — elle a été conçue ainsi, c'est évident.

— Je prétends que la fenêtre n'en est pas du tout une mais une lentille ou un prisme ou un miroir réfléchissant un spectacle issu d'une autre dimension, ou même de plusieurs autres — bref, du temps ou de l'espace. Elle peut également être conçue pour réfléchir des rayons inconnus, non lumineux, mais qui s'adresseraient aux vestiges oubliés de facultés extra-sensorielles et il se pourrait qu'elle ait été construite par des mains non humaines. Cela permet à Bâtes de voir à deux reprises au-delà du paysage naturel' qui s'étend de l'autre côté de cette fenêtre.

— Admettons cela provisoirement et passons à la dernière adjuration.

— Celle-ci n'est qu'une simple récapitulation de l'essentiel énoncé auparavant et est suffisamment claire à la lumière de ce que les instructions précédentes annoncent. Il ne vendra pas ni n'opérera aucune transaction concernant le domaine sans insérer une clause exigeant que ni l'île ni la tour ne seront dérangées en aucune sorte, ni la ■fenêtre changée à moins qu'elle ne soit détruite. Ici encore on suggère que la fenêtre est capable, d'une certaine façon, d'exercer une influence maligne, ce qui à son tour laisse entendre que, par un biais qu'Alijah lui-même ignorait, elle constitue une autre ouverture — sinon pour une entrée physique de ceux du Dehors, au moins pour leur perception et donc également pour leur pouvoir de suggestion ou leur influence. Je pense que c'est l'explication la plus vraisemblable, pour une raison tout à fait claire — à savoir : dans chaque direction de recherche qui nous est offerte il est manifeste que quelque influence est à l'œuvre dans la maison comme dans la Forêt. Alijah est d'une certaine manière poussé à étudier et à expérimenter. Bâtes nous a dit que lorsque Dewart a pris possession de la maison il a été attiré vers la fenêtre en vue de

l'examiner et de regarder au travers; et quand il est allé à la tour dans la Forêt, il a ressenti une force qui l'a poussé à desceller le moellon placé dans le toit. Bâtes lui-même décrit sa réaction à la maison après sa curieuse aventure avec son cousin qu'il juge à tort schizophrène. Je l'ai ici, laissez-moi vous le lire. Et tout d'un coup, comme je restais debout, éprouvant la fraîcheur du vent sur mon corps, je ressentis avec une angoisse rapidement croissante et un désespoir écrasant qu'une monstrueuse fétidité, sinistre, noire et maudite émanait et flottait autour de cette maison cernée par la forêt, et l'imprégnait de l'abomination repoussante et ignoble des abysses insondables de l'âme humaine... La réalité du mal, de l'abominable et de l'épouvante emplissait la pièce ainsi qu'une nuée; je la sentais suinter des murs comme un brouillard invisible. En plus de cela, Bâtes, aussi, est attiré vers la fenêtre. Et en définitive, depuis moins longtemps dans la maison, il peut observer d'un point de vue relativement plus objectif l'influence active qui travaille son cousin. Il la diagnostique correctement comme une sorte de combat intérieur; mais il se trompe quand il la définit comme schizophrénie car ce n'est pas cela.

— N'exagérez-vous pas en étant si affirmatif ? Après tout il y a ici quelques signes d'un dédoublement de la personnalité.

— Non, non, en aucune façon. Voilà le danger d'en savoir trop peu sur une question. Aucun symptôme n'est présent, à part simplement l'opposition superficielle entre les états d'humeur. Ambrose Dewart est sans aucun doute au départ un esprit plutôt aimable, un dilettante sans problèmes, un propriétaire terrien qui cherche paresseusement à s'occuper. Puis il prend conscience de quelque chose — il ne sait quoi — et il devient mal à l'aise. Finalement il fait venir son cousin. Bâtes trouve un changement plus net; puis Dewart est gêné avec lui et bientôt il devient nettement hostile. Il y a de brefs retours à son état antérieur, plus normal, et un retour prolongé lors du séjour à Boston, l'hiver dernier. Mais, presque immédiatement, quand il revient à la maison dans la Forêt, le mois dernier, l'hostilité d'avant redevient manifeste et rapidement — Bâtes ne semble pas s'en rendre compte aussi clairement qu'il le pourrait — cela se transforme en une vigilance prudente. L'effet sur Bâtes est simplement qu'à un moment, il se sent le bienvenu et qu'à un autre, c'est tout le contraire. Il reconnaît qu'il y a un conflit chez son cousin et en termes de psychiatrie, dont il ne connaît guère plus que vous, Phillips, cela lui fait penser à la schizophrénie.

— Vous pensez à une influence, alors — du Dehors. De quelle

nature ?

— Eh bien, je pense que c'est absolument évident. L'influence est celle d'une intelligence directrice. Il s'agit, spécifiquement, de la même influence qui fut à l'œuvre sur Alijah mais qu'il vainquit.

— L'un des Grands Anciens ?

— Non, rien ne le montre.

— C'est indiqué, tout au moins.

— Non, pas même indiqué. On ne peut penser qu'à un agent des Grands Anciens. Si vous examinez soigneusement le manuscrit de Bâtes, vous découvrirez que les suggestions, les influences qui se manifestent ont une nature essentiellement humaine. Je suppose que si les Grands Anciens eux-mêmes contrôlaient l'influence à l'œuvre dans la maison de Billington, les suggestions qui s'y trouvent auraient, au moins de temps en temps, un caractère fondamentalement non humain. Rien ne montre qu'elles sont telles. Si l'impression donnée à Bâtes d'une fétidité, d'une abomination et d'une malignité à propos de la maison et de la Forêt avait été transmise par quelque chose d'étranger, il est probable que sa réaction n'aurait pas été aussi spécifiquement humaine; non, il fut alors submergé par une réaction tout à fait humaine, avec presque une humanité délibérée.

Je considérai cela. Si la théorie du Dr Lapham était valide — et il me semblait vraiment qu'elle l'était — elle comportait cependant un point très faible; il avait laissé entendre que, «l'influence» à l'œuvre sur Dewart et Bâtes avait également agi sur Alijah Billington. Si cette «influence» avait, comme il le postulait, une origine humaine, elle avait franchi plus d'un siècle. Choisisant mes mots avec soin, j'élevai cette objection.

— Oui, je l'admets. Je ne trouve pas cela contradictoire. Gardez bien présent à l'esprit que l'influence est extra-terrestre dans son origine. Elle est également extra-dimensionnelle, et par conséquent, humaine ou non, pas plus soumise aux lois physiques de la terre que les Grands Anciens. Bref, si l'influence est humaine, comme je le suppose, alors elle aussi existe dans un temps et un espace contigus à nous et cependant non identiques. Elle participe de la capacité d'exister dans ces dimensions sans

connaître les limitations que le temps et l'espace imposent à tout individu qui occupe la maison de Billington. Elle existe dans ces dimensions exactement comme ces malheureux qui furent victimes des êtres appelés par Bishop, Billington et Dewart avant qu'ils ne soient rejetés dans notre dimension.

— Dewart!

— Oui, lui aussi.

— Vous prétendez qu'il est responsable de ces étranges disparitions récemment survenues à Dunwich ? demandai-je, ébahi.

Il secoua la tête avec une sorte de pitié.

— Non, je ne le prétends pas; je l'affirme en tant que fait évident — à moins que vous ne vouliez en revenir au terrain spécieux des coïncidences.

— Pas du tout.

— Parfait. Ecoutez bien. Billington s'en va à son cercle de pierres et à sa tour de pierre pour ouvrir la porte. Des personnes totalement étrangères à Billington entendent des bruits dans les bois ainsi que son fils Laban qui le rapporte dans son journal. Ces phénomènes sont toujours suivis a) d'une disparition; b) d'une réapparition dans des conditions étranges, certes, mais toujours les mêmes, des semaines ou des mois plus tard — toutes deux inexplicables. Jonathan Bishop écrit dans ses lettres qu'il est allé à son cercle de pierres et L'a appelé dans les collines, et L'a maîtrisé dans le cercle avec cependant les plus grandes difficultés et beaucoup d'efforts; cela tendrait à prouver que le cercle n'est pas suffisamment puissant si Von veut maîtriser des Etres de cette sorte pendant un certain temps. Après quoi, également, d'étranges disparitions et des réapparitions tout aussi étranges dans des circonstances reproduisant celles qui suivent les activités de Billington. Ces choses datant d'un siècle et plus se répètent à notre époque. Ambrose Dewart marche pendant son sommeil jusqu'à la tour; dans ses rêves il est conscient de quelque chose d'incroyablement abominable et terrible; il est possédé par une influence externe, mais il ne le sait pas. Je pense que vous n'espérez pas qu'un observateur impartial, à la lumière de ces faits, puisse croire que, après le petit voyage de Dewart à la tour de pierre, où il découvre par la suite ce qui semble être une flaque de sang, les disparitions et les réapparitions qui s'ensuivent ne sont que des coïncidences ?

J'admis qu'une explication reposant sur le hasard pour

rendre compte d'une pareille série d'événements analogues était tout aussi extravagante que l'explication que le Dr Lapham donnait lui-même. J'étais troublé et profondément agité car le Dr Seneca Lapham était un érudit de grande envergure et d'une culture singulièrement vaste, si bien que son adhésion à quelque chose, même ne relevant pas d'une connaissance assurée, provoquait un choc sérieux sur quelqu'un qui lui portait un respect illimité. Manifestement, pour le Dr Lapham, les hypothèses qu'il avançait étaient fondées sur plus qu'une conjecture et cela impliquait une conviction qui dépassait presque les bornes de la crédibilité. Pourtant, il était évident que mon patron ne doutait pas du tout, assuré par une connaissance très large de son sujet et des à-côtés.

— Je vois que vous êtes plongé dans vos pensées. Laissons cela, nous y penserons cette nuit et y reviendrons demain ou plus tard. J'aimerais que vous lisiez quelques-uns des passages que j'ai indiqués dans ces livres, encore que vous aurez à jeter de temps en temps un œil sur le *Necronomicon* afin que je puisse le rapporter à la bibliothèque ce soir.

Je m'attaquai immédiatement à l'ancien livre où le Dr Lapham avait souligné deux passages bizarres, que je traduisis lentement au fur et à mesure que je lisais. Il faisaient allusion à de hideux habitants du Dehors qui gisaient dans une attente constante; en fait, l'Arabe les désignait comme «les Gisants en Attente», et il leur donnait des noms. Un long paragraphe au milieu du premier passage me frappa avec une force particulière.

«Ubbo-Sathla est cette source inoubliée d'où vinrent ceux qui osèrent s'opposer aux Anciens Dieux qui régnaient depuis Bételgeuse, les Grands Anciens qui combattirent les Anciens Dieux; et ces Grands Anciens étaient instruits par Azathoth, le dieu aveugle et idiot, et par Yog-Sothoth qui est Tout-en-Un et Un-en-Tout et pour qui les limites du temps et de l'espace n'existent pas et dont les aspects sur terre sont 'Umr At-Tawil et les Anciens. Les Grands Anciens rêvent depuis toujours à ce temps à venir où ils régneront à nouveau sur la Terre et sur tout cet Univers dont elle fait partie... Le Grand Cthulhu se lèvera de R'lyeh; Hastur, celui Qu'on ne doit pas nommer, reviendra de la sombre étoile qui est proche d'Aldébaran dans les Hyades; Nyarlathotep mugira à jamais dans l'obscurité qui est son domaine; Shub-Niggurath, le Bouc noir aux mille jeunes se multipliera encore et encore et recevra soumission de tous les satyres, nymphes et lutins des bois ainsi que du Petit Peuple; Lloigor, Zhar et Ithaqua chevaucheront les espaces parmi les

étoiles et ennobliront ceux qui les servent, les Tcho-Tcho; Cthugha exercera son pouvoir sur Fomalhaut; Tsathoggua viendra de N'kai... Ils attendent depuis toujours aux Portails, car le temps se rapproche, l'heure est bientôt venue, tandis que les Anciens Dieux reposent, rêvant, ignorant l'existence de ceux qui connaissent les envoûtements qui ont servi aux Anciens Dieux contre les Grands Anciens, et apprendront comment les rompre, alors que déjà ils savent ordonner aux servants qui attendent au-delà des portes du Dehors.»

Le second passage se présentait un peu plus loin et sa puissance était tout aussi grande :

«L'armure contre sorciers et démons, contre Ceux du Fond, les Dholes, les Voormis, les Tcho-Tcho, l'Abominable Mi-Go, les Shoggoth, les Ghast, les Valusiens et tous ces gens et êtres qui servent les Grands Anciens et leur descendance se trouve dans l'étoile à cinq branches gravée dans la pierre grise de l'antique Mnar, moins puissante contre les Grands Anciens eux-mêmes. Celui qui possède la pierre se trouvera à même de commander à tous les êtres qui rampent, nagent, glissent, marchent ou volent, même vers la source d'où on ne peut revenir. En Yhe comme en la grande R'lyeh, en Y'ha-nthlei comme en Yoth, en Yuggoth comme en Zothique, en N'kai comme en K'n-yan, en Kadath dans la lande froide comme en Lac de Hali, en Carcosa comme en Ib, il gardera son pouvoir; pourtant, de même que les étoiles s'affaiblissent et deviennent froides, de même que les soleils meurent et les espaces entre les étoiles deviennent plus vastes, ainsi s'affaiblit le pouvoir de toute chose — celui de la pierre à l'étoile aux cinq branches comme les envoûtements lancés contre les Grands Anciens par les Anciens Dieux, et un temps viendra, de même qu'un temps était, où il sera démontré que

N'est pas mort ce qui à jamais dort Et au long des ères étranges peut mourir même la mort.»

Je pris les autres livres et certaines photocopies d'ouvrages manuscrits qu'on ne m'avait pas autorisé à emporter de la bibliothèque Miskatonic, et pendant presque toute la nuit je me plongeai dans ces pages étranges et terribles. Je lus des extraits du Manuscrit Pnakotique, de Celaeno Fragments, de An Investigation into the Myth-Patterns of Latter-day Primitives with Especial Référence to the R'lyeh Text du professeur Shrewsbury, du Culte des Goules par le comte d'Erlette, ainsi que du Libor Ivonis, du

Unaussprechlichen Kulten de Von Junzt, du De Vermis Mysteriis de Ludwig Prinn, du Livre de Dzyan, du Dhol Chants et du Seven Crypticàl Books of Hsan. Je lus l'histoire de cultes terribles et blasphématoires d'ères anciennes, pré-humaines, qui avaient survécu sous certaines formes indicibles jusqu'à notre époque dans des coins reculés de la terre; je m'absorbai dans des explications sibyllines de langages obscurs d'avant l'homme qui portaient des noms comme Aklo, Naacal et Chian; je découvris d'horribles allusions à des rites et des «jeux» maléfiques et insondables comme le Mao et le Lloyathic; je rencontrai à plusieurs reprises les noms de lieux d'un âge incroyable — la Vallée de Pnath ou d'Ulthar,

N'gai et Ngranek, Ooth-Nargai et Sarnath-la-Perdue, Throk et Inganok, Kythamil et Lemuria, Hatheg-Kla et Chorazin, Carcosa et Yaddith, Lo-mar et Yian-Ho; et je découvris d'autres Etres, dont les noms apparaissaient dans un cauchemar d'horreur incroyable et terrifiante, d'autant plus terribles que les récits qui les accompagnaient relataient certains événements terrestres étranges et inconcevables, uniquement explicables à la lumière de cette infernale tradition — je trouvai des noms étranges, d'autres familiers, des descriptions terrifiantes et de simples allusions à d'inimaginables terreurs, dans les passages sur Yig, le terrible dieu-serpent, sur Atlach-Nacha à la forme d'araigne, sur Gnoph-Hek, la «chose poilue», également connu sous le nom de Rhan-Tegoth, sur Chaungnar Faugn, le mangeur vampirique, sur les chiens d'enfer de Tindalos qui hante les angles du temps, et toujours et toujours sur le monstrueux Yog-Sothoth, le «Tout-en-Un et Un-en-Tout» dont le masque trompeur est comme un amas de globes iridescents qui dissimule l'invisible horreur essentielle. Je lus ces choses qu'un simple mortel n'est pas censé connaître, ces choses qui feraient éclater l'esprit d'un lecteur imaginaire, ces choses qu'il vaut mieux détruire car leur connaissance peut constituer pour l'humanité un danger aussi grave que les effroyables conséquences d'un retour à la domination terrestre de ces Grands Anciens qui furent exilés à jamais du royaume astral de Bételgeuse par les Anciens Dieux dont ces mauvais avaient défié la règle.

Je lus la plus grande partie de cette nuit-là et passai le reste éveillé, retournant sans cesse dans ma tête, jusqu'à la nausée, les renseignements terrifiants que je venais de découvrir, apeuré moi-même par mon sommeil, de crainte qu'en rêve je ne

reconstitue visuellement les êtres de cette mythologie grotesque et horrible que j'avais affrontés les heures précédentes non seulement dans ces livres mais aussi dans les indications convaincantes du Dr Lapham dont le savoir était tel que peu de ses contemporains pouvaient l'égaliser et moins encore le surpasser. En outre, j'étais trop agité pour réfléchir, car les concepts qui m'étaient révélés dans les pages de ces volumes rares et redoutables étaient si vastes et si exhaustifs dans la terreur et l'abomination qu'ils offraient à l'humanité, que mon unique effort conscient s'épuisait à recouvrer la rationalité habituelle de ma pensée.

Le lendemain matin, je retournai au bureau du Dr Lapham plus tôt que d'ordinaire mais celui-ci y était déjà. Il avait manifestement travaillé très longtemps car sa table était couverte de feuilles de papier où il avait griffonné des formules, des graphiques, des plans, des diagrammes, d'une nature absolument extravagante.

— Ah, vous les avez lus, fit-il comme je posais les livres sur un coin du bureau.

— Toute la nuit, répondis-je.

— Moi aussi — nuit après nuit, la première fois que je les ai découverts.

— Si ces choses comportent seulement la plus infime part de vérité, nous devons réviser toutes nos idées sur le temps et l'espace — et même dans une certaine mesure, sur nos propres commencements.

Il hocha la tête, imperturbable.

— Tout savant sait que la plus grande partie de notre savoir repose sur certains postulats fondamentaux qui, confrontés à une intelligence non terrestre, sont indémonstrables. Peut-être faudra-t-il finalement que nous opérions certaines modifications dans ces postulats. Ce à quoi nous faisons face, qu'on appelle en général l'Inconnu, reste encore un sujet de conjectures, malgré ces livres et d'autres. Mais je pense que nous ne pouvons douter que quelque chose existe Au-Dehors, et cette structure mythique inclut les forces du bien tout comme les forces du mal, exactement comme le font d'autres schémas; mais je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails car vous les connaissez — le christianisme, le bouddhisme, le mahométisme, le confucianisme, le shintoïsme — en fait et en général toutes les religions connues. La raison spécifique à propos de ce mythe particulier pour laquelle il nous

faut accepter l'existence de quelque chose d'étranger, Au-Dehors, est simplement que, comme vous l'avez vu, c'est seulement en l'acceptant, au moins dans une large mesure, que nous pouvons expliquer à la fois les récits étranges et terribles racontés dans les appendices à ces livres et une très grande quantité, ignorée d'ailleurs habituellement, d'événements totalement en contradiction avec toutes les connaissances scientifiques de l'humanité et qui se produisent tous les jours, partout dans le monde; certains ont été rassemblés et rapportés dans deux livres remarquables écrits par un relatif inconnu du nom de Charles Fort — *The Book of the Damned* et *New Lands* —, je les recommande à votre attention.

«Envisagez quelques faits, et je dis faits à dessein, tenant compte de la fragilité bien connue des observateurs humains. La chute d'aérolithes à Buschof, Pillitsfer, Nerft et Dolgovdi en Russie de 1863 à 1864. Blocs de pierre d'aucune substance terrestre connue, décrits comme étant «gris avec quelques taches marron éparses». La pierre de Mnar à laquelle il est souvent fait allusion, j'insiste, est généralement décrite comme une pierre grise. Pareillement, les oolithes de Rowley quelques années auparavant à Birmingham, en Angleterre, et ensuite à Wolverhampton, ceux-ci étant noirs à la surface mais gris à l'intérieur.

«Encore, les lueurs globulaires du H.M.S. *Caroline*, relatées en 1893, vues entre le navire et une montagne dans la mer de Chine. Les lueurs sont décrites comme globulaires; on les a vues dans les cieux à une altitude un peu inférieure à celle de la montagne et très éloignées de celle-ci; elles se déplaçaient en amas, de temps à autre, et s'espaçaient parfois de façon irrégulière. Elles se dirigeaient vers le Nord et furent observées pendant deux heures environ. On les revit la nuit suivante, pendant deux nuits donc — le 24 et 25 février, chaque fois environ une heure avant minuit. Elles réverbéraient une lumière et, examinées à la longue-vue, elles apparurent d'une couleur rosée. La seconde nuit, tout comme la première, leur déplacement semblait identique à celui de *Caroline*. Cette nuit-là le phénomène dura sept heures. Un phénomène semblable est rapporté par le capitaine du H.M.S. *Leander* qui assura que les lueurs se déplaçaient droit dans le ciel et s'évanouirent. Onze ans plus tard, le 24 février, l'équipage du U.S.S. *Supply* vit trois objets de tailles différentes, mais tous globulaires, se déplaçant également vers le haut à l'unisson et ne relevant apparemment d'aucune «force de la terre ou de l'air». Entre-temps, une lueur globulaire analogue fut aperçue par des

voyageurs dans un train près de Trenton, Missouri, et le fait rapporté au Monthly Weather Review d'août 1898 par un employé du train postal, la lueur apparaissant lors d'une averse et se déplaçant calmement avec le train dans la direction du Nord malgré un violent vent d'Est, changeant de vitesse et d'altitude jusqu'aux approches d'un petit village de l'Iowa où elle disparut. En 1925, au cours d'un mois d'août exceptionnellement chaud, deux jeunes gens traversant un pont sur le Wisconsin dans le village de Sac Prairie aperçurent dans le ciel, un soir aux environs de 10 heures, une singulière bande lumineuse barrant la voûte céleste du Sud à partir d'un point situé à l'Est, passant par Antarès pour aboutir à un point situé à l'Ouest non loin d'Arcturus, traversée par une boule de lumière noire, parfois ronde, parfois allongée, parfois encore en forme de losange; la bande subsista jusqu'à ce que cet objet éloigné eût traversé toute sa longueur du sud-est au nord-ouest, après quoi elle s'affaiblit et disparut. Tout cela vous fait-il penser à quelque chose ?

Ma gorge se desséchait sous l'effet d'une certitude grandissante.

— Uniquement qu'un des Grands Anciens offre un aspect superficiel comme celui-là : amas de globes iridescents.

— Exactement. Je ne veux pas affirmer que c'est là l'explication de ces événements. Mais sinon, nous sommes encore obligés de nous en remettre au hasard en guise d'explication. La description, si l'on peut dire, des Grands Anciens est antérieure de plusieurs siècles à ces phénomènes isolés qui ont été choisis dans une période récente de moins de trente années. Laissez-moi, pour en finir sur ce sujet, vous donner quelques exemples de disparitions étranges, sans m'attacher à celles qui seraient motivées par des catastrophes aériennes ou autres événements similaires.

«Dorothy Arnold, par exemple. Elle disparut le 12 décembre 1910 quelque part entre la 5^e Avenue et l'accès à Central Park par la 79^e Rue. Sans aucune raison. On ne la revit jamais plus; pas de demande de rançon, pas d'héritier qui eût profité, rien.

«De la même façon, le Cornhill Magazine rapporte la disparition d'un M. Benjamin Bathurst, représentant du gouvernement britannique à la Cour de l'empereur François à Vienne; accompagné de son valet et de son secrétaire, il s'arrêta pour examiner des chevaux qu'il voulait utiliser, à Perleberg en Allemagne. Il fit le tour des chevaux et disparut tout simplement. On ne sut plus rien après cela de Bathurst. On n'a jamais retrouvé

la moindre trace de 3 260 personnes parmi celles qui disparurent, uniquement à Londres, entre 1907 et 1913. Un jeune homme, employé de bureau dans une minoterie à Battle Creek, Michigan, sortit à pied pour se rendre du bureau à l'usine. Il disparut. Le numéro du 5 janvier 1900 du Chicago Tribune enregistre le cas de ce jeune homme, Sherman Church. Plus aucune trace de lui ne fut jamais aperçue par la suite.

«Ambrose Bierce — et nous arrivons là à quelque chose de plus angoissant. Bierce savait des choses à propos de Carcosa et de Hali — il disparut au Mexique. On a dit qu'il avait été tué au cours d'une bataille avec Villa, mais à l'époque de sa disparition il ne pouvait pour ainsi dire plus bouger et avait plus de soixante-dix ans. On n'entendit plus jamais parler de Bierce. C'était en 1913. En 1920, Léonard Wadham qui se promenait dans le sud de Londres connaît une effroyable défaillance de perception normale et se retrouve soudain sur une route près de Dunstable, à cinquante kilomètres de là, sans la moindre idée de la façon dont il est arrivé là.

«Mais revenons chez nous, revenons à Arkham, Massachusetts, au mois de septembre 1915. Le professeur Laban Shrewsbury, 93 Curwen Street, disparaît étrangement et totalement tandis qu'il marchait dans un chemin creux à l'ouest d'Arkham. Quelques signes prémonitoires, car les papiers de Shrewsbury révèlent les instructions suivantes : sa maison devait rester intacte pendant une période d'au moins trente ans. Aucune raison, aucune trace. Mais il est tout à fait significatif que le professeur Shrewsbury était le seul homme en Nouvelle-Angleterre qui en savait plus que moi de ces questions sur lesquelles nous nous penchons en ce moment, ainsi que de sujets connexes terrestres et astronomiques. Voilà ce qu'il y a à dire là-dessus. Ces phénomènes que je vous ai cités sont en proportion des phénomènes analogues connus et enregistrés dans le rapport d'une fraction infinitésimale de l'unité à un million.

Après un intervalle suffisamment long pour que j'assimile cette série de faits curieux rapidement contés, je demandai :

— En admettant que les renseignements fournis par ces livres rares permettent réellement d'éclaircir les événements qui se sont déroulés dans ce coin de l'Etat au cours des deux cents dernières années et plus, qu'est-ce donc, à votre avis — je veux dire quelle manifestation particulière — qui guette sur le seuil, lequel est sans doute l'ouverture dans le toit de cette tour de pierre ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez certainement une idée ?

— Oh oui! Je vous suggère de regarder encore ce document bizarre Des sortilèges Diaboliques de Démons aux Formes Inhumaines faits en Nouvelle-Angleterre. Il y est fait allusion à un certain Richard Billington **qui** érigea dans la forêt un grand Cercle de Pierres à l'intérieur duquel il adressait des prières au Diable... et chantait certains rites magiques impurs de par les Saintes Ecritures. Il s'agit probablement du cercle de pierres qui ceint la tour dans la Forêt de Billington. Bon, le document laisse entendre que Richard Billington craignait et fut finalement «dévoreré par» une «Chose» qu'il avait appelée à venir du ciel la nuit, mais rien qui puisse servir de preuve n'est avancé. Le sage Indien, Misquamacus, avait «envoûté le Démon» vers une fosse à l'endroit qui avait jadis été le centre du cercle de pierres de Billington et l'avait ensuite recouvert de — le mot est illisible mais c'est probablement moellon ou pierre ou quelque chose d'analogue — «sculpté de ce qu'ils appelaient le Signe des Anciens». Ils l'appelaient Ossadogowah et expliquaient qu'il était l'enfant de Sadogowah, ce qui fait tout à fait penser à l'une des entités les moins bien connues de la mythologie que nous avons examinée : Tsathoggua, parfois appelé Zhothagguah ou Sodagui, décrit comme non anthropomorphe, noir et en quelque sorte malléable, d'origine protéique et d'un culte très ancien. Mais la description avancée par Misquamacus diffère de celle communément admise; il le décrit comme parfois petit et dur, comme un grand crapaud de la taille d'une marmotte, mais parfois grand et vapoureux, sans forme, avec cependant un visage au-dessus duquel poussaient des serpents. Cette description du visage conviendrait bien à Cthulhu, mais les manifestations de Cthulhu sont plus étroitement associées aux endroits humides et plus particulièrement la mer ou des lieux ayant un accès à la mer plus facile que celui offert par les affluents de la Miskatonic. Cela pourrait aussi s'adapter à certaines manifestations de Nyarlathotep, et là, nous nous rapprochons de chez nous. Sans aucun doute, Misquamacus s'est trompé dans son identification et il est également dans l'erreur quant au sort de Richard Billington — car il y a des preuves qui indiquent que Richard Billington passa par cette ouverture vers le Dehors, au travers et au-delà du seuil auquel Alijah fait des allusions si peu voilées dans ses adjurations à ses héritiers. La preuve réside dans le livre de votre ancêtre, et Alijah le savait, car Richard revint sous une forme modifiée et établit des

rapports de quelque nature avec l'humanité. En outre, les gens de Dunwich connaissaient \ tant de choses sous la forme de légendes, qu'on peut bien penser qu'en quelque sorte ils sont tous au courant des mythes et rites opérés par Richard Billington qui initia et instruisit leurs ancêtres. Dans le manuscrit de Bâtes, on voit le commentaire détourné de Mme Bishop à propos du «Maître». Mais pour Mme Bishop le «Maître» n'était pas Alijah Billington; cela est clair dans tous les documents disponibles et même dans le manuscrit de Bâtes. Voilà ce qu'elle dit : Alijah, Il L'a enfermé — et l'a aussi enfermé l'Maître avec, là-bas Dehors, quand l'Maître était prêt à rev'nir après c'te long temps. Y en a point beaucoup qui savaient ça, à part Misquamacus. Le Maître marchait sur la terre et personne l'connaissait car l'avait plein d'visages. Ouichel II avait la tête d'un Whately, celle d'un Doten, puis encor' celle d'un Giles et puis aussi d'un Corey et personne l'connaissait aut'ment qu'un Whately ou qu'un Doten ou qu'un Giles ou qu'un Corey, et puis Il mangeait avec eux et dormait avec eux et Il marchait et parlait avec eux mais l'était tellement Dehors qu'ceux qu'il prenait faiblissaient et puis mouraient, pas capab' qu'ils étaient de l'cont'nir. Y a qu'Alijah qu'a damé son pion au Maître — pour sûr l'était plus fort, plus que cent ans après que l'Maître l'était mort. **Cela vous fait-il penser à quelque chose ?**

— Non, c'est complètement incompréhensible.

— Bon. Ce ne devrait pas, mais nous sommes tous liés dans une certaine mesure par des schémas de pensée fondés sur ce qui est logique et rationnel selon notre bagage de savoir établi. Richard Billington sortit par l'ouverture qu'il avait ménagée puis il revint par une autre — probablement du fait de l'une de ces expériences analogues à celles de Jonathan Bishop. Il prit possession de différentes gens, c'est-à-dire il entra en eux, mais il était déjà un mutant de par son existence Au-Dehors, et l'un au moins des résultats de sa vie ici-bas seconde manière fut enregistré dans l'ouvrage de votre ancêtre, quand il raconte ce que Dame Doten mit au monde aux alentours de la Chandeleur de 1787, une créature décrite ainsi : ni bête ni homme mais ressemblant à une monstrueuse chauve-souris à tête d'homme. Cela n'émettait aucun son mais regardait tout et rien avec des yeux sinistres. Certains juraient que c'avait une ressemblance effroyable avec le visage d'un homme mort depuis longtemps, un certain Richard Bellingham ou Bollinham — à lire **Richard Billington bien entendu** — dont on affirmait qu'il avait étrangement disparu après avoir fréquenté chez les Démons dans la région de New Dunnich. **Assez sur**

ce point. Probablement donc, Richard Billington, sous une forme soit physique soit psychique, continua d'exister dans le pays de Dunwich, ayant sans aucun doute sa part dans les horreurs qui s'y sont produites — les affreuses mutations si facilement mises sur le compte de la dégénérescence et de la décrépitude physiques — pendant un bon siècle, jusqu'à ce que, grosso modo, la maison dans la Forêt de Billington fût à nouveau occupée par un membre de cette famille. Là-dessus, la force qu'était Richard Billington, le «Maître» du récit de Mme Bishop et des traditions et légendes de Dunwich, redevint active cette fois encore, dans l'espoir de rétablir l'ouverture primitive. Il est très possible qu'Alijah Billington, sous la suggestion des forces du Dehors, en l'occurrence Richard Billington, se soit mis à étudier les comptes rendus, les livres et les documents anciens, et qu'il ait fini par restaurer le cercle de pierres dont il a pu utiliser quelques-unes dans la construction de la tour — ce qui expliquerait la présence de certaines pierres plus anciennes — et naturellement qu'il ait enlevé le moellon gris gravé du Signe des Anciens, l'éloignant du voisinage, exactement comme Dewart et le compagnon indien qu'il a découvert ont persuadé Bâtes de le faire. Ainsi donc la réouverture était consommée et c'est à ce moment que commence un conflit mémorable et indubitable — si seulement il en reste des traces. Car Richard Billington, ce premier obstacle levé, se mit à vouloir atteindre son second but qui était de reprendre son existence, interrompue sur cette terre, dans sa propre maison et dans la personne même d'Alijah. Mais malheureusement pour lui, Alijah ne s'arrêta pas après avoir réalisé le premier objectif de Richard; il continua d'étudier; il obtint plus de passages du Necronomicon que Richard n'avait cru possible; il poursuivit de son propre chef, fit venir quelques-unes des Choses du Dehors et permit à ces Choses d'écumer le pays de Dunwich à toute fin qu'elles estimaient nécessaire, et il continua ainsi jusqu'à ce que les choses se compliquent avec l'apparition de Phillips et de Druven d'une part et que, d'autre part, il finisse par prendre complètement conscience des desseins de Richard Billington, sur quoi il renvoya à nouveau Au-Dehors la Chose, ou les Choses ainsi que, selon toute vraisemblance, la force de Billington et scella simplement la nouvelle ouverture avec la pierre portant le Signe des Anciens; après quoi il se mit en route, ne laissant derrière lui qu'un ensemble d'instructions inexplicables. Mais quelque chose de Richard Billington subsista, quelque chose du Maître resta — assez pour lui permettre d'accomplir son projet de nouveau, un siècle plus tard.

— Alors, l'influence à l'œuvre là-bas est Richard Billington,

non Alijah ?

— C'est hors de doute. Nous en avons certains signes. Richard est le Billington qui disparut et ne fut plus jamais retrouvé après; pas Alijah qui mourut dans son lit en Angleterre. Il s'agit par conséquent d'un conflit dont Bâtes pensa par erreur qu'il indiquait un dédoublement de personnalité et seul Richard pouvait s'imposer au plus faible Dewart. Et pour terminer, il y a un petit fait qui est absolument accablant. Richard Billington a eu suffisamment de rapports avec ceux du Dehors pour être soumis à des exigences analogues à celles qu'eux-mêmes connaissent dans leur propre dimension. Bref, au Signe des Anciens.

Or, le jour où l'Indien fit son apparition avant l'aube, vous vous rappelez que Dewart demanda à Bâtes de l'aider. Il s'agissait d'éloigner et d'enterrer le moellon portant le Signe des Anciens. Dewart «défia» Bâtes de le soulever seul. Bâtes y parvint. Notez bien cela, ni Dewart ni l'Indien ne levèrent le petit doigt pour l'aider — bref, aucun d'eux ne toucha le Signe parce qu'ils n'osaient pas — parce que, Phillips, Ambrose Dewart n'est plus Ambrose Dewart, il est Richard Billington et l'Indien Quamis est ce même Indien qui, au temps d'Alijah, assistait celui-ci et qui, plus d'un siècle avant cela, de son propre temps, servait Richard — rappelé de ces espaces terribles et blasphématoires du Dehors pour recommencer l'abomination commencée plus de deux cents ans auparavant! Et si j'interprète correctement les signes, nous allons devoir agir avec célérité et diligence pour empêcher et déjouer ce projet, et il ne fait aucun doute que Stephen Bâtes aura d'autres choses à nous dire quand il repassera ici dans trois jours de son retour chez lui — si vraiment on lui permet de revenir!

Les pressentiments de mon employeur se réalisèrent bien avant les trois jours.

Il n'y eut aucune annonce ou déclaration officielle de la disparition de Stephen Bâtes, mais il nous arriva par l'entremise d'un facteur rural un fragment de papier déchiré qu'il avait, dit-il, ramassé sur le chemin d'Aylesbury et, comme il semblait que c'était adressé au Dr Lapham, il l'avait apporté à mon patron. Le Dr Lapham lut le papier sans un mot et me le passa.

Il était griffonné, apparemment dans une hâte effroyable, et donnait l'impression que pour l'écrire l'auteur s'était appuyé sur

son genou puis sur un tronc d'arbre car le crayon avait traversé le papier en de nombreux endroits.

Dr Lapham. Misk. U. Bâtes. Il L'a envoyé après moi. Echappé la première fois. Sais qu'il va me trouver. D'abord les soleils et les étoiles. Puis l'odeur — ah! Dieu! l'odeur — comme quelque chose se consumant longtemps. Cursus quand aperçus lueurs anormales. Atteint la route. Entendu derrière moi, comme le vent dans les arbres. Puis l'odeur. Et le soleil explosa et la Chose sortit EN MORCEAUX QUI S'UNIRENT! Dieu! Je ne peux...

C'était tout.

— Nous arrivons trop tard pour sauver Bâtes, c'est certain, fit le Dr Lapham. Et j'espère que nous ne rencontrerons pas Ce qui l'a attrapé, ajouta-t-il d'un air sinistre, car contre cela nous n'avons vraiment que peu de pouvoir. Notre seule chance sera de mettre la main sur Billington et sur l'Indien tandis que la Chose est retournée

Au-Dehors, car Elle ne peut venir sans être appelée.

Tout en parlant il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit deux bracelets ou brassards de cuir qui ressemblaient au premier abord à des montres, mais qui se révélaient être des liens de cuir retenant une pierre ovale grise, sur laquelle avait été gravé un curieux dessin — une grossière étoile à cinq branches centrée sur un losange brisé encadrant ce qui semblait être une colonne de flammes. Il m'en tendit un et attacha l'autre à son poignet.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Nous sortons; nous allons jusqu'à cette maison demander à voir Bâtes. Ce sera peut-être dangereux.

Il attendait que je proteste mais je me tins coi. Je suivis son exemple et attachai le bracelet qu'il m'avait tendu puis je lui ouvris la porte.

Il n'y avait aucun signe de vie à la maison de Billington; plusieurs fenêtres avaient leurs volets clos et, malgré une certaine fraîcheur de l'air, nulle fumée ne s'échappait de la cheminée. Nous laissâmes la voiture dans l'allée devant l'entrée principale, parcourûmes un chemin dallé jusqu'à la porte et

frappâmes. Aucune réponse. Nous frappâmes de nouveau, plus fort, et encore une fois, jusqu'à ce que finalement et sans avertissement la porte s'ouvrit; nous nous trouvâmes face à un homme de taille moyenne, au nez busqué et à la chevelure rousse qui flamboyait autour de sa tête. Sa peau était foncée, presque brune, son regard vif et soupçonneux. Mon employeur se présenta immédiatement.

— Nous cherchons M. Stephen Bâtes, il paraît qu'il habite ici.

— Désolé. Il habitait. Il est reparti pour Boston l'autre jour. C'est là qu'il vit d'ordinaire.

— Pouvez-vous me donner son adresse ?

— 17, Randle Place.

— Merci beaucoup, monsieur, fit le Dr Lapham en lui tendant la main.

Quelque peu surpris devant cette courtoisie superflue, Dewart avança la sienne pour la serrer; mais à peine ses doigts eurent-ils touché ceux de mon patron qu'il poussa un hurlement rauque et bondit en arrière, se cramponnant à la porte d'une main. La transformation qui se peignit sur son visage fut terrible; sa suspicion première se changea en une rage inexprimable et une haine indicible — et, en plus — des éclairs flamboyèrent dans son regard. Il ne resta ainsi qu'un instant; puis la porte claqua à notre nez avec une violence inouïe. D'une façon quelconque il avait été averti du bracelet étrange que portait mon employeur.

Le Dr Lapham, avec un calme imperturbable, s'en revint vers la voiture. Quand je me glissai derrière le volant, il regardait sa montre.

— L'après-midi est bien avancé. Nous n'avons guère de temps. Je pense qu'il ira à la tour cette nuit.

— C'était une sorte d'avertissement que vous lui avez donné. Pourquoi ? C'aurait sûrement été préférable de ne pas lui faire savoir.

— Il n'y a aucune raison pour qu'il ne sache pas. C'est bien mieux ainsi. Mais ne perdons pas de temps à bavarder. Nous avons beaucoup à faire avant la tombée de la nuit, car il faut que nous soyons revenus par ici avant le coucher du soleil. Et nous devons retourner à Arkham pour chercher quelque chose dont nous aurons besoin cette nuit.

Une demi-heure avant le coucher du soleil, nous nous

frayions un chemin dans la Forêt de Billington, opérant notre approche par son extrémité Ouest, tout à fait invisibles de la maison. Une sorte de crépuscule s'abattait déjà sur l'épaisse végétation forestière, ce qui entravait encore notre progression car, en outre, nous étions lourdement chargés. Le Dr Lapham n'avait rien oublié. Nous transportions des pelles, des lanternes, du ciment, une grande cruche d'eau, un lourd pied-de-biche, et toutes sortes d'accessoires analogues. De plus, le Dr Lapham était armé d'un curieux pistolet démodé qui tirait des balles d'argent et avait apporté le schéma que Bâtes nous avait laissé pour nous indiquer l'endroit exact où il avait enfoui le grand moellon de pierre grise gravé du Signe des Anciens.

Pour éviter toute conversation dans la Forêt, le Dr Lapham m'avait expliqué que Dewart — c'est-à-dire Billington — et peut-être aussi l'Indien Quamis viendraient certainement à la tour dès que la nuit serait tombée afin de poursuivre leurs pratiques infernales. Notre trajet jusqu'à cet endroit était entièrement prévu. Sans attendre, il nous fallait exhumer la dalle de pierre et la tenir prête; de même, le ciment devait être mélangé et prêt à servir. Ce qui se passerait ensuite dépendait du Dr Lapham qui m'avait dûment sermonné, me demandant de ne prendre aucune initiative et d'être prêt à exécuter ses ordres sans poser de questions. Je l'avais promis, malgré d'affreux pressentiments.

Nous finîmes par arriver au voisinage de la tour et le Dr Lapham découvrit rapidement l'endroit où Bâtes avait enterré la pierre portant le sceau. Il l'exhuma sans peine tandis que je mélangeais le ciment et peu après le coucher du soleil nous étions prêts à commencer notre veillée d'observation et d'attente alors que la brune cédait la place à la nuit. Et du marais au-delà de la tour, vers l'Est, s'éleva la pulsation rythmée et démoniaque des voix batraciennes, tandis qu'au-dessus du marécage une lueur sauvage et ininterrompue vacillait, trahissant la présence de myriades de lucioles dont l'éclat blanc et vert pâle produisait un chatoiement incessant pareil à celui d'une aurore, et que dans les bois autour de nous les engoulevants se mettaient à chanter avec une étrange modulation, a-terrestre, et apparemment tous à l'unisson.

— Ils ne sont pas loin, souffla le Dr Lapham d'une voix sinistre.

Les cris des oiseaux et des grenouilles s'enflèrent, atteignant une intensité terrible, rythmant dans la nuit une cacophonie démentielle, avec un accord parfait, jusqu'à ce que je crusse ne plus pouvoir supporter ce vacarme infernal et surnaturel. Alors,

quand le chœur eût atteint son paroxysme de sauvagerie, je sentis sur mon bras un contact rassurant, et je sus, sans avoir besoin d'entendre la voix du Dr Lapham, qu'Ambrose Dewart et Quamis approchaient.

Au sujet de ce qui se passa durant le reste de cette nuit, je ne peux pour ainsi dire pas me résoudre à conserver mon objectivité, bien que ces événements soient maintenant bien loin dans le passé et que la campagne autour d'Arkham jouisse d'une paix et d'une tranquillité qu'elle avait oubliées pendant ces deux cents dernières années et plus. Les événements commencèrent avec l'apparition physique de Dewart, ou plutôt de Billington sous les traits de Dewart, dans l'ouverture du toit de la tour. Le Dr Lapham avait bien choisi notre cachette; de là, à travers le feuillage, nous apercevions totalement l'encadrement de l'ouverture dans le toit de la tour, et par cet orifice cadré par les feuilles, la forme superficielle de Ambrose Dewart se manifesta bientôt, et presque aussitôt sa voix, en des accents barbares et terribles, commença de s'échapper de ses lèvres, hurlant les mots et les sons primitifs, la tête levée vers les étoiles, le regard et les paroles directement adressés à l'espace extérieur. Celles-ci nous parvenaient distinctement, dominant la démence des grenouilles et des engoulevents.

«la! la! N'ghaa, n'n'ghai-ghai! là! la! N'ghai, n'yah, n-yah, shogog, phthaghn! la! la! Y-hah, y-nyah, y-nyah! N'ghaa, n'n'ghai, waf! phthaghen — Yog-Sothoth! Yog-Sothoth!...»

Une brise commença d'agiter les arbres, une brise qui descendait, et l'air devint glacé, tandis que les cris des grenouilles et des engoulevents et le chatolement des lucioles s'accroissaient en mesure. Je me tournai avec inquiétude vers le Dr Lapham et eus juste le temps de le voir viser de sang-froid avec son pistolet et tirer.

Je pivotai. Dewart reçut la balle; il trébucha légèrement en arrière mais heurta l'encadrement et bascula par terre la tête la première. Au même moment, l'Indien Quamis surgit dans l'ouverture et, d'une voix violente, il continua l'invocation entamée par Billington.

«là! là! Yog-Sothoth! Ossadogowah » La seconde balle du Dr Lapham toucha l'Indien qui ne tomba pas mais sembla

s'effondrer sur lui-même.

— Allons-y! fit mon patron d'une voix froide et dure, et remettez-moi cette dalle en place!

Je m'emparai de la pierre, et il me suivit avec le ciment, dans le terrible et démoniaque halètement des grenouilles et des engoulevants, et nous courûmes, insensibles aux buissons, vers la tour, car le vent s'enflait et l'air se glaçait de plus en plus vite. Mais devant nous la tour se dessina et dans le toit l'ouverture découpait un morceau de ciel étoile — et, abomination des abominations, quelque chose de plus!

Comment nous nous sortîmes de cette nuit inoubliable avec cette abomination gravée dans nos mémoires, je n'en sais rien. Je n'ai guère conservé qu'un souvenir confus du scellement de l'ouverture — de l'ensevelissement de la dépouille mortelle d'Ambrose Dewart, enfin libéré dans la mort de la possession maligne engendrée par la présence mauvaise de Richard Billington — de la certitude du Dr Lapham qui m'assurait que la disparition de Dewart serait imputée à la même cause inconnue et inconnaissable que les autres, mais que ceux qui attendraient la réapparition de son cadavre, comme pour les autres, le feraient en pure perte — de la poussière fine et immémoriale dont le Dr Lapham me dit que c'était tout ce qui restait de Quamis, qui avait été mort «pendant plus de deux siècles» et ne faisait que suivre les ordres démoniaques de Richard Billington — du démembrement de ce cercle de pierres — de la destruction et de l'enfouissement de la tour elle-même, par en dessous, de façon que la vénérable pierre grise portant le Signe des Anciens ne fût pas touchée lors de son passage dans la terre — de la découverte dans cette terre, à la lueur des lanternes, de bizarres ossements, vieux de dizaines et de dizaines d'années, remontant à cet ancien «Magicien... Misquamacus, chef des Wampanaug», de l'anéantissement intégral de ce splendide vitrail, de la subtilisation de livres et de documents précieux à déposer à la bibliothèque de la Miskatonic University, du rassemblement de notre bric-à-brac, de la route que nous fîmes en voiture pour aller chercher les livres et les documents de la maison de Billington — de notre fuite enfin, juste avant l'aube. De tout cela, dis-je, je ne garde qu'un souvenir des plus vagues; je sais seulement que ce fut fait, car je m'obligeai à retourner visiter cette île de jadis sur l'affluent Misquamacus, ainsi appelé du temps de Richard Billington et ainsi nommé par lui au moyen de la langue possédée d'Ambrose Dewart; je n'y vis rien, aucun signe ne

subsistait de la tour ni du cercle de pierres, lieu de Dagon, d'Ossadogowah, et de cette autre, de cette effroyable Chose du Dehors qui guettait sur le seuil dans l'attente d'être invoquée.

De tout cela, rien qu'un vague souvenir, à cause de ce que je vis qui remplissait l'ouverture là où je ne m'étais attendu qu'à voir les étoiles, et de cette odeur putride et nauséuse qui affluait du Dehors — pas les étoiles mais des soleils, les soleils que Stephen Bâtes avait vus juste avant d'être pris — de grands globes de lumière s'agglutinant vers l'ouverture, et pas seulement ceux-là, mais aussi l'éclatement des globes les plus proches, et la chair protoplasmique qui reflétait, noire, pour s'unir et former cette horreur fantastique et hideuse de l'espace extérieur, ce rejeton du néant des temps originels, ce monstre amorphe et tentaculaire qui était celui qui guettait sur le seuil, dont le masque était comme un amas de globes iridescents, Yog-Sothoth le malfaisant, qui bouillonne comme le limon originel dans le chaos nucléaire, à jamais au-delà des frontières les plus éloignées du temps et de l'espace!